

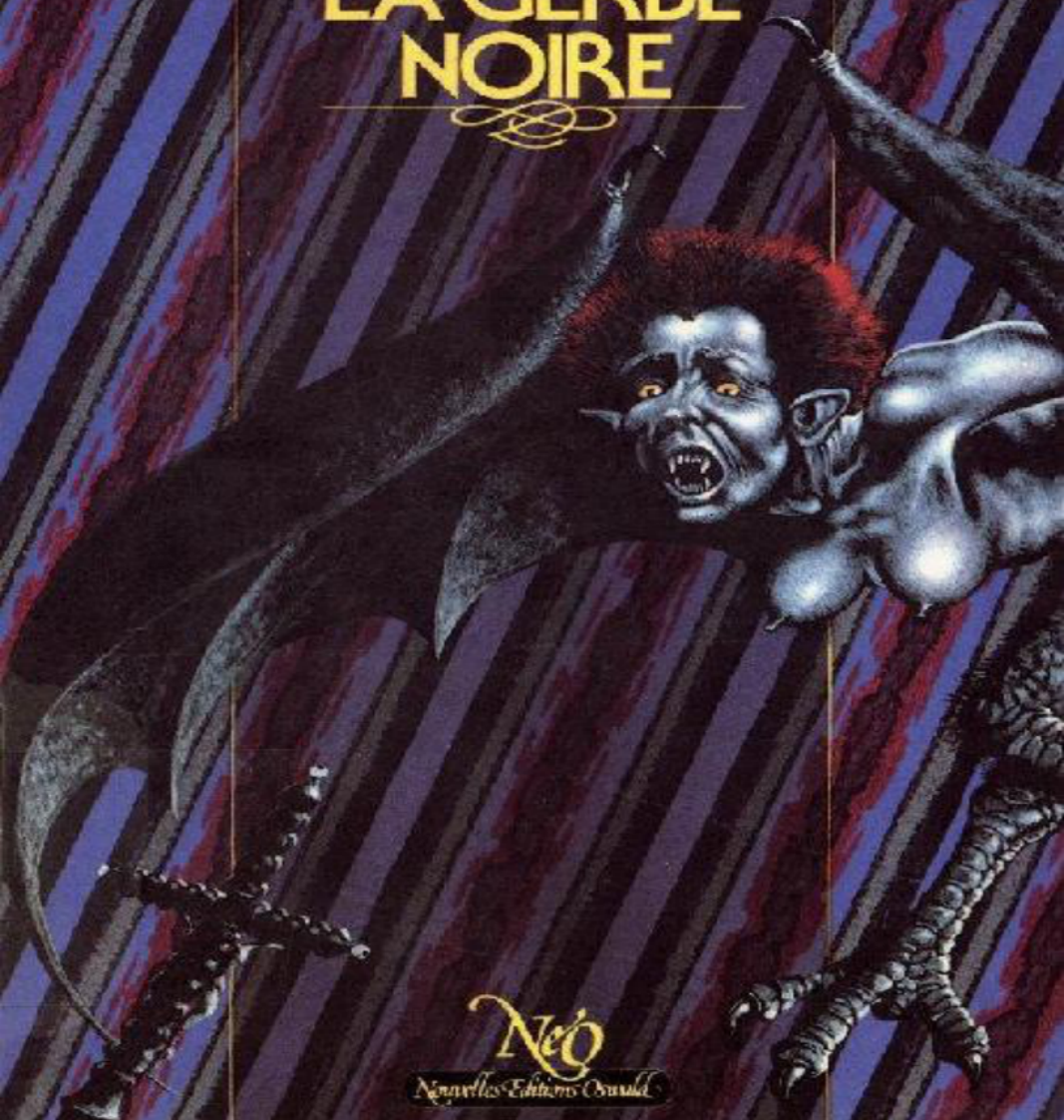
La gerbe noire

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Jean
RAY
LA GERBE
NOIRE



NeO
Nouvelles Éditions Oswald

Jean Ray

La gerbe noire

Les meilleurs récits des Maîtres de l'Épouvante

Introduction par François Truchaud

Nouvelles éditions Oswald

Les cercles fantastiques

À Jacques Van Heip.

« Le roman noir connaît une vogue nouvelle. Dans ce genre de fiction, les sentiments de terreur et d'angoisse se mêlent à ceux de l'infini et du monde invisible, au goût de l'aventure, au prestige du médiévisme... »

Malgré les apparences, ce texte, préambule-introduction-texte de jaquette, date de 1947 et présente une collection célébrant « la résurrection du roman noir ». Comme quoi, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, les modes sont passagères et réapparaissent au fil des années.

Trêve de plaisanteries, cette anthologie intéresse tous les admirateurs de celui qui fut surnommé « l'Edgar Poe belge »... à savoir Jean Ray... et cela à deux titres. Premièrement cet ouvrage fut publié uniquement en Belgique, dans l'immédiat après-guerre, et ne fut jamais réédité, devenant par là-même une pièce de collection fort rare et très recherchée. Une nouvelle fois NÉO casse les prix, en offrant ce livre introuvable pour un prix dérisoire ! Deuxièmement, ce livre concerne directement Jean Ray... à trois ou quatre niveaux, peut-être même plus, car il faut lire entre les lignes... avec ce diable d'homme, on ne sait jamais !

La Gerbe noire ou Jean Ray anthologiste, présentant ces « meilleurs récits des Maîtres de l'Épouvante »... ou Jean Ray écrivain faisant partie de cette anthologie, puisque l'une de ses plus fameuses nouvelles *la Ruelle ténébreuse* y figure... ou Jean Ray préfacier (très certainement) et auteur des textes d'introduction... ou Jean Ray auteur d'autres nouvelles figurant dans cette anthologie ? Nous y reviendrons, car certains masques semblent évidents et ne demandent qu'à être arrachés... ou Jean Ray lui-même en 1947, soit la place qu'occupe ce livre dans sa vie ou dans son œuvre, ou plutôt le moment où il se situe dans sa trajectoire et dans sa notoriété, reconnue ou non.

Jean Ray anthologiste ou une nouvelle activité pour cet homme mystérieux, ce personnage insaisissable, auréolé d'une légende où il est difficile de démêler le vrai du faux, le vécu de l'imaginé, le rêve de la réalité. Avec Jean Ray, on ne sait jamais... comme il le répétait souvent. Pour le plaisir, rappelons qu'il fut successivement (vrai ou faux ?) matelot, calculateur à l'observatoire de Juvisy, responsable d'une salle gantoise où il fit ses débuts de revuiste, second dans la marine marchande (il sillonna les mers durant trente ans, affirma-t-il), « bootlegger » au temps de la Prohibition sur la Rhum Row, trafiquant d'armes dans le Rif, rédacteur en chef d'un hebdomadaire pour la jeunesse, dompteur, et écrivain, bien sûr ! Cette activité ne lui était pas inconnue, comme le prouvent deux études critiques publiées dans le *Cahier de l'Herne* précité, sur *Dans l'épouvante* d'H. H. Ewers, où, en fait la critique de

Jean Ray se transforme en une véritable petite nouvelle fantastique, et sur *Gueux de la Brousse* de Jean Renaud, textes écrits en 1922 et 1923. Jean Ray aimait lire et connaissait bien la littérature, fantastique ou non, et il est souvent fait allusion dans ses nouvelles à Chaucer et à Dickens, ses deux écrivains préférés.

La Ruelle ténébreuse est l'une des plus belles nouvelles de Jean Ray, sans aucun doute. Rappelons qu'elle fut publiée à l'origine en 1942, dans *le Grand Nocturne*, recueil qui comprenait également *le Psautier de Mayence*, autre texte majeur. Un monde intercalaire, une rue qui n'existe pas, une quatrième dimension, et un inoubliable cortège d'horreurs et d'abominations. Jamais le génie visionnaire de Jean Ray n'a été aussi éclatant dans cette évocation d'un autre monde, habité par des « anges déchus ». Les années 43-44 marquent l'apogée de notre auteur, avec *Les Cercles de l'épouvante*, *Malpertuis*, *La cité de l'indicible peur*, *Les derniers contes de Canterbury*, les textes princeps. En 1947, les éditions de la Sixaine (belges) publient *Le Livre des Fantômes*, et *La Gerbe noire*, histoires d'horreur et de peur. Cette maison d'édition annonçait également *le Château des Spectres* d'Aug. Museaus, livre qui ne parut jamais.

La Gerbe noire fut l'un des derniers ouvrages publiés par la Sixaine. Comme l'écrivait Jacques Van Herp avec pertinence (pp. 131-132 du Cahier de l'Herne précité), la guerre étant finie, l'édition française pouvait être librement diffusée en Belgique, alors que la réciproque était interdite... amenant peu ou prou la fermeture des maisons d'édition belges nées durant la guerre. Ainsi, dans le texte qui lui est consacré, sa bibliographie annonçait *Visages Crépusculaires*, recueil qui ne parut jamais. Comme l'écrit Van Herp, une seconde fois, la carrière de Jean Ray allait se briser, faute de support. Suivrait une longue période de silence et d'oubli, jusqu'aux années soixante, avec les rééditions de ses principaux ouvrages par les éditions Marabout. Ainsi, symboliquement, au moment même où Jean Ray fait partie d'une anthologie fantastique, célébrant les Maîtres de l'Épouvante, l'attend une pénible « traversée du désert » (d'ailleurs, par la suite, il n'y aura pratiquement plus de textes originaux, mais seulement des rééditions de son œuvre passée) avant qu'il soit, une nouvelle fois, définitivement consacré et reconnu comme le maître, le phare de ce que l'on a appelé « l'école belge de l'étrange ».

Les autres textes, à présent. Ambrose Bierce, Henri Heine, Maurice Renard, Erckmann-Chatrian, Thomas Owen, rien de surprenant. Mais les autres auteurs... sont-ils véritablement ce que l'anthologiste nous dit à leur propos, avec le plus grand sérieux. Ainsi la notice concernant Alphonse Denouwe (Belgique) étonnait Van Herp à juste titre : « Né, selon les uns, à Béthune, selon le folkloriste belge Gustave Vigoureux, à Wemunster en Flandre, vers la fin du XVIII^e siècle. On sait fort peu de choses à son sujet. Il fut, paraît-il, maître d'école, soldat, marinier et vagabond. De son œuvre, qui semble avoir été touffue, ne restent plus que quelques contes (...) on croit qu'il mourut très jeune. »

Texte très surprenant, qui ressemble fort à un canular de Jean Ray, puisque, apparemment, Alphonse Denouwe n'a jamais existé et que *Trois... pour faire un choix* pourrait dignement figurer dans n'importe quel recueil de notre auteur. Même chose pour *La Vieille au fichu vert* de Gustave Vigoureux, histoire au thème classique, mais dont le traitement rappelle étrangement certaines ambiances et brumes de l'auteur de Gand ! Quant à *Iblis ou la Rencontre avec le Mauvais Ange*, d'Alice Sauton, le doute n'est plus permis : on croirait lire *Le Livre des Fantômes* ou le prologue à *Saint Judas-de-la-nuit* ! Van Herp à nouveau : « Jean Ray dut sans doute faire plus qu'inspirer et tenir la plume par endroits. »

Ainsi donc, cette anthologie comprend non pas un, mais trois (avec une quasi-certitude ; montrons-nous plus réservés pour la nouvelle de G. Vigoureux) textes de Jean Ray, par masques interposés ! Une nouvelle plaisanterie de l'auteur des *Contes du Whisky*, maître de la peur et de l'épouvante, dont le fantastique est bâti, non pas sur des grimoires ou des fantômes, mais sur la puissance des mathématiques !

Un dernier avertissement : cette réédition étant un « reprint », les éditeurs ont joué le jeu jusqu'au bout en réimprimant telles quelles les notices concernant les divers auteurs, qui, fatalement, ne sont pas à jour. Au lecteur de compléter les trous... et de savourer ces récits, cercles fantastiques ou de l'épouvante, comme l'écrivait Jean Ray : « ...de grands hublots ouverts sur un monde à naître encore. Les mondes qui naissent, comme qui ceux qui meurent, sont pleins d'épouvante ».

*François Truchaud,
Ville-d'Avray 16 décembre 1983*

Avant-propos

Comme les anthologies de la Peur sont nombreuses, et les unes meilleures que les autres, il fallait, pour en publier une nouvelle, sortir quelque peu des sentiers battus : c'est ce que nous avons voulu faire. Aussi n'avons-nous pas, dans ce recueil d'histoires noires ou terrifiantes, donné accueil à des contes déjà trop connus, même s'ils étaient signés des noms célèbres de Poe, Hoffmann, Dostoïevski ou Wells.

Nous avons repris, parmi tant d'autres, des pages hallucinantes d'Erckmann-Chatrian, injustement oubliées ; de Maurice Renard, ce maître du merveilleux scientifique qui n'occupe malheureusement pas dans les lettres françaises et internationales la place qu'il nous semble mériter ; de Francisque Parn dont on sait à peine encore aujourd'hui qu'il écrivit les plus beaux contes du monde...

Les chrestomathies anglaises ne citent les légendes d'Ingolsby que pour mémoire, et les histoires de fantômes d'Apfel et de Laun sont devenues à peu près introuvables de nos jours tandis qu'une élite seule connaît l'américain Ambrosius Bierce.

La Belgique moderne possède deux écrivains remarquables dans le genre terrifiant : Jean Ray et Thomas Owen, dont on peut affirmer que la renommée égalera rapidement celle de leurs prédécesseurs.

« La Gerbe Noire » essaiera, très modestement d'ailleurs de tirer les uns de l'oubli et de montrer l'avenir aux autres.

LES ÉDITEURS.

Ambrosius Bierce (Amérique)

Ambrosius Bierce est né en 1842 dans l'Ohio. On ignore la date de sa mort, car il disparut mystérieusement au Mexique en 1913, où on le disait engagé dans l'armée du général Villa.

Soldat, journaliste, écrivain, homme épris d'inconnu et d'aventures, cela suffit à le faire connaître.

Les contes d'Ambrosius Bierce forment une gerbe éparse, dont même ses plus fervents admirateurs n'ont pu rassembler toutes les fleurs.

Ils pétillent d'une vie intense et bizarre. Riches d'un humour macabre très personnel, ils évoquent par leur côté « noir » le genre d'Edgard Poe, dans ce qu'il a de plus mystérieux.

Bibliographie : – *Au mitan de la vie – Histoire de Civils et de Militaires – Ces choses sont-elles possibles ? – etc.*

Les meilleurs contes de Bierce ont été révélés au public français par les excellentes traductions de M. Victor Ilona et publiés par la Renaissance du Livre.

Jean-Joseph Renaud en a fait par ailleurs quelques adaptations parfaites.

Le veilleur de la mort

Dans une chambre au dernier étage d'une maison inhabitée, sise dans le quartier de San Francisco qu'on appelle North Beach le corps d'un homme gisait sous un drap. Il était près de neuf heures du soir ; une bougie éclairait faiblement la pièce. Bien qu'il fît chaud, les deux fenêtres à guillotine étaient fermées, contrairement à la coutume qui est de donner aux morts autant d'air que possible ; les stores étaient tirés. L'ameublement de la chambre se composait en tout et pour tout d'un fauteuil, d'un guéridon et d'une longue table de cuisine. C'était sur cette table que reposait le corps. Les meubles, de même que le corps, paraissaient avoir été apportés récemment, car un observateur n'aurait pas manqué de constater qu'ils ne portaient aucune trace de poussière, alors que tout le reste était recouvert d'une couche épaisse. D'ailleurs, des toiles d'araignées tapissaient les angles des murs.

Sous le drap, on distinguait les contours du corps et jusqu'aux traits du visage. Ceux-ci, en effet, étaient nettement accusés, comme doivent l'être ceux d'un cadavre, bien que cette particularité n'appartienne réellement qu'au visage des personnes que la maladie a émaciées. À en juger par le silence qui régnait dans la chambre, celle-ci ne donnait pas sur la rue. De fait, elle ne donnait sur rien, sinon sur une haute paroi de roc, car la maison s'adossait à une colline.

Comme l'horloge d'une église voisine sonnait neuf heures avec une telle indifférence envers la fuite du temps qu'on ne pouvait s'empêcher de s'étonner qu'elle se donnât la peine d'en marquer les étapes, l'unique porte de la chambre s'ouvrit. Un homme entra et s'avança vers le corps. Au même instant, la porte se referma comme d'elle-même. Le grincement d'une clef qu'on tourne avec effort, le glissement métallique du pêne dans son alvéole. Puis un bruit de pas qui s'éloignent et, selon toute apparence, notre homme se trouva emprisonné. Debout près de la table, il se tint, un moment, les yeux baissés vers le corps ; puis, avec un léger haussement d'épaules, il alla à une des fenêtres et en souleva le store. Au dehors, l'obscurité était complète. La poussière couvrait la vitre, mais l'ayant essuyée, notre homme put constater que la fenêtre se trouvait défendue par des barres de fer croisées à quelques pouces du verre et solidement emmanchées dans le mur, à gauche et à droite. Il examina l'autre fenêtre : elle était identique à la première. Il n'apporta d'ailleurs à cet examen qu'une médiocre curiosité. Il ne leva même pas le châssis inférieur des fenêtres. Il faut avouer que pour un prisonnier, l'homme faisait preuve d'une résignation remarquable. Ayant terminé l'examen de la pièce, il s'assit dans le fauteuil, sortit un livre de sa poche, tira à lui le guéridon garni de sa bougie et se mit à lire.

L'homme était jeune – guère plus de trente ans – il avait le teint foncé, tout

rasé et les cheveux bruns. Visage mince, avec un nez busqué, un front large et cette « fermeté » dans le menton et dans les mâchoires qui, à en croire les personnes qui la possèdent, dénote un caractère résolu. Gris et fixes, les yeux ne se mouvaient que dans un but bien défini. Pour l'instant, ils ne quittaient le livre que pour se lever de temps à autre vers le corps étendu sur la table, non pas apparemment par suite de cette sinistre fascination que, dans des circonstances pareilles, un cadavre est censé exercer sur les gens, pour courageux qu'ils soient, ni avec cette révolte consciente contre une influence contraire qui aurait été le fait d'un tempérament plus craintif. L'homme regardait plutôt son silencieux voisin comme si, dans le cours de sa lecture, il trouvait de temps à autre un passage qui le rappelait à sa situation présente. Il était clair que ce veilleur s'acquittait de sa tâche avec l'intelligence et le calme qu'on pouvait être en droit d'attendre de lui.

Après une demi-heure environ, le lecteur parut arriver à la fin d'un chapitre et mit tranquillement le livre de côté. Puis il se leva et, soulevant le guéridon, l'emporta dans un coin de la chambre, près de l'une des fenêtres, prit la bougie et revint à la cheminée vide devant laquelle il s'était assis auparavant.

L'instant d'après, il marcha vers le corps, souleva le drap et le rabattit, découvrant une masse de cheveux sombres et un mince mouchoir sous lequel les traits se distinguaient plus nettement encore qu'auparavant. Il s'abrita les yeux en interposant sa main entre eux et la flamme de la bougie et contempla ensuite son immobile compagnon d'un regard sérieux et tranquille. Satisfait de son inspection il recouvrit le visage du drap et, revenant au fauteuil, prit quelques allumettes dans le bougeoir, les mit dans la poche de son veston et s'assit. Ensuite, il retira la bougie de sa douille et la regarda attentivement, comme s'il calculait le temps qu'elle devait durer. Elle n'avait plus que deux pouces de long ; dans une heure, elle allait le laisser dans les ténèbres. Il la remit dans le bougeoir et l'éteignit en soufflant dessus.

Dans le cabinet d'un médecin de Kearny Street trois hommes, assis autour d'une table, buvaient du punch et fumaient. Il était tard, près de minuit, et le punch n'avait cessé de couler avec abondance. Le docteur Helberson, le plus sérieux des trois hommes, était l'amphitryon : c'était dans son appartement que ses amis se trouvaient réunis. Helberson était un jeune homme d'une trentaine d'années ; les autres n'en comptaient même pas autant. Tous étaient médecins.

— La crainte superstitieuse que les vivants ont des morts, dit le docteur Helberson, est héréditaire et incurable. Il ne faut pas en être plus honteux que du fait d'avoir hérité, par exemple, l'inaptitude aux mathématiques ou la tendance à mentir.

Les autres rient.

— L'homme ne doit-il donc pas avoir honte de mentir ? demanda le plus jeune qui, en réalité, n'était qu'étudiant, n'ayant pas encore obtenu ses diplômes.

— Mon cher Harper, je n'ai rien dit de semblable. La tendance à mentir est

une chose et mentir en est une autre.

— Mais pensez-vous, fit le troisième compagnon, que cette sensation superstitieuse, cette crainte des morts, irraisonnée comme nous savons qu'elle est, soit universelle ? Pour moi, je n'en ai aucune conscience.

— Oh ! mais elle est en vous, malgré tout, répliqua Helberson, elle n'attend, pour se manifester d'une façon désagréable qui vous ouvrira les yeux, que des circonstances favorables — ce que Shakespeare appelle « la saison confédérée ». J'ajoute toutefois que les médecins et les soldats en sont exempts plus que les autres hommes.

— Les médecins et les soldats ! Pourquoi ne pas leur adjoindre les bourreaux ? Comprenez donc dans l'exception toutes les espèces d'assassins.

— Non, mon cher Mancher : nos modernes jurys ne permettent pas aux exécuteurs des hautes œuvres d'acquérir une familiarité suffisante avec la mort pour qu'ils ne soient pas jusqu'à un certain point émus par elle.

Le jeune Harper, qui venait de prendre un autre cigare sur le buffet, reprit son siège. « À votre avis, quelles sont les circonstances dans lesquelles n'importe quel homme né de la femme deviendrait insupportablement conscient de sa participation à notre commune faiblesse à cet égard ? » demanda-t-il, non sans verbotisme.

— Ma foi, je répondrai qu'un homme qui serait enfermé, toute une nuit, seul, avec un cadavre, dans une chambre obscure et une maison inhabitée, sans couvertures où enfouir sa tête, et qui résisterait à l'épreuve sans devenir tout à fait fou, serait en droit de se vanter de n'être point né de la femme tout en n'étant point, comme Macduff, le produit d'une opération césarienne.

— Je croyais que vous n'en finiriez jamais d'accumuler les conditions, dit Harper. Je connais un homme qui, sans être ni médecin ni soldat, les acceptera toutes contre la somme qu'il vous plaira de parier.

— Qui est-ce ?

— Il s'appelle Jarette et n'est point d'ici. Il vient de la petite ville où je suis né, dans l'État de New York. Je n'ai pas d'argent à placer sur lui, mais lui en a des tas et il tiendra le pari.

— Comment le savez-vous ?

— Il aime mieux parier que manger. Quant à la peur, j'oserai dire qu'il croit que ce mot désigne une maladie de la peau ou une espèce particulière d'hérésie religieuse.

— De quoi a-t-il l'air, votre homme ?

Helberson prenait un intérêt visible à l'affaire.

— Il ressemble à Mancher, que voici. Il pourrait être son frère jumeau.

— J'accepte le défi, dit vivement Helberson.

— Je vous sais gré du compliment, mon cher, dit nonchalamment Mancher, qui avait sommeil. Voulez-vous de moi dans votre pari ?

— Pas contre moi, répondit Helberson ; je ne veux point de votre argent.

— Eh bien, fit Mancher, je serai le cadavre !

Les autres se mirent à rire.

Nous avons vu plus haut le résultat de cette folle conversation.

Le but que se proposait M. Jarette en éteignant sa maigre provision de luminaire était de la conserver pour une éventualité imprévue. Il se peut également qu'il ait pensé, ou senti à son insu, que l'obscurité ne devait pas être pire à un moment qu'à un autre et que, si la situation devenait insoutenable, il vaudrait encore mieux avoir un moyen de la soulager. Quoi qu'il en soit, il lui parut sage de se ménager une petite provision de bougie, ne fût-ce que pour lui permettre de consulter sa montre.

À peine eut-il soufflé la flamme et posé la bougie sur le plancher, tout près de lui, qu'il se carra confortablement dans le fauteuil, renversa la tête sur le dossier et ferma les yeux, espérant dormir, s'attendant à dormir. Il fut déçu dans son espoir : de sa vie, il n'avait eu moins sommeil. Au bout de quelques minutes, il renonça à son dessein. Que faire ? Il ne pouvait se promener à tâtons dans l'obscurité au risque de se meurtrir, au risque de heurter la table et de déranger brutalement le mort. Nous reconnaissons tous aux trépassés le droit de reposer tranquilles et nous nous efforçons de les protéger contre tout ce qui est rude et violent. Jarette réussit presque à se convaincre que c'étaient des considérations de cet ordre qui le dissuadaient de courir le risque d'une collision et le retenaient dans son fauteuil.

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, il crut entendre un léger bruit dans la direction de la table – quelle sorte de bruit, il n'aurait pu le dire. Il ne tourna pas la tête. Pourquoi l'aurait-il tournée, puisqu'il était plongé dans l'obscurité la plus profonde ? Mais il écouta. Pourquoi n'aurait-il pas écouté ? Et ce faisant, il lui vint comme un étourdissement. Pour se soutenir, il crispa les mains sur les bras de son fauteuil. Un étrange tintement résonnait dans ses oreilles ; sa tête semblait près d'éclater ; ses vêtements, subitement resserrés, eût-on dit, comprimaient sa poitrine. Il chercha la cause de ces phénomènes – il se demanda si c'était là des symptômes de la peur. Alors, avec une longue et forte expiration, sa poitrine parut s'affaïsser et, en même temps qu'il remplissait ses poumons vides d'une puissante inspiration, le vertige l'abandonna. Il comprit qu'il avait apporté une telle intensité à écouter qu'il avait retenu son souffle presque jusqu'à en suffoquer. La révélation était vexante. Il se leva, repoussa du pied le fauteuil et se dirigea avec décision vers le centre de la pièce. Mais on ne marche pas longtemps avec décision dans les ténèbres. Bientôt Jarette commença à tâtonner. Rencontrant le mur, il le suivit, trouva un angle, tourna, suivit la paroi, passa devant les deux fenêtres et, atteignant un autre coin de la pièce, il heurta le guéridon et le renversa. Dans sa chute, le meuble fit un tel vacarme que notre homme en demeura saisi. Furieux contre lui-même, il grommela : « Comment diable ai-je pu oublier ce maudit guéridon ? » et, la main au mur, il parvint à la cheminée. « Il faut que je remette ça en place », dit-il, en cherchant la bougie à tâtons sur le plancher.

L'ayant trouvée, il la ralluma et instantanément ses yeux se dirigèrent vers la table où, bien entendu, rien n'avait bougé. Le guéridon gisait sur le sol ; M. Jarette oublia totalement de le « remettre en place ». Il fouilla des yeux la

pièce tout entière, dispersant les ombres par des mouvements de la bougie qu'il tenait à la main. Puis il alla à la porte et en vérifia la fermeture en secouant vigoureusement le bouton. Elle ne céda pas et ce fait parut causer une certaine satisfaction au prisonnier. Qui plus est, il l'assura plus solidement encore en poussant un verrou qui avait jusque-là échappé à son attention.

Ceci fait, il revint à son fauteuil et consulta sa montre. Elle marquait neuf heures et demie. Il tressaillit de surprise et la porta à son oreille. Non, la montre ne s'était pas arrêtée. La bougie avait visiblement diminué. Il l'éteignit et la posa sur le plancher à ses côtés, comme il l'avait fait auparavant.

M. Jarette n'était point à son aise. Il était visiblement mécontent de tout et de lui-même à cause de cette faiblesse. « Qu'ai-je donc à craindre ? pensait-il. Voici qui est ridicule et déshonorant. Je ne veux plus être sot à ce point ». Mais le courage ne nous vient pas de dire : « Je veux être courageux », ni de reconnaître combien il serait approprié à la situation. Plus Jarette se condamnait, plus il se donnait de raisons de le faire. À force de se livrer à des variations sur ce simple thème que les morts sont inoffensifs, la discordance entre ses émotions et sa volonté devint insupportable. « Eh quoi ! » cria-t-il à voix haute dans l'angoisse de son esprit. « Eh quoi ! vais-je donc, moi qui n'ai pas l'ombre d'une superstition dans ma nature, moi qui sais (et jamais je ne l'ai vu plus clairement qu'aujourd'hui) que l'après-vie n'est que le rêve d'un désir – vais-je donc perdre d'un seul coup mon pari, mon honneur et le respect de moi-même, peut-être par surcroît la raison, parce que certains de mes ancêtres, habitants ignorants des cavernes et des tanières, conçurent jadis la monstrueuse idée que les morts marchent la nuit, que... »

Distinctement, à ne point s'y tromper, M. Jarette entendit derrière lui un bruit léger de pas mous, délibérés, réguliers, de plus en plus rapprochés.

Le lendemain matin, le docteur Helberson et son ami Harper circulaient lentement par les rues de North Beach dans le coupé du docteur.

— Avez-vous toujours la belle confiance de la jeunesse dans le courage ou la fermeté de votre ami ? demanda le plus âgé des deux hommes. Croyez-vous que j'ai perdu mon pari ?

— Je *sais* que vous l'avez perdu, répliqua l'autre avec une emphase qui, d'ailleurs, affaiblissait son affirmation.

— Eh bien, sur mon âme, j'espère qu'il en est ainsi !

Ces mots furent dits avec une gravité presque solennelle. Il y eut un silence de quelques instants.

— Harper, reprit le docteur et son visage parut très sérieux aux mouvantes et indécises lueurs qui pénétraient dans le coupé à mesure qu'il passait devant les réverbères de la rue, Harper, je ne me sens pas tout à fait tranquille quant aux suites de cette affaire. Si votre ami ne m'avait irrité par le dédain avec lequel il traita les doutes que j'avais sur son endurance – qualité après tout purement physique – et par la froide incivilité de son insinuation que le corps fût celui d'un médecin, je n'aurais pas poussé l'épreuve plus loin. Si quelque chose arrive, nous sommes perdus comme j'en ai pour nous méritons de l'être.

— Qu'est-ce qui peut bien arriver ? En admettant que les choses tournent mal, ce que je ne redoute aucunement, Mancher n'a qu'à ressusciter et à lui expliquer la plaisanterie. Si le sujet provenait réellement de la salle d'autopsie, ou si c'était un de vos clients, alors je ne dis pas...

Il résulte de cette discussion que le docteur Mancher avait tenu parole. C'était lui le « cadavre ».

Longtemps, le docteur Helberson garda le silence, tandis que, d'une allure d'escargot, le coupé se traînait dans la rue qu'il avait déjà parcourue deux ou trois fois. Il parla enfin :

— Eh bien, espérons que, s'il lui a fallu se lever d'entre les morts, Mancher y aura mis toute la discrétion désirable ! Une erreur de sa part pourrait empirer les choses au lieu de les arranger.

— Oui, répliqua Harper, Jarette est homme à le tuer. Mais, docteur, ajouta-t-il en consultant sa montre à la faveur de la clarté répandue par un bec de gaz devant lequel passait à ce moment la voiture, il est enfin près de quatre heures !

Peu après, les deux compagnons, descendus de leur véhicule, s'avançaient à pas rapides vers la maison depuis longtemps inoccupée qui appartenait au docteur et dans laquelle ils avaient enfermé M. Jarette suivant les conditions insensées du pari. Comme ils s'en approchaient, ils croisèrent un homme qui courait.

— Pouvez-vous me dire, dit celui-ci en ralentissant, où je pourrais trouver un médecin ?

— Que se passe-t-il donc ? demanda Helberson sans se nommer.

— Allez voir par vous-même, dit l'homme et il reprit sa course.

Ils se hâtèrent. Arrivés à la maison, ils virent plusieurs personnes qui s'y précipitaient avec agitation. Presque toutes les fenêtres des immeubles voisins étaient ouvertes ; des têtes curieuses s'y penchaient. Toutes ces têtes posaient des questions ; aucune ne prêtait la moindre attention à celles des autres. Quelques fenêtres aux stores baissés étaient éclairées. Les habitants de ces pièces s'habillaient pour descendre dans la rue. Devant la porte de la maison du docteur, un bec de gaz répandait sa lumière jaunâtre et insuffisante ; il semblait dire qu'il aurait pu découvrir bien plus de choses encore s'il l'avait voulu.

Harper s'arrêta sur le trottoir et posa la main sur le bras de son compagnon.

— Nous sommes flambés, docteur, dit-il avec une agitation qui contrastait étrangement avec la familiarité de ses expressions. La partie n'est pas belle. N'entrons pas ; je suis d'avis de voir venir.

— Je suis médecin, répliqua avec calme le docteur Helberson ; on a peut-être besoin de mes services, là-haut.

Ils gravirent le perron et se préparèrent à entrer.

La porte était ouverte ; le réverbère d'en face éclairait le vestibule. Des hommes s'y entassaient. Quelques-uns d'entre eux avaient gravi l'escalier qui le terminait et, se voyant refuser l'accès du palier supérieur, attendaient une

meilleure fortune. Tous parlaient et nul n'écoutait.

Soudain, à l'étage, s'éleva un grand vacarme. Un homme avait bondi hors d'une chambre et luttait contre ceux qui essayaient de le retenir. Bousculant la masse des badauds épouvantés, il descendit l'escalier, les repoussant, les aplatissant contre le mur ou les forçant à se cramponner à la rampe pour ne pas basculer dans le vide. Il les serrait à la gorge, les poussait devant lui, marchait sur le corps de ceux qui tombaient sous ses coups. Ses vêtements étaient en désordre ; il n'avait pas de chapeau. Ses yeux épouvantés, roulant dans leurs orbites, contenaient plus de terreur que n'en répandait autour de lui la force incroyable de l'énergumène. Son visage, tout rasé, était décoloré, ses cheveux blancs comme le gel.

Comme la foule s'écartait au pied de l'escalier pour faire place au dément, Harper bondit : « Jarette ! » cria-t-il.

Le docteur Helberson empoigna Harper au collet et le tira en arrière. L'homme les dévisagea sans paraître les voir et, franchissant la porte, descendit d'un bond le perron, bondit sur le trottoir et disparut. Un corpulent policeman, qui avait eu fort à faire pour se frayer un passage dans l'escalier, suivit un moment après et se lança à la poursuite du fugitif. Toutes les têtes dont se garnissaient les fenêtres hurlaient des indications pour le guider dans sa course.

L'escalier se trouvait maintenant à peu près dégagé, car la majeure partie de la foule avait dégringolé les marches pour suivre les péripéties de la poursuite. Le docteur Helberson monta, suivi de Harper. À une porte dans le corridor du dernier étage, un agent leur barra le chemin. « Nous sommes médecins », fit le docteur. On les laissa entrer.

La chambre était pleine d'hommes qu'on voyait vaguement entassés autour d'une table. Les nouveaux venus se frayèrent un passage et regardèrent par-dessus les épaules des spectateurs du premier rang. Sur la table, les membres inférieurs recouverts d'un drap, était étendu le cadavre d'un homme brillamment éclairé par le rayon d'une lanterne sourde que tenait un policeman, debout aux pieds du mort. Tout le monde, exception faite des personnes qui se groupaient autour de sa tête, était plongé dans les ténèbres. La face du cadavre apparaissait jaune, repoussante, horrible ! Les yeux étaient entrouverts et révulsés, la mâchoire inférieure pendait ; des traces d'écume souillaient les lèvres, le menton, les joues. Un homme de haute taille, un médecin sans doute, était penché sur le corps, la main glissée sous la chemise. Il la retira et introduisit deux doigts dans la bouche béante. « Cet homme est mort depuis environ six heures, dit-il. Il faut appeler le coroner ».

Il tira une carte de sa poche, la remit à l'agent et joua des coudes pour gagner la porte.

— Circulez ! Circulez ! Tout le monde dehors ! dit l'agent d'une voix brusque et le corps disparut comme si on l'avait escamoté, car le policeman, tournant sa lanterne vers les curieux, leur en envoyait les rayons dans la figure. L'effet fut surprenant. Aveuglés, troublés, terrifiés presque, les

spectateurs s'élancèrent en désordre vers la sortie, poussant, trébuchant, tombant les uns sur les autres dans leur fuite, comme les légions de la Nuit devant les traits d'Apollon. Sans pitié, sans répit, l'agent criblait des rayons de sa lanterne la cohue trépigante. Pris dans le courant, Helberson et Harper furent emportés hors de la chambre et dévalèrent jusque dans la rue.

— Dieu de Dieu, ne vous avais-je pas dit, docteur, que Jarette le tuerait ? dit Harper, dès qu'ils se furent dégagés de la foule.

— Je crois me souvenir en effet que vous m'avez dit quelque chose de semblable, répliqua l'autre, sans émotion apparente.

Ils marchèrent longtemps en silence. Au sommet des collines environnantes, les maisons se silhouettaient sur l'orient blafard. La voiture du laitier circulait déjà dans les rues ; le mitron n'allait pas tarder à faire son apparition ; le porteur de journaux se hâtait de porte en porte.

— Il me semble, jeune homme, dit enfin Helberson, que vous et moi avons respiré trop d'air matinal, ces derniers temps. Il est malsain ; il nous faudrait un petit changement. Que diriez-vous d'un voyage en Europe ?

— Quand ?

— N'importe. Je suppose que quatre heures de l'après-midi, ce sera assez tôt.

— Je vous rejoindrai sur le bateau, répondit Harper.

*

* *

Sept ans après ces événements, les deux hommes étaient assis sur un banc de Madison Square, à New York, occupés à converser familièrement. Un passant qui les observait depuis quelque temps sans être vu, s'approcha d'eux et, soulevant courtoisement son chapeau sur ses cheveux blancs comme le gel, dit :

— Je vous demande pardon, messieurs, mais quand on a tué un homme parce qu'il a ressuscité, il est préférable de changer d'habits avec lui et de prendre la poudre d'escampette à la première occasion.

Helberson et Harper échangèrent un regard significatif. L'homme les amusait visiblement. Helberson enfin regarda l'étranger dans les yeux et répliqua :

— Ça a toujours été ma règle de conduite. Je suis tout à fait d'accord avec vous sur les avant...

Il s'interrompt tout à coup, se leva, son visage devint tout blanc. Il fixait l'homme, bouche bée. Il tremblait violemment.

— Ha ! fit l'étranger. Je vois que vous êtes indisposé, docteur. Si vous ne pouvez vous soigner vous-même, le docteur Harper vous sera sans doute d'un puissant secours.

— Oui diable êtes-vous donc ? demanda Harper sans cérémonie.

L'étranger se rapprocha et, penché sur eux, murmura :

— Je me donne parfois le nom de Jarette, mais je ne vois aucun

inconvenient à vous avouer, en souvenir d'une ancienne amitié, que je suis le docteur William Mancher.

La révélation fit bondir Harper.

— Mancher ! cria-t-il.

Et Helberson d'ajouter :

— C'est par Dieu vrai !

— Oui, fit l'étranger avec un vague sourire. C'est assez vrai, sans doute.

Il hésita, parut chercher quelque chose dans sa mémoire, puis se mit à fredonner un air populaire. Il avait apparemment oublié leur présence.

— Dites dore, Mancher, dit le plus âgé des deux hommes, racontez-nous ce qui est arrivé à Jarette cette nuit-là, vous savez bien...

— Oh, oui, à Jarette ! dit l'autre. Comme c'est curieux que j'aie négligé de vous le dire : je le raconte si souvent. Voyez-vous, je savais, pour l'avoir entendu se parler à lui-même, qu'il avait fort peur. De sorte que je ne pus résister à la tentation de ressusciter pour m'amuser un brin à ses dépens ; non, vraiment, je ne le pus. Mais je ne pensais pas qu'il prendrait la plaisanterie au tragique, non, je vous assure, je ne le pensais pas. Et après, ma foi, ce fut assez difficile de le mettre à ma place. Et puis après, vous n'êtes pas venus me délivrer, misérables !

Rien ne pourrait surpasser la férocité avec laquelle furent prononcés ces derniers mots. Les deux hommes reculèrent, épouvantés.

— Nous... nous... mais... Helberson balbutiait, ayant perdu tout son sang-froid. Nous n'avions rien à voir là-dedans !

— N'ai-je pas dit que vous étiez le docteur Hellborn et le docteur Sharper ? demanda l'homme avec un rire.

— Si fait, mon nom est Helberson et monsieur s'appelle Harper, dit le premier, rassuré par ce rire. Mais nous ne sommes plus médecins ; nous sommes... bon Dieu, pourquoi ne pas l'avouer, mon vieux, nous sommes des joueurs de profession.

Et c'était vrai.

— Une excellente profession, une profession excellente. À propos, j'espère que Sharper, ici présent, aura payé l'argent de Jarette, comme l'exigeait l'honneur. Une excellente, une très honorable profession, répéta-t-il en s'éloignant avec indolence. Quant à moi, j'ai conservé la mienne. Je suis le haut médecin-major de l'asile d'aliénés de Bloomingdale. C'est moi qui suis chargé de guérir M. le Directeur.

Henri Heine (Allemagne)

Henri Heine, né à Düsseldorf en 1797, est mort à Paris en 1850.

Il écrivit aussi bien en allemand qu'en français des poésies et des contes d'une grâce charmante et mélancolique.

Son poème « Lorelei », où se trouve contée la merveilleuse légende d'une des dernières naïades du Rhin, est resté célèbre.

Et si les Allemands ne lui ont jamais pardonné son amour pour la France et son goût pour la culture française, de son côté, Heine n'a jamais perdu une occasion de se gausser de leur lourdeur proprement germanique.

Bibliographie : *Atta Troll* – *Reiaebilder* – *Intermezzo* – *Romancero* – *Contes*.

Le docteur Saul Ascher

Dans la nuit que je passai à Goslar, il m'arriva une chose vraiment extraordinaire. Même aujourd'hui, je ne puis y penser sans effroi.

Qu'est-ce la peur ? Nous vient-elle de l'esprit ou du sentiment ?

Je discutais souvent de ce sujet avec le docteur Saul Ascher quand je le rencontrais à Berlin, au Café Royal, où je prenais souvent mes repas.

Il prétendait toujours : on ne s'effraie d'une chose que lorsque notre intelligence a décidé qu'elle est effrayante.

Seul l'esprit est une force, non le sentiment.

Pendant que je mangeais et buvais, il s'évertuait sans cesse à me démontrer la primauté de l'esprit.

Sa démonstration terminée, il avait pris l'habitude de consulter sa montre et concluait par ces quelques mots sempiternels : « L'esprit, c'est le principe le plus élevé ! »

Esprit ! À chaque fois que j'entends ce mot, à présent, je revois le docteur Saul Ascher, ses jambes abstraites, sa transcendante redingote grise, son visage dur et glacé qu'on aurait dit emprunté à un ouvrage d'épurés géométriques.

Cet homme, un quinquagénaire frisant déjà la soixantaine, était la ligne droite personnifiée.

Dans sa lutte pour les tendances positives, le pauvre homme avait banni tout ce qu'il y avait de beau et de doux dans la vie, tous les rayons de soleil, toutes les croyances et toutes les fleurs. Rien d'autre ne lui restait que la tombe froide et positive.

Il traitait avec une malice toute personnelle l'Apollon du Belvédère et le Christianisme. Au sujet de celui-ci, il écrivit même une brochure, pour en démontrer l'inanité et l'illogisme. Il était l'auteur d'un bon nombre d'ouvrages, dans lesquels il n'avait cessé de vanter l'excellence de l'esprit, et il l'avait fait avec une telle conviction qu'on ne pouvait que l'en estimer.

Le plus amusant de son caractère, c'était de lui voir un visage grave et comique devant une chose qu'il ne comprenait pas.

Un jour que j'étais venu lui rendre visite, son domestique me dit :

— Monsieur le docteur vient de mourir. Cela, à vrai dire, ne me fit pas plus d'effet que s'il m'avait dit : « Monsieur le docteur vient de partir en promenade !... » Mais retournons à Goslar.

« Le principe le plus élevé, c'est l'esprit », me dis-je un soir en me mettant au lit, dans l'intention de me rassurer moi-même. Mais cela ne me fut d'aucun secours.

Il faut dire que je venais de lire dans les « Contes allemands » de Varnhagen von Ense, que j'avais apportés de Klausthal, une histoire horrible,

dans laquelle un fils qui projetait d'assassiner son père, vit, sur le coup de minuit, paraître devant lui le fantôme menaçant de sa mère défunte.

L'histoire était si habilement contée qu'à sa lecture un frisson d'épouvante m'avait secoué.

J'ai souvent remarqué que les histoires de fantômes produisent un effet plus saisissant quand on les lit en voyage, et notamment la nuit, dans une ville, une maison et une chambre qui vous sont complètement inconnues.

Que d'effroyables choses se sont peut-être passées à l'endroit même où vous vous reposez !

La lune laissait couler une clarté équivoque dans la chambre, et sur les murs se mouvaient des ombres hostiles, lorsque je me dressai sur mon séant pour mieux voir. Je vis...

Rien n'est plus sinistre que de voir, par hasard, au clair de lune, sa propre image se refléter dans un miroir.

Au même moment, une cloche sonna au loin sur un mode si lugubre et si lent qu'au douzième coup de minuit, il me sembla que douze heures entières venaient de s'écouler et que douze nouveaux coups allaient sonner dans le noir.

Entre le onzième et le douzième coup, dans les profondeurs de la maison, une horloge se mit à sonner, mais avec une vélocité telle et une voix si grêle et si aigre qu'on aurait pu croire qu'elle s'énervait de la lenteur de sa lourde collègue.

Ces deux voix de fer s'étant tues, et un silence de mort régnant de nouveau dans la maison, il me sembla entendre tout à coup, dans le couloir conduisant à ma chambre, un bruit de pas furtifs et incertains comme ceux d'un très vieil homme.

Enfin, ma porte s'ouvrit et le défunt docteur Saul Ascher entra.

Un frisson me secoua des pieds à la tête, je tremblai comme une feuille dans le vent, n'osant lever les yeux vers le fantôme. Il n'avait guère changé pourtant, je le voyais comme jadis, revêtu de sa transcendante redingote grise ; je revis également ses jambes abstraites et son géométrique visage. Son teint avait peut-être jauni, mais il se pouvait aussi que la lune brillante en fût la cause ! Quant à ses yeux, le rayon m'en parut allongé. En chancelant quelque peu et en s'appuyant sur un mince jonc d'Espagne, il s'approcha de moi et me dit très poliment :

— Ne vous effrayez pas et ne croyez pas que je sois un fantôme. Ce n'est qu'un mauvais tour que vous joue votre imagination, si vous croyez voir en moi un revenant. Qu'est-ce donc qu'un fantôme ? Donnez-m'en une définition ! Démontrez-moi, par déduction ou induction, la possibilité d'un spectre ! Dans quel rapport se trouvent une pareille apparition et l'esprit ? Je dis l'esprit et bien l'esprit.

Et le fantôme s'attaqua à une analyse de l'esprit, cita « La critique du pur esprit » de Kant, 2^e partie, Tome 2, Chapitre 3, entassa les syllogismes et finit sur la conclusion logique qu'il n'était pas un revenant.

Pendant ce temps, une sueur froide inondait mon dos, mes dents claquaient comme des castagnettes ; j'approuvai vivement, en branlant du chef, tous les dires de ce fantôme qui niait les fantômes !

Celui-ci, d'un geste habituel, plongea sa main dans son gousset pour y prendre sa montre. Il en retira une poignée de vers grouillants. Voyant son erreur, il les remit en poche avec une hâte anxieuse et dit :

— L'esprit est le principe...

Une horloge sonna une heure et le fantôme disparut.

Erckmann-Chatrian (France)

Émile Erckmann est né à Phalsbourg en 1822 et mort à Lunéville en 1899. Alexandre Chatrian, né à Soidatenhal en 1826, est mort à Paris en 1890. Ils ont écrit en collaboration de nombreux romans et nouvelles, choisissant généralement pour cadre de leurs récits la vieille Alsace.

Leurs contes populaires sont nettement placés sous le signe gothique ou noir et font, une fois de plus, penser à Muséus, si fort oublié de nos jours.

Bibliographie : *L'Ami Fritz – Contes et Récits populaires – Madame Thérèse – Histoire d'un Conscrit de 1813 – Conte d'Alsace – La Maison Forestière, etc.*

Le blanc et le noir

Dans ce temps-là, nous passions nos soirées à la brasserie Brauer, qui s'ouvre sur la place du Vieux Brisach.

Après huit heures arrivaient à la file Frédéric Schultz, le tabellion ; Frantz Martin, le bourgmestre ; Christophel Ulmet, le juge de paix ; le conseiller Klers ; l'ingénieur Rothan ; le jeune organiste Théodore Blitz et plusieurs autres honorables bourgeois de la ville, qui tous s'asseyaient à la même table et dégustaient le *bokbier* mousseux en famille.

L'apparition de Théodore Blitz, qui nous arrivait d'Iéna, sur une lettre de recommandation d'Harmosius, ses yeux noirs, ses cheveux bruns ébouriffés, son nez mince et pâle, sa parole tranchante et ses idées mystiques, jetèrent bien un peu le trouble au milieu de nous. On s'étonnait de le voir se lever brusquement, faire trois ou quatre tours dans la salle en gesticulant, se moquer avec un air étrange des paysages de la Suisse représentés sur les murs ; des lacs bleu-indigo, des montagnes vert-pomme, des sentiers rouges ; puis venir se rasseoir, avaler sa chope d'un trait, entamer une discussion sur la musique de Palestrina, sur le luth des Hébreux, sur l'introduction de l'orgue dans nos basiliques, sur le *sépher*, sur les époques sabbatiques, etc. ; contracter les sourcils, planter ses coudes pointus au bord de la table, et se perdre dans des méditations profondes.

Oui, cela nous étonnait bien un peu, nous autres gens graves, habitués aux idées méthodiques ; mais il fallut pourtant s'y faire, et l'ingénieur Rothan lui-même, quoique d'humeur railleuse, finit aussi par se calmer, et ne plus contredire à tout propos le jeune maître de chapelle quand il avait raison.

Évidemment Théodore Blitz était une de ces organisations nerveuses qui se ressentent de toutes les variations de la température ; or, cette année-là fut extrêmement chaude, nous eûmes plusieurs grands orages vers l'automne, et l'on craignait pour les vendanges.

Un soir, tout notre monde se trouvait réuni comme d'habitude autour de la table, à l'exception du vieux juge Ulmet et du maître de chapelle. M. le bourgmestre causait de la grêle, de grands travaux hydrauliques ; moi, j'écoutais le vent se démener dehors dans les platanes du Schlossgarten, et les gouttes d'eau fouetter les vitres. De temps en temps, on entendait une tuile rouler sur les toits, une porte se refermer avec force, un volet battre les murs, puis ces immenses clameurs de l'ouragan qui hurle, siffle et gémit au loin, comme si tous les êtres invisibles se cherchaient et s'appelaient dans les ténèbres, tandis que les vivants se cachent et se blottissent dans un coin pour éviter leur funeste rencontre.

La chapelle de Saint-Landolphe sonnait neuf heures, quand Blitz entra brusquement, secouant son feutre comme un possédé, et criant de sa voix

sifflante :

« Maintenant le diable fait des siennes ; le *blanc* et le noir se confondent !... Les neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies* bataillent et se déchirent !...

— Va... Arimane ! promène-toi... ravage... dévaste... les Amschaspands sont en fuite... Oromaze se voile la face !... Quel temps ! quel temps ! »

Et ce disant, il courait autour de la salle ; allongeant ses grandes jambes sèches et riant par saccades.

Nous fûmes tous stupéfaits d'une entrée pareille, et, durant quelques secondes, personne ne dit mot ; mais enfin l'ingénieur Rothan, entraîné par son humeur caustique, s'écria :

« Quel galimatias nous chantez-vous là, monsieur l'organiste ? Que signifient ces Àmschaspands ? ces neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies* ? Ha ! ha ! ha ! C'est vraiment trop comique. Où diable allez-vous prendre ce singulier langage ? »

Théodore Blitz s'était arrêté tout court, fermant un œil, tandis que l'autre, tout grand ouvert, étincelait d'une ironie diabolique. Et quand Rothan eut fini :

« Oh ! ingénieur, oh ! esprit sublime, maître de la truelle et du mortier, dit-il, directeur des moellons, ordonnateur de l'angle droit, de l'angle aigu et de l'angle obtus, vous avez raison, cent fois raison ! »

Et il se courba d'un air moqueur : « Rien n'existe que la matière, le niveau, la règle et le compas. — Les révélations de Zoroastre, de Moïse, de Pythagore, d'Odin, du Christ ; l'harmonie, la mélodie, l'art, le sentiment, sont des rêves indignes d'un esprit lumineux tel que le vôtre.

— C'est à vous seul qu'appartient la vérité, l'éternelle vérité.

— Hé ! hé ! hé ! Je m'incline devant vous, je vous salue, je me prosterne devant votre gloire, impérissable comme celle de Ninive et de Babylone ! »

Ayant dit ces mots, il fit deux pirouettes sur ses talons, et partit d'un éclat de rire si perçant, qu'on aurait dit le chant d'un coq qui salue l'aurore.

Rothan allait se fâcher ; mais, au même instant, le vieux juge Ulmett entra, la tête enfoncée dans son gros bonnet de loutre, les épaules couvertes de sa houppe verte à bordure de renard, les manches pendantes, le dos arrondi, les paupières demi-fermées, son gros nez rouge et ses joues musculeuses ruisselantes de pluie.

Il était trempé comme un canard.

Dehors, l'eau tombait par torrents ; les gouttières clapotaient, les gargouilles se dégorgeaient, et les rigoles se gonflaient comme des rivières.

« Ah ! Seigneur ! fit le brave homme, faut-il être fou pour sortir par un temps pareil, et surtout après tant de fatigues : deux enquêtes... des procès-verbaux... des interrogatoires ! — Le *bokbier* et les vieux amis me feraient traverser le Rhin à la nage ».

Et, tout en grommelant ces paroles confuses, il ôta son bonnet de loutre, ouvrit sa large pelisse pour en tirer sa longue pipe d'Ulm, sa blague à tabac et son briquet, qu'il déposait soigneusement sur la table. Après quoi, il

suspendit sa houppe et le bonnet à la tringle d'une croisée en s'écriant :

« Brauer !

— Que désire M. le juge de paix ?

— Vous feriez bien de fermer les volets. Croyez-moi, cette ondée pourrait finir par des coups de tonnerre. »

Le brasseur sortit aussitôt, les volets furent fermés et le vieux juge s'assit dans son coin en exhalant un soupir :

« Vous savez ce qui se passe, bourgmestre ? fit-il alors d'un accent triste.

— Non. Qu'est-ce qui se passe, mon vieux Christophel ? »

Avant de répondre, M. Ulmett promena tout autour de la salle un regard attentif.

« Nous sommes seuls, mes amis, dit-il, je puis bien vous confier cela : on vient de retrouver, vers trois heures de l'après-midi, la pauvre Grédel Dick sous l'écluse du meunier, au Holderloch.

— Sous l'écluse du Holderloch ! s'écrièrent les assistants.

— Oui... une corde au cou... »

Pour comprendre combien ces paroles durent nous saisir, il faut savoir que Grédel Dick était l'une des plus jolies filles de Vieux-Brisach, une grande brune aux yeux bleus, aux joues roses ; la fille unique du vieil anabaptiste Pétrus Dick, qui tenait à ferme les biens considérables du Schlossgarten. Depuis quelque temps, on la voyait triste et grave, elle, autrefois si rieuse, le matin au lavoir et le soir à la fontaine au milieu de ses amies. On l'avait vue pleurer, et l'en attribuait son chagrin aux poursuites incessantes de Saphéri Mutz, le fils du maître de peste, un solide gaillard, sec, nerveux, le nez aquilin et les cheveux noirs frisés, qui la suivait comme son ombre et ne lâchait pas son bras les dimanches à la danse.

Il avait même été question de leur mariage ; mais le père Mutz, sa femme, Karl Brêmer son gendre, et sa fille Soffayel s'étaient opposés à cette union, sous prétexte qu'une *païenne* ne pouvait entrer dans la famille.

Grédel avait disparu depuis trois jours. On ne savait ce qu'elle était devenue. Et maintenant, qu'on se figure les mille pensées qui nous traversèrent l'esprit, en apprenant qu'elle était morte. Personne ne songeait plus à la discussion de Théodore Blitz et de l'ingénieur Rothan touchant les esprits invisibles ; tous les yeux interrogeaient M. Christophel Ulmett, qui, sa large tête chauve inclinée, ses épais sourcils blancs contractés, bourrait gravement sa pipe d'un air rêveur.

« Et Mutz... Saphéri Mutz, demanda le bourgmestre, qu'est-il devenu ? »

Une légère teinte rose colora les joues du vieillard, qui répondit après quelques secondes de réflexion :

« Saphéri Mutz... il a pris la clef des champs !...

— La clef des champs ! s'écria le petit Klers : alors il s'avoue coupable ?

— Ça me produit cet effet-là, dit le vieux juge avec bonhomie ; on ne se sauve pas pour rien. Du reste, nous avons fait une descente de lieux chez son père, et nous avons trouvé toute la maison agitée. Ces gens paraissent

consternés ; la mère bégayait, s'arrachait les cheveux ; la fille avait mis ses habits des dimanches et dansait comme une folle : impossible de rien tirer d'eux. Quant au père de Grédel, le pauvre homme est dans un désespoir inexprimable ; il ne veut pas compromettre l'honneur de son enfant mais il est certain que Grédel Dick a quitté volontairement la ferme, pour suivre Saphéri mardi dernier. Ce fait est attesté par tous les voisins. Enfin, la gendarmerie est en campagne ; nous verrons, nous verrons ! »

Il y eut alors un long silence ; dehors, la pluie tombait à verse.

« C'est abominable ! s'écria tout à coup le bourgmestre, abominable ! et de penser que tous les pères de famille, tous ceux qui élèvent leurs enfants dans la crainte de Dieu, sont exposés à de pareils malheurs !

— Oui, répondit le juge Ulmett en allumant sa pipe, c'est comme cela. On a beau dire, que tout marche d'après les ordres du Seigneur Dieu, je crois, moi, que l'esprit des ténèbres se mêle de nos affaires beaucoup plus qu'il ne faudrait. Pour un brave homme, combien voyons-nous de mauvais gueux sans foi ni loi ? Et pour une belle action, combien de mauvais coups ? Je vous le demande, mes amis, si le diable voulait compter son troupeau... »

Il n'eut pas le temps de finir, car, dans la même seconde, un triple éclair illumina les fentes des volets et fit pâlir la lampe, et presque aussitôt suivit un coup de tonnerre sec, brisé, quelque chose à vous faire dresser les cheveux sur la tête : on aurait dit que la terre venait d'éclater.

L'église Saint-Landolphe sonnait justement la demie, les lentes vibrations du bronze nous semblaient être à quatre pas, et tout au loin, bien loin, une voix traînante, plaintive, arrivait à nous, en criant :

« Au secours ! au secours !

— On crie au secours ! bégaya le bourgmestre.

— Oui ! » firent les autres tout pâles et prêtant l'oreille.

Et comme nous étions tous ainsi dans l'épouvante, Rothan, allongeant la lèvre d'un air goguenard, s'écria :

« Hé ! hé ! hé ! c'est la chatte de Mademoiselle Rodsel, qui chante sa romance amoureuse à M. Roller ? le jeune ténor du premier ».

Puis, renflant sa voix et levant la main, d'un geste tragique, il ajouta :

« Minuit sonnait au beffroi du château ! »

Ce ton moqueur souleva l'indignation générale.

« Malheur à ceux qui rient de pareilles choses ! » s'écria le père Christophel en se levant.

Il s'avançait vers la porte d'un pas solennel et nous le suivions tous, même le gros brasseur, qui tenait son bonnet de coton à la main et murmurait tout bas une prière, comme s'il se fût agi de paraître devant Dieu. Rothan seul ne bougea point de sa place. Moi, je me tenais derrière les autres, le cou tendu, regardant par-dessus leurs épaules.

La porte vitrée s'ouvrait à peine en grelottant qu'il y eut un nouvel éclair. La rue, avec ses pavés blancs lavés par la pluie, ses rigoles bondissantes, ses mille fenêtres, ses pignons décrépis, ses enseignes, s'élança brusquement de la

nuit, puis recula et disparut dans les ténèbres.

Ce clin d'œil suffit pour voir la flèche de Saint-Landolphe et ses statuettes innombrables drapées dans la lumière blanche de l'éclair, le dessous des cloches attachées aux poutres noires, leurs battants et leurs cordes plongeant dans la nef et, au-dessus, le nid de cigognes à demi déchiré par l'orage, les petits, le bec en l'air, la mère effarée, les ailes déployées, et le vieux tourbillonnant autour de l'aiguille scintillante, la poitrine bombée, le cou replié, ses longues pattes rejetées en arrière, comme pour défier les zigzags de la foudre.

C'était une vision bizarre, une vraie peinture chinoise : grêle, fine, légère, quelque chose d'étrange et de terrible sur le fond noir des nuages crevassés d'or.

Nous restions tous bouche bée sur le seuil de la brasserie, nous demandant : « Qu'avons-nous entendu, monsieur Ulmet ?... »

— Que voyez-vous, monsieur Klers ? »

En ce moment, un miaulement lugubre partit au-dessus de nous, et tout un régiment de chats se mit à bondir dans les chêneaux. En même temps, un éclat de rire retentit dans la salle.

« Eh bien ! eh bien ! criait l'ingénieur, les entendez-vous ? Avais-je tort ? »

— Ce n'était rien, murmura le vieux juge, grâce au ciel, ce n'était rien. Rentrons ; la pluie recommence ».

Et tout en allant reprendre sa place, il dit :

« Faut-il s'étonner, monsieur Rothan, que l'imagination d'un pauvre vieux bonhomme comme moi radote, quand le ciel et la terre se confondent et que l'amour et la haine se marient, pour nous montrer des crimes inconnus dans notre pays jusqu'à ce jour ? Faut-il s'en étonner ? »

Nous reprîmes tous nos places avec un sentiment de dépit contre l'ingénieur, qui seul était resté calme et nous avait vus trembler ; nous lui tournions le dos en vidant des chopes coup sur coup sans dire un mot ; lui, le coude au bord de la croisée, sifflait entre ses dents je ne sais quelle marche militaire, dont il battait la mesure des doigts sur les vitres, sans daigner s'apercevoir de notre mauvaise humeur.

Cela durait depuis quelques minutes, lorsque Théodore Blitz reprit en riant :

« M. Rothan triomphe ! il ne croit pas aux esprits invisibles ; rien ne le trouble ; il a bon pied, bon œil et bonne oreille ! Que faut-il de plus pour nous convaincre d'ignorance et de folie ? »

— Hé ! répliqua Rothan, je n'aurais pas osé le dire ; mais vous définissez si bien les choses, monsieur l'organiste, qu'il n'y a pas moyen de vous désavouer, surtout en ce qui vous concerne personnellement ; car, pour mes vieux amis Schultz, Ulmet, Klers et autres, c'est différent, bien différent ; il peut arriver à tout le monde de faire un mauvais rêve pourvu que cela ne dégénère pas en habitude ».

Au lieu de répondre à cette attaque directe, Blitz, la tête penchée, semblait

prêter l'oreille à quelque bruit du dehors :

« Chut ! fit-il en nous regardant, chut ! » Il levait le doigt, et l'expression de sa physionomie était si saisissante, que tous nous écoutâmes avec un sentiment de crainte indéfinissable.

Au même instant, de lourds clapotements se firent entendre dans le ruisseau débordé, une main chercha la clanche de la porte, et le maître de chapelle nous dit d'une voix frémissante :

« Soyez calmes... écoutez et voyez !... Que le Seigneur nous soit en aide ! » La porte s'ouvrit, et Saphéri Mutz parut. Quand je vivrais mille ans, la figure de cet homme serait toujours présente à ma mémoire. Il est là... je le vois... il s'avance en trébuchant... tout pâle... les cheveux pendant sur les joues... l'œil terne, vitreux... la blouse collée aux reins... un gros bâton au poing. Il nous regarde sans nous voir, comme en rêve. Un ruisseau de fange serpente derrière lui... il s'arrête, tousse et dit tout bas, comme se parlant à lui-même :

« M'y voilà ! qu'on m'arrête... qu'on me coupe le cou... j'aime mieux ça ! »

Puis se réveillant, et nous regardant l'un après l'autre avec un mouvement de terreur :

« J'ai parlé ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Ah ! le bourgmestre... le juge Ulmet ! ».

Il avait fait un bond pour fuir, mais en face de la nuit, je ne sais quel mouvement d'épouvante le rejeta dans la salle.

Théodore Blitz venait de se lever ; après nous avoir prévenus d'un regard profond, il s'approcha de Mutz, et, d'un air de confiance, il lui demanda tout bas en montrant la rue ténébreuse :

« Il est là ?

— Oui ! fit l'assassin du même ton mystérieux.

— Il te suit ?

— Depuis la Fischbach.

— Par derrière ?

— Oui, par-derrière.

— C'est ça, c'est bien ça, dit le maître de chapelle en nous jetant un nouveau regard, c'est toujours comme ça ! Eh bien, reste ici, Saphéri, assieds-toi là près de la cheminée.

— Brauer, allez chercher les gendarmes ! »

À ce mot de gendarmes, le misérable pâlit affreusement et voulut encore s'échapper, mais la même horreur le repoussa, et s'affaissant au coin d'une table, la tête entre ses mains :

« Oh ! si j'avais su... si j'avais su ! » dit-il.

Nous étions tous plus morts que vifs. Le brasseur venait de sortir. Pas un souffle ne s'entendait dans la salle : le vieux juge avait déposé sa pipe, le bourgmestre me regardait d'un air consterné, Rothan ne sifflait plus. Théodore Blitz, assis au bout d'un banc, les jambes croisées, regardait la pluie rayer les

ténèbres.

Nous restâmes ainsi près d'un quart d'heure, craignant toujours que l'assassin ne prît enfin le parti de fuir, mais il ne bougeait pas, ses longs cheveux pendaient entre ses doigts, et l'eau coulait de ses habits, comme d'une gouttière, sur le plancher.

Enfin un cliquetis d'armes s'entendit dehors, les gendarmes Werner et Keltz parurent sur le seuil. Keltz, lançant un coup d'œil oblique sur l'assassin, leva son grand chapeau en disant :

« Bonne nuit, monsieur le juge de paix ».

Puis il entra et passa tranquillement une menotte au poignet de Saphéri, qui se couvrait toujours la face.

« Allons, suis-moi, mon garçon, dit-il, Werner, fermez la marche ».

Un troisième gendarme, gros et court, parut dans l'ombre, et toute la troupe sortit.

Le malheureux n'avait pas fait la moindre résistance.

Nous nous regardions les uns les autres tout pâles.

« Bonsoir, messieurs », dit l'organiste.

Il s'éloigna.

Et chacun de nous, perdu dans ses réflexions personnelles, s'étant levé, regagna son logis en silence.

Quant à moi, plus de vingt fois je tournai la tête avant d'arriver à ma porte, croyant entendre l'autre, celui qui suivait Saphéri Mutz, se glisser sur mes talons.

Et quand enfin, grâce au ciel, je fus dans ma chambre, avant de me coucher et d'éteindre ma lumière, j'eus la sage précaution de regarder sous mon lit, pour me convaincre que ce personnage ne s'y trouvait pas.

Il me semble même avoir récité certaine prière, pour l'empêcher de m'étrangler pendant la nuit.

Que voulez-vous ? – on n'est pas philosophe tous les jours.

*

* *

Jusqu'alors j'avais considéré Théodore Blitz comme une espèce de fou mystique, sa prétention d'entretenir des correspondances avec les esprits invisibles, au moyen d'une musique composée de tous les bruits de la nature : du frémissement des feuilles, du murmure des vents, du bourdonnement des insectes, me paraissait fort ridicule et je n'étais pas seul de mon avis.

Il avait beau nous dire que si le chant grave de l'orgue éveille en nous des sentiments religieux, que si la musique guerrière nous porte à la bataille et les airs champêtres à la contemplation, c'est que ces différentes mélodies sont des invocations aux génies de la terre, lesquels apparaissent soudain au milieu de nous, agissent sur nos organes et nous font participer à leur propre essence, tout cela me paraissait obscur, et je ne doutais pas que l'organiste ne fût un cerveau blessé.

Mais dès lors mes opinions changèrent à son égard, et je me dis qu'après tout l'homme n'est pas un être purement matériel, que nous sommes composés de corps et d'âme ; que tout attribuer au corps et tout vouloir expliquer par lui n'est pas rationnel ; que le fluide nerveux, agité par les ondulations de l'air, est tout aussi difficile à comprendre que l'action directe des puissances occultes ; qu'on ne conçoit pas comment un simple chatouillement, exercé d'après les règles du contre-point, dans notre oreille, provoque en nous des milliers d'émotions agréables ou terribles, élève notre âme vers Dieu, la met en présence du néant ou réveille en nous l'ardeur de la vie, l'enthousiasme, l'amour, la crainte, la pitié... Non, je ne trouvai plus cette explication satisfaisante, les idées du maître de chapelle me parurent bien plus grandes, plus fortes, plus justes et plus acceptables sous tous les rapports.

D'ailleurs, comment expliquer par le chatouillement nerveux l'arrivée de Saphéri Mutz à la brasserie ? comment expliquer l'épouvante du malheureux, qui le forçait à se livrer lui-même, et la perspicacité merveilleuse de Blitz lorsqu'il nous disait :

« Chut, écoutez... il arrive... que le Seigneur nous protège ! »

En résumé, toutes mes préventions contre le monde invisible disparurent, et des faits nouveaux vinrent me confirmer dans cette manière de voir.

Environ quinze jours après la scène dont j'ai parlé plus haut, Saphéri Mutz avait été transféré par la gendarmerie dans les prisons de Stuttgart. Les mille rumeurs éveillées par la mort de Grédel Dick commençaient à s'assoupir ; la pauvre fille dormait en paix derrière la colline des Trois-Fontaines, et les gens s'entretenaient des prochaines vendanges.

Un soir, vers cinq heures, au sortir du grand entrepôt de la douane, où j'avais dégusté quelques pièces de vin pour le compte de Brauer, qui se fiait plus à moi, sous ce rapport, qu'à lui-même, la tête un peu lourde, je me dirigeai par hasard dans la grande allée des Platanes, derrière l'église Saint-Landolphe.

Le Rhin déployait à ma droite sa nappe d'azur, où quelques pêcheurs jetaient leurs filets ; à ma gauche s'élevaient les antiques fortifications de la ville.

L'air commençait à se rafraîchir, le flot chantait son hymne éternel, les brises du Schwartz-Wald agitaient le feuillage, et comme j'allais ainsi, ne songeant à rien, tout à coup les sons d'un violon frappèrent mon oreille.

J'écoutai.

La fauvette à tête noire ne met pas plus de grâce, de délicatesse, dans l'exécution de ses trilles rapides ni d'enthousiasme dans le jet de son inspiration.

Mais cela ne ressemblait à rien ; cela n'avait ni repos ni mesure : c'était une cascade de notes délirantes d'une justesse admirable, mais dépourvues d'ordre et de méthode.

Et puis, à travers l'élan de l'inspiration, quelques traits aigres, incisifs, vous pénétraient jusque dans la moelle des os.

« Théodore Blitz est ici », me dis-je en écartant les hautes branches d'une haie de sureau au pied du talus.

Alors je me vis à trente pas de la poste, près du guévoir couvert de lentilles d'eau, où des grenouilles énormes montraient leur nez camard. Un peu plus loin s'élevaient les écuries avec leurs larges hangars, et la maison d'habitation toute décrépète. Dans la cour, entourée d'un mur à hauteur d'appui et d'une grille vermoulue, se promenaient cinq ou six poules, et sous la grande échoppe couraient des lapins, la croupe en l'air, la queue en trompette ; ils me virent et disparurent comme des ombres sous la porte de la grange.

Pas un autre bruit que le murmure du fleuve et la fantaisie bizarre du violon ne s'entendait.

Comment diable Théodore Blitz était-il là ?

L'idée me vint qu'il expérimentait sa musique sur la famille des Mutz, et, la curiosité me poussant, je me glissai derrière le petit mur d'enceinte, pour voir ce qui se passait à la ferme.

Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et, dans une salle basse, profonde, aux poutres brunes, de plain-pied avec la cour, j'aperçus une longue table servie avec toute la somptuosité des fêtes de village ; plus de trente couverts en faisaient le tour ; mais ce qui me stupéfia, ce fut de ne voir que cinq personnes en face de ce grand service : le père Mutz, sombre et rêveur, en habit de velours noir à boutons de métal, sa large tête osseuse, grisonnante, contractée par une pensée fixe, ses yeux caves en arrêt devant lui ; – le gendre, figure sèche, insignifiante, le col de sa chemise remontant jusqu'au dessus de ses oreilles ; – la mère, en grand bonnet de tulle, l'air égaré ; – la fille, assez jolie brune, coiffée d'un béguin de taffetas noir à paillettes d'or et d'argent, le sein enveloppé d'un fichu de soie aux mille couleurs ; – enfin, Théodore Blitz, le tricorné sur l'oreille, le violon serré entre l'épaule et le menton, ses petits yeux scintillants, la joue relevée par une grosse ride, et les coudes allant et venant comme ceux d'une cigale qui racle son ariette stridente dans les bruyères.

Les ombres du soleil couchant, la vieille horloge avec son cadran de faïence à fleurs rouges et bleues, le coin d'une herse sur lequel retombait le rideau de l'alcôve à carreaux gris et blancs, et surtout la musique de plus en plus discordante, me produisirent une impression indéfinissable : je fus saisi d'une véritable terreur panique. Était-ce l'effet du rudesheim que j'avais trop longtemps respiré ? Étaient-ce les teintes blafardes du soir qui venait ? Je l'ignore ; mais, sans regarder davantage, je me glissais tout doucement, les reins courbés, le long du mur, pour regagner la route, quand un chien énorme bondit vers moi de toute la longueur de sa chaîne et me fit pousser un cri de surprise.

« Tirik ! » cria le vieux maître de poste.

Et Théodore, m'ayant aperçu, s'élança de la salle en criant :

« Eh ! c'est Christian Spécies ! Entrez donc, mon cher Christian ; vous arrivez à propos ! »

Il traversa la cour, et, venant me prendre au bras :

« Mon cher ami, me dit-il avec une animation singulière, voici l'heure où le *noir* et le *blanc* sont aux prises... Entrez... entrez ! »

Son exaltation m'épouvantait, mais il ne voulut pas écouter mes observations, et m'entraîna sans qu'il me fût possible de faire aucune résistance.

« Vous saurez, cher Christian, disait-il, que nous avons baptisé ce matin un ange du Seigneur le petit Nickel-Saphéri Brêmer. J'ai salué sa venue dans ce monde de délices par le chœur des *Séraphins*. Et maintenant, figurez-vous que les trois quarts de nos invités sont en fuite. Hé ! hé ! hé ! Entrez donc, vous êtes le bienvenu ».

Il me poussait par les épaules, et, bon gré mal gré, je franchis le seuil.

Tous les membres de la famille Mutz avaient tourné la tête. J'eus beau refuser de m'asseoir, ces gens enthousiastes m'entouraient :

« Celui-ci fera le sixième ! criait Blitz, le nombre six est un beau nombre ! »

Le vieux maître de poste me serrait les mains avec émotion, disant :

« Merci, monsieur Spéciès, merci d'être venu ! On ne dira pas que les honnêtes gens nous fuient... que nous sommes abandonnés de Dieu et des hommes !... Vous resterez jusqu'à la fin ?

— Oui, balbutia la vieille avec un regard suppliant, il faut que M. Spéciès reste jusqu'à la fin ; il ne peut nous refuser cela ».

Je compris alors pourquoi cette table était si grande, et le nombre des convives si petit : tous les invités du baptême, songeant à Grédel Dick, avaient trouvé des prétextes pour ne pas venir.

L'idée d'un pareil abandon me serra le cœur :

— Mais certainement, répondis-je, certainement... je reste... et c'est avec plaisir... avec un grand plaisir ».

Les verres furent remplis, et nous bûmes d'un vin âpre et fort, d'un vieux *markobrunner* dont le bouquet austère me remplit de pensées mélancoliques.

La vieille, me posant sa longue main sur l'épaule, murmura :

« Encore un petit coup, monsieur Spéciès, encore un petit coup. » Et je n'osai refuser.

À ce moment Blitz, plongeant son archet sur les cordes vibrantes, me fit passer un frisson glacial par tous les membres.

« Ceci, mes amis, s'écria-t-il, est l'invocation de Saul à la pythonisse ! »

J'aurais voulu fuir ; mais, dans la cour, le chien hurlait d'une façon lamentable, la nuit venait, la salle se remplissait d'ombres ; les traits accentués du père Mutz, ses yeux égarés, la pression douloureuse de ses larges mâchoires n'avaient rien de rassurant.

Blitz raclait, raclait toujours son invocation à tour de bras ; la ride qui contournait sa joue gauche se creusait de plus en plus, la sueur perlait sur ses tempes.

Le maître de poste remplit de nouveau nos verres, et me dit d'un accent

sourd, impérieux : À votre santé !

— À la vôtre, monsieur Mutz ! répondis-je en tremblant.

Tout à coup, l'enfant dans son berceau se prit à vagir, et Blitz, par une ironie diabolique, l'accompagna de notes aigres en criant :

« C'est l'hymne de la vie... hé ! hé ! hé ! Bien des fois le petit Nickel le chantera jusqu'à ce qu'il soit chauve... hé ! Hé ! hé ! »

La vieille horloge, en même temps, grinça dans son étui de noyer, et comme je levais les yeux, étonné de ce bruit, je vis sortir de la patraque un petit automate, sec, chauve, les yeux creux, le sourire moqueur, bref, la Mort qui s'avavançait à pas comptés et qui se mit à faucher par secousses quelques brins d'herbes peints en vert au bord de la boîte. Puis, au dernier coup, elle fit demi-tour et rentra dans son trou comme elle était venue.

« Que le diable emporte l'organiste de m'avoir conduit ici ! me dis-je ; un joli baptême... et des gens bien gais... hé ! hé ! hé ! »

Je remplis mon verre pour me donner du courage.

« Allons... allons... le sort en est jeté ; personne n'échappe à son sort ; j'étais destiné, depuis l'origine des siècles, à sortir ce soir de la douane, à me promener dans l'allée de Saint-Landolphe, à venir malgré moi dans cet abominable coupe-gorge, attiré par la musique de Blitz ; à boire du *markobriinner* qui sent le cyprès et la verveine, et à voir la Mort faucher des herbes peintes... c'est drôle... c'est véritablement drôle ».

Ainsi rêvais-je, en riant du sort des hommes, lesquels se croient libres et sont conduits par des fils attachés aux étoiles. Les mages l'ont dit, il faut les croire.

Je riais donc dans l'ombre, quand la musique se tut.

Un grand silence suivit ; l'horloge continuait seule son tic-tac monotone ; et dehors, la lune, au delà du Rhin, montait lentement derrière le feuillage tremblotant d'un peuplier ; sa pâle lumière ricochait sur les vagues innombrables. Je voyais cela, et dans cette lumière passait une barque noire ; un homme debout sur la barque, également noir, le demi-manteau flottant sur les reins, et le grand chapeau à larges bords garni de banderoles.

Il passa comme un rêve. Je sentais alors mes paupières s'appesantir.

« Buons ! » cria le maître de chapelle.

Les verres cliquetèrent.

« Comme le Rhin chante bien ! il chante le cantique de Barthold Gouterolf, fit le gendre. « ... *ave... stella...* »

Personne ne répondit.

Au loin, bien loin, on entendait deux rames battre le flot en cadence.

« C'est aujourd'hui que Saphéri doit recevoir sa grâce ! » s'écria tout à coup le vieux maître de poste d'une voix enrouée.

Il ruminait sans doute cette pensée depuis longtemps. C'est elle qui le rendait si triste. Moi, j'en eus la chair de poule.

« Il songe à son fils, me dis-je, à son fils qu'on doit pendre ! »

Et je me sentis froid le long du dos.

« Sa grâce ! fit la fille avec un éclat de rire étrange, oui... sa grâce !... »

Théodore me toucha l'épaule, et, se penchant à mon oreille, me dit :

« Les esprits arrivent !... ils arrivent !... »

— Si vous parlez de cela, cria le gendre dont les dents claquaient, si l'on parle de ça, moi, je m'en vais !...

— Va-t'en, va-t'en, trembleur ! répondit la fille ; on n'a pas besoin de toi.

— Eh bien ! oui, je m'en vais », dit-il en se levant.

Et, décrochant son feutre de la muraille, il sortit à grands pas.

Je le vis passer rapidement devant les fenêtres et j'enviai son sort.

Comment faire pour m'en aller ?

Quelque chose marchait sur le mur en face ; je regardai, les yeux écarquillés de surprise, et je reconnus que c'était un coq. Plus loin entre les palissades vermoulues, le fleuve brillait et ses grandes lames se déployaient lentement sur la grève ; la lumière sautillait dessus comme un nuage de mouettes aux grandes ailes blanches. Ma tête était pleine d'ombres et de reflets bleuâtres.

« Écoute, Pétrus, cria la vieille au bout d'un instant, écoute : c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive !

Moi ! fit le vieillard d'un accent sourd, irrité, moi, j'en suis cause ?

— Oui, tu n'as jamais eu pitié de notre garçon ; tu ne lui passais jamais rien ! Est-ce que tu ne pouvais pas lui laisser prendre cette fille ?

— Femme, dit le vieillard, au lieu d'accuser les autres, songe que le sang retombe sur ta tête. Depuis vingt ans, tu n'as fait que me cacher les fautes de ton fils. Quand je l'avais puni de son méchant cœur, de sa mauvaise colère, de son ivrognerie, toi, tu le consolais, tu pleurais avec lui, tu lui donnais de l'argent en cachette, tu lui disais : « Ton père ne t'aime pas... c'est un homme dur ! » Et tu mentais, pour te faire aimer plus. Tu me volais la confiance et le respect qu'un enfant doit à ceux qui l'aiment et qui le corrigent. Et quand il a voulu prendre cette fille, je n'avais plus assez de force pour le faire obéir.

— Tu n'avais qu'à dire oui ! hurla la vieille.

— Et moi, dit le vieillard, j'ai voulu dire non, parce que ma mère, ma grand-mère, et tous les hommes et les femmes de la famille, ne pouvaient recevoir cette païenne dans le ciel !

— Dans le ciel ! ricana la vieille, dans le ciel ».

Et la fille d'un ton aigre ajouta :

« Depuis que je me rappelle, le père ne nous a jamais donné que des coups.

— Parce que vous les méritiez, répondit le vieillard ; ça me faisait plus de peine qu'à vous !

— Plus de peine... hé ! hé ! hé ! plus de peine ! »

En ce moment, une main me toucha le bras ; je tressaillis, c'était Blitz ; un rayon de lune, ricochant sur les vitres, l'éclaboussait de lumière ; sa figure pâle, sa main étendue ressortaient sur les ténèbres. Je suivis du regard la direction de son doigt, car il me montrait quelque chose, et je vis le plus terrible spectacle dont il me souvienne :

Une ombre immobile, bleue, se détachait devant la fenêtre, sur la nappe blanche du fleuve ; cette ombre avait la forme humaine, et semblait suspendue entre le ciel et la terre ; sa tête tombait sur la poitrine, ses coudes se dressaient en équerre le long de l'échine, et les jambes toutes droites s'allongeaient en pointe.

Et comme je regardais, les yeux arrondis et bridés d'épouvante, chaque détail m'apparaissait dans cette figure blafarde ; je reconnus Saphéri Mutz, et, au-dessus de ses épaules voûtées, la corde, le croc et le cadre du gibet ; puis, au bas de ce funèbre appareil, une figure blanche, à genoux, les cheveux épars : Grédel Dick, les moins jointes, en prière.

Il paraît qu'au même instant tous les autres virent comme moi cette apparition étrange, car j'entendis le vieux gémir :

« Seigneur Dieu... Seigneur Dieu, ayez pitié de nous ! »

Et la vieille, d'une voix basse, suffoquée, murmura :

« Saphéri est mort ! » Elle se prit à sangloter Et la fille cria : « Saphéri ! Saphéri ! »

Mais alors tout disparut, et Théodore Blitz me prenant par la main, me dit : « Partons ».

Nous sortîmes. La nuit était belle ; les feuilles tremblotaient avec un doux murmure.

Et comme nous courions tout effarés dans la grande allée des Platanes, une voix lointaine, mélancolique, chantait sur le fleuve la vieille ballade allemande :

« La tombe est profonde et silencieuse,

Son bord est horrible !

Elle étend un manteau sombre.

Elle étend un manteau sombre,

Sur la patrie des morts. »

« Ah ! s'écria Blitz, si Grédel Dick n'avait pas été là, nous aurions vu l'autre... le grand noir... décrocher Saphéri... mais elle priaït pour lui, la pauvre âme... elle priaït pour lui... Ce qui est *blanc* reste *blanc* ! »

Et la voix lointaine, toujours plus faible, reprit au murmure des vagues :

« La mort n'a pas d'échos

Pour le chant du rossignol...

Les roses qui croissent sur la tombe,

Les roses qui croissent sur la tombe,

Sont des roses de douleur. »

Or, la scène horrible qui venait de s'accomplir sous mes yeux, et cette voix lointaine, mélancolique, – qui s'éloignait de plus en plus, finit par s'éteindre dans l'étendue – me sont restés comme une image confuse de l'infini, de cet infini qui nous absorbe impitoyablement et nous engloutit sans retour ! Les uns en rient, comme l'ingénieur Rothan ; les autres en tremblent comme le bourgmestre ; d'autres en gémissent d'un accent plaintif, et d'autres, comme Théodore Blitz, se penchent sur l'abîme pour voir ce qui se passe au fond. Mais tout cela revient au même, et la fameuse inscription du temple d'Isis est toujours vraie : je suis celui qui est, – et nul n'a jamais pénétré le mystère qui

m'entoure, nul ne le pénétrera jamais ».

Maurice Renard (France)

Maurice Renard est né à Reims en 1875. Il est certainement avec H. G. Wells, le chantre le plus génial du merveilleux scientifique. Pour faire naître la peur – « une peur splendide et terrible comme Dieu » – il s'adresse bien plus à l'entendement qu'au sentiment, a dit la critique. Cette peur ne vous quitte d'ailleurs pas, le livre fermé, elle continue à inquiéter votre raison, vous oblige à une recherche troublante, souvent hallucinante.

Maurice Renard, que ses fervents admirateurs regretteront toujours, est mort inopinément en sa résidence d'été à l'Île d'Oléron en 1941.

Bibliographie : *Fantômes et Fantoches* – *Le docteur Lerne, sous-dieu* – *Le Voyage immobile* – *Le Péril bleu* – *L'Homme truqué* – *Les Mains d'Orlac* – *Suite Fantastique* – *L'Invitation à la Peur* – *Le carnaval du Mystère* – *Lui ?* – *Le club des Masques* – *La Jeune Fille du Yacht* – *Le Singe* (en collaboration avec Albert-Jean).

Le rail sanglant

Harding buvait, affalé sur la table, l'œil mauvais. Sa main rude, enfouie dans sa chevelure rousse, griffait le cuir jusqu'au sang. Simonson était encore parti ! Un calme de mort régnait sur la prairie déserte. Harding prêta l'oreille – Quelqu'un ?

L'homme s'empressa de faire disparaître dans une armoire la bouteille de brandy. Puis il écouta, sortit à pas de loup, et s'arrêta, aux aguets.

La nuit obscure laissait à peine entrevoir les bâtiments de la petite gare du railway, perdue dans l'immensité d'herbages, à cette bifurcation qui, seule, lui donnait quelque importance. L'ombre de Harding se projeta sur les rails, encadrée dans le rectangle lumineux de la porte.

Il rentra, pour éteindre la lampe, puis ressortit comme un voleur. Rasant la façade de planches, il se coulait furtivement dans les ténèbres.

Tout à coup, le galop étouffé d'un cheval *se* fit entendre à une certaine distance, vers le nord. Le bruit sourd décrut peu à peu. Le cheval s'éloignait.

Avec un grognement de rage, Harding, d'un poing crispé, boxa le vide.

— Lucy ! murmura-t-il. Cette fois, c'est elle qui est venue le rejoindre !

Et il jura tout bas, pris de fureur, empoigné par une détresse coléreuse.

Un pas s'approchait sans hâte.

Quand Simonson entra dans le bureau, il trouva son compagnon qui buvait, sous la lampe.

— Déjà revenu ? fit Harding avec un sourire faux.

L'autre ne répondit pas.

— 22 heures, observa-t-il en regardant l'horloge. C'est vous qui veillez, n'est-ce pas ?

— Vous le savez bien.

— Bonne nuit, Harding.

— Meilleure pour vous, Simonson, qui dormirez votre content !

Il entendit le jeune homme se déshabiller derrière la cloison, et perçut le froissement des draps contre les voliges.

Harding, resté seul, songeait dans la nuit. « Lucy galopait sur son mustang, vers la ferme paternelle !... Lucy, toute grisée des baisers de Simonson !... »

Il se leva de sa chaise, ébloui par un vertige noir. Une force de haine le dressait, sous le coup de lanière d'une souffrance atroce.

Un murmure métallique s'enflait au lointain. Une sonnerie se mit à trembloter, comme une présence surgie. Harding, rappelé au sentiment de ses fonctions, alla se poster sur le quai, pour le passage du convoi 28.

Le train retentissant chargeait l'obscurité. Il passa, dans un élan formidable qui semblait dévastateur, et s'enfonça vers l'est.

Le veilleur resta debout au bord de la voie, hébété, l'œil fixé sur le néant.

Le silence, alors, fut caressé par un appel très doux. Harding, en sursaut, tourna la tête... Simonson parlait en rêvant... Collé à la cloison, Harding discerna des mots sans suite :

— Lucy... mon cher cœur...

Il y a des douleurs qui semblent refroidir tout votre sang, puis l'embraser. Harding serra les mâchoires pour ne pas rugir.

Mais, du levant, l'express 39 arrivait, précédant d'un quart d'heure le rapide 25, qu'il fallait faire bifurquer. Harding, une fois encore, sortit, machinalement.

Quand la bourrasque du train eut balayé la paix de la station solitaire, il s'approcha du levier d'aiguillage.

Il suffisait de le basculer, et là-bas, cent mètres plus loin, les rails obéissants se rejoignaient.

Harding avait saisi la poignée, fait jouer la clavette à ressort... Il s'arrêta brusquement.

Oh ! Cette idée ! Cette idée !... Il avait un quart d'heure pour agir !... Pardieu ! Tout le monde croirait à un accident ! Oh ! oh ! Cette idée...

Il se mit à courir, dans l'herbe, le long de la voie, vers l'aiguille. Il disparut...

Un peu plus tard, il revenait ; et, faisant irruption dans la chambre de Simonson :

— Debout ! Vite ! L'aiguille est détraquée !

Simonson, sans un mot, sauta du lit.

— Quelle heure est-il ?

— 23 heures 9. Le rapide passe dans six minutes. Courez vite à l'aiguille, Simonson !

— Vous êtes sûr que le levier est en bon état ?

— Sûr ! Courez à l'aiguille ! Le levier, je reste ici, moi, pour le manœuvrer. Cela vous aidera. Mais vite, vite !

Simonson lui cria, tout en s'éloignant au pas de course :

— Le projecteur ! Éclairez-moi avec le projecteur !

— C'était bien mon intention, grogna Harding.

Le projecteur à acétylène lança dans l'ombre son tube de plein jour. Harding le braqua sur Simonson, qu'il vit courir de toutes ses forces, faire halte enfin, et se pencher sur l'aiguille.

Harding, invisible au sein des ténèbres, l'observait. Il cria :

— Qu'y a-t-il ?

— Des pierres ! répondit Simonson. On a introduit des pierres entre les rails.

Il s'activait à les enlever. L'opération terminée d'un côté de la voie, il passa de l'autre, et recommença.

— Ça y est ? fit Harding.

— Ça y est ! annonça Simonson.

Harding répliqua, toujours criant :

— Le levier ne fonctionne pas davantage ! Il y a autre chose !

— Je ne vois rien !

— Regardez mieux, par le diable ! Nous n'avons plus que deux minutes !... Le levier ne bouge pas !

Mais quelqu'un qui se serait trouvé derrière Harding aurait vu qu'il n'exerçait aucun effort sur l'appareil.

— Regardez mieux, Simonson ! Dans le fond, il doit y avoir quelque chose qui coince ! Tâchez sous le rail mobile !

La sonnerie se prit à tinter. Un grondement naissait au bord du silence...

Simonson, nerveux, plongea ses deux mains dans l'entre-rails.

Alors Harding manœuvra le levier, qui bascula promptement. Et l'air fut déchiré par le cri abominable d'une bête humaine prise au piège.

Harding frissonna et, d'un geste brutal, supprima la lumière. Il n'avait vu qu'à peine l'horrible spectacle : Simonson hurlant les deux mains saisies dans l'étau, et broyées, Simonson fou de souffrance, immobilisé dans l'attente du train, qui le mutilerait mortellement, s'il ne l'écrasait pas !... Et cela, il valait mieux ne pas le voir.

Cependant, les hurlements du supplicié ne cessaient de s'élever. Harding n'avait pas prévu cette effroyable conséquence. Il s'était imaginé que tout se déroulerait dans l'obscurité, sans bruit... Ah ! Ce train, ce rapide, — quelle tortue ! On l'entendait venir ; on voyait une lueur roussâtre, deux points de lumière ; mais tout cela semblait figé au fend du noir... Et les cris, les appels se succédaient affreusement, — inutiles, — bons, tout au plus, à inquiéter les chiens de prairie...

Harding se boucha les oreilles... Étrangeté ! Rien n'étouffait les cris de Simonson...

Le train se rua sur la station. Son vacarme foudroyant tonitrua. Une gifle formidable fit chanceler l'atmosphère.

Le criminel desserra craintivement l'étreinte de ses paumes.

Simonson hurlait toujours, n'est-ce pas ?

Oui, toujours.

Les dents grincèrent. La nuit se balançait comme une mer houleuse. Harding revint vers la chambre. Le quai, sous ses pas, semblait se soulever, puis s'abîmer, par l'effet d'un roulis inconcevable.

Il empoigna la hache d'incendie, fixée bien proprement auprès des extincteurs ; et il l'arracha si violemment que les crochets sautèrent.

Les cris de Simonson redoublaient.

Harding, lourd comme une statue en marche, se dirigea de leur côté, titubant d'un rail à l'autre. Il étreignait le manche de la cognée avec une force qui lui engourdisait les doigts. Puis il s'aperçut que, de l'autre main, il portait le falot, et que le falot oscillait en tout sens.

Courir ! Ah ! bon Dieu ! Courir ! Terminer tout cela sans délai !... Pourtant, une éternité s'écoula ; un infini fut franchi. La voie prenait l'apparence d'une échelle gigantesque dont il fallait gravir les traverses une à

une.

Harding les yeux rivés sur les ténèbres, guettait l'apparition de Simonson, la bouche ouverte et criant.

Il le vit enfin, rejeté à l'écart, couché sur le dos et parfaitement immobile. Tout son sang avait coulé de ses poignets tranchés. Nul cadavre plus muet que celui-là... Mais Harding continuait à l'entendre crier. Debout auprès de la dépouille, et terrifié, le vivant écoutait le mort hurler dans sa tête... Ses doigts sans force laissèrent tomber la hache, il sentit ses jambes se vider de toute chaleur, et tout à coup sa sueur, d'une poussée, le couvrit d'une eau glaciale.

Il secoua la tête, à la manière d'un cheval harcelé par une guêpe. Il fouilla cruellement ses oreilles, pour en faire sortir l'atroce clameur. Bast ! Simonson hurlait de plus belle, en plein cerveau.

Boire ! Boire ! Boire ! C'est cela ! Une bonne soûlée, et demain il n'y paraîtrait plus !

Harding revint en arrière, à toute vitesse, portant les cris sous son crâne, comme Sindbad portait sur ses épaules le Vieux de la Montagne.

Et il but, à la régálade, un demi-litre de brandy.

Simonson, loin de se taire, cria plus fort.

L'autre but davantage. Il voulait s'assommer d'alcool et tomber, ivre-mort, sous le poids d'un sommeil écrasant.

Mais rien ne pouvait tuer la voix du fantôme sonore. Attachée au bourreau devenu victime, elle le ravageait... Il fuyait, à présent. Il allait de-ci de-là, trébuchant, tournant, affolé, bondissant, blessé dans des chutes nombreuses...

Tout fut perdu lorsque Harding commença de crier lui-même pour tâcher de couvrir la voix du mort. Son supplice le lança dans une ronde terrible, parmi les obstacles du quai et du ballast, jetant une plainte ininterrompue, douloureuse et forcenée.

À quoi bon ! Toujours et toujours l'agonie de Simonson trouvait en lui mille échos qui l'éternisaient. Il fallait, pour s'en délivrer, un remède plus puissant que le brandy, – plus puissant que la vengeance satisfaite et l'assouvissement de la passion jalouse, – un moyen plus efficace que de hurler soi-même en errant au hasard...

Il fallait l'express de 4 heures, sous lequel Harding se précipita, pour mourir à son tour et rentrer dans le silence.

Francisque Parn (France)

Francisque Parn (Commandant Francisque Parnet) est né à Bresse-sur-Grosne dans le beau pays de Bourgogne.

« Il y a des hommes, disait Jacques des Gâchons dans « *Je sais tout* », qui peuvent mener de front deux carrières : Francisque Parn, officier de carrière, est aussi écrivain de profession. Le sévère service des garnisons de l'Est – il est officier des chasseurs – ne l'empêche pas d'écrire des contes, des nouvelles, qui, réunis en volumes, s'appellent « Cœurs sauvages », « Les Caïmans ». Blessé deux fois pendant la grande guerre (1914-1918), il reçut son quatrième galon l'année même où il préparait son quatrième roman « *En suivant la Flamme* », dramatique et vibrant témoignage de la bravoure des chefs en marge de leurs troupes ».

Francisque Parn est une grande et très pure figure des lettres françaises. Jean Ray lui a dédié ses célèbres « *Contes du Whisky* » en témoignage de sa profonde admiration pour certaines de ses nouvelles placées sous le signe du mystère et de l'épouvante.

Bibliographie : *Cœurs Sauvages* – *En Silence* – *Les semeurs de vent* – *Sicoutrou, pêcheur* – *Sicoutrou, bohémien* – *La guerre telle qu'elle est* – *En suivant la flamme* – *La nymphe en danger* – *La Rançon de Miss Stowe* – *La vipère rouge*.

Le chat rouge

Décidément, ce chauffeur commençait à m'inquiéter... J'avais dû louer, dans un garage de mon quartier, une automobile qui me permît d'arriver le lendemain matin, avec ma femme et mon fils, à l'enterrement d'un vieil oncle, mort dans un village perdu de Champagne.

Nous étions partis à dix heures du soir. Au début, tout alla très bien : une fois la banlieue de Paris dépassée, les phares projetèrent leur éventail lumineux sur une route nue et droite où nous roulions sans heurts, à bonne vitesse. Ma femme et mon petit garçon occupaient l'intérieur de la voiture et j'étais assis à côté du chauffeur, avec qui je n'avais échangé que de rares paroles. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à forte moustache grisonnante.

Mais nous avions à peine dépassé Meaux qu'il commençait à donner des signes d'agitation. Cela se manifesta d'abord dans l'allure de la voiture, qu'il forçait parfois exagérément ou qu'il ralentissait tout à coup sans raison apparente. Comme je lui demandais la cause de ces changements de vitesse, il me répondit :

— Je n'aime pas qu'on me parle quand je suis au volant.

La réponse n'était pas très polie, mais pouvait à la rigueur passer pour l'avertissement d'un conducteur pénétré de sa responsabilité. Cependant, au bout d'un instant, il rompit le silence pour me dire, comme la chose la plus naturelle du monde :

— Avec cette voiture-là, je ferai du cent à l'heure comme je voudrai.

Je sentis un frisson désagréable me passer dans le dos, et lui fis remarquer qu'une telle allure me paraissait à tout le moins inutile. Il me jeta un regard furibond.

— Inutile !... Vous saurez, monsieur, que lorsque je fais du cent à l'heure, c'est que j'en ai besoin !

— Espérons, fis-je d'un ton conciliant, que vous n'en aurez pas besoin aujourd'hui.

— Vous croyez ?...

Un silence tomba durant lequel mon inquiétude ne fit que croître. Au risque de nous jeter dans le fossé, le chauffeur se penchait maintenant à tout instant en dehors de la voiture pour regarder en arrière.

— Que regardez-vous donc ? Vous entendez quelque chose ?

— Ils viennent ! répondit-il... Leur voiture a des yeux rouges et ils ont mis sur le capot un chat rouge avec une corne verte. Mais ils ne m'auront pas... Je vais sauter tout à l'heure par-dessus le passage à niveau et ils viendront s'emboutir contre les barrières.

... Malgré le vent froid de la course, une sueur brusque mouilla mes

tempes. Un fou !... Nous étions conduits par un fou !... Je me fis violence pour prendre un air aussi calme que possible.

— Que racontez-vous là ? Vous voulez plaisanter, je pense... Vous savez bien que personne ne nous suit.

— Ah ! vous êtes de la bande, vous aussi ? Je m'en doutais ! Si vous faites un geste, je vous jette dans la rivière pleine de vipères, mon petit père !

Il appuya sur l'accélérateur, l'automobile prit une vitesse de bolide. Peut-être, si j'avais été seul, eussé-je réagi d'autre façon, et encore je n'en suis pas bien sûr. Mais ce fou tenait entre ses mains la vie de ma femme et de mon fils, tout ce que j'aimais au monde. Je me fis suppliant.

— Je vous en prie, mon ami, calmez-vous !... Arrêtez-vous, vous verrez bien que nous ne sommes pas suivis.

Mais le malheur, justement, voulut que nous le fussions et par une grosse limousine dont, à un tournant de la route, j'aperçus les phares qui semblaient nous poursuivre.

Le chauffeur se courba de plus en plus sur le volant.

— Pas la peine de jouer la comédie, vous ne m'aurez pas !... Je vais sauter par-dessus le passage à niveau.

Ce qui se passa à ce moment dans ma tête est impossible à raconter. La colère, la peur, le sentiment affreux de mon impuissance... Les idées s'entrechoquaient dans mon cerveau comme des noix dans un sac que l'on secoue... Je sentais que je devenais fou à mon tour.

J'avais un revolver dans ma poche. N'était-ce pas mon droit, mon devoir peut-être, d'abattre ce dément, qui conduisait les miens à une mort certaine ? Je me vis cassant la tête du chauffeur, le poussant sur la route, puis saisissant le volant et appuyant le pied sur la pédale du frein... Ma main se crispa sur la crosse de l'arme...

À ce moment, la grosse voiture nous dépassa dans un ronflement puissant et des appels impérieux de trompe. Notre conducteur, immédiatement, ralentit.

— Je n'ai pas besoin de courir après eux, bien sûr ! l'entendis-je grommeler.

J'étais trop ému et trop inquiet encore pour lui répondre ; je me contentai de faire un signe de tête machinal.

— Vous comprenez, me dit-il, ils vont s'arrêter au passage à niveau. Le temps de faire ouvrir les barrières, et ça peut être long. Je ne tiens pas à les rejoindre.

L'auto roulait en effet maintenant à petite allure. Le chauffeur ajouta avec déférence :

— Je crois que j'ai marché un peu vite tout à l'heure, mais que monsieur soit tranquille : maintenant, sans forcer la vitesse, nous allons arriver tranquillement à Château-Thierry et de là...

— Nous n'irons pas plus loin, interrompis-je vivement. Je viens de réfléchir : je m'arrêterai à Château-Thierry où j'ai affaire et je n'en repartirai

que demain matin ; vous pourrez rentrer à Paris cette nuit même.

— Comme monsieur voudra, répondit placidement le chauffeur.

Il paraissait si calme à ce moment que je me demandai si je ne m'étais pas endormi tout à l'heure et si je n'avais pas été le jouet de quelque stupide cauchemar.

Cependant, comme nous venions de franchir le passage à niveau dont les barrières étaient encore ouvertes, il me confia :

— Monsieur, il n'y a plus de danger : le chat à corne verte a été écrasé par l'express.

Je jugeai inutile de renouer la conversation et nous arrivâmes à Château-Thierry sans encombre. Je fis arrêter devant le premier hôtel et réveillai ma femme qui dormait profondément, la tête de mon fils appuyée à son épaule.

— Où sommes-nous donc ? demanda-t-elle.

— À Château-Thierry, je t'expliquerai.

Dès que l'auto fut repartie, j'essayai en effet de lui expliquer ce qui s'était passé, mais je vis bien, au sourire qui retroussait le coin de sa lèvre, qu'elle ne me croyait qu'à demi.

— La seule chose ennuyeuse, fit-elle enfin, c'est que vous allez être obligé de chercher demain matin une autre voiture. J'espère que nous pourrons tout de même arriver à temps pour l'enterrement de votre oncle – à condition de ne pas vous endormir comme vous venez de le faire, en rêvant que votre chauffeur est devenu subitement fou.

Je n'essayai pas de la convaincre. Et puis, au fait, sais-je moi-même ?... Il me semble bien entendre encore la voix du chauffeur me parlant du chat à corne verte, mais la pauvre cervelle humaine est une machine dont les rouages profonds nous sont tellement inconnus !

Quelques mois plus tard, à ma plus grande terreur, je compris que nous étions généralement enclins à inculper cette délicate machine, lorsque la vie nous met face à face avec l'inconnu, l'incompréhensible.

Je ne puis me souvenir dans quelles circonstances, je fis la connaissance du mécanicien Mauprat. C'était un homme sobre en paroles et d'excellente culture. Il habitait, non loin de la Porte de Vincennes, un modeste appartement, dont l'agencement et l'ameublement trahissaient un goût du confort bien rare chez un ouvrier.

Il avait servi dans la Marine et me fit admirer des babioles assez curieuses, hindoues et indochinoises, rapportées de ses voyages en Orient. Tout à coup je tombai en arrêt devant une petite horreur trônant au milieu de brûle-parfums et de barbares fétiches. C'était un chat taillé dans un bois très lourd, d'une éblouissante couleur écarlate et de mine réellement repoussante. De son front bas, profondément labouré de rides, jaillissait une corne pointue comme une dague et d'un vert criard. Une licorne féline sculptée au sortir d'un cauchemar.

Je crus à une exubérance artistique transgantétique et demandai :

— Saïgon ? Hanoï ? Thanhhoa ?

Il secoua la tête et parut embarrassé.

— Château-Thierry, répondit-il, ou plutôt quelques kilomètres avant d'y arriver, en gare. Il y a de cela... voyons, je me rappelle la date exacte...

Il l'énonça avec la lenteur d'un homme qui ne veut laisser à sa mémoire aucune occasion d'erreur.

Je sursautai, mon cœur se pinça... cette date, je m'en souvenais trop bien !

— C'était le soir, la nuit, l'heure du dernier express, raconta-t-il. Nous venions de dépasser le dernier passage à niveau à l'endroit que nous appelions les Trois Maisons, déjà je prenais des mesures pour diminuer la vapeur, la vitesse.

Tout à coup mon aide, qui se tenait l'œil au hublot, poussa un grand cri.

Un énorme feu rouge brillait au milieu de la voie, entre les rails, une clarté d'enfer qui blessait les yeux.

Je renversai la vapeur, le train s'arrêta, ses freins serrés à bloc.

Nous sautâmes sur le ballast, mon aide et moi.

Le feu n'y était plus, il n'y avait même nulle part trace de flamme ou de lumière. Mais, de retour, penauds et intrigués, prêts à remonter sur la locomotive, je trouvai cette chose bien installée sur rail à un pied de nos roues.

Je l'ai gardée, je ne sais trop pourquoi. Je ne l'aime pas ; elle m'inspire une certaine répulsion.

— Il est vrai qu'elle est laide à faire peur. Et pourtant je ne puis m'en défaire.

Pauvre et bon Mauprat ! Je ne puis songer à lui sans ressentir le mystérieux et atroce frisson de la peur me glacer os et moelles.

Il fut mordu par un chat de gouttière qu'il avait recueilli. La blessure s'envenimant, on le fit admettre d'urgence à l'Institut Pasteur. Rien n'y fit, il mourut après une agonie brève mais affreuse.

— Le chat rouge... le chat à la corne verte ! hurlait-il dans les dernières affres.

Et j'appris par ses familiers que jamais on ne retrouva l'horrible petite babiole qu'il ramassa un soir qui, parmi tous les autres soirs, restera terriblement vivant dans ma mémoire.

Apfel et Laun (Allemagne)

Johan-Auguste Apfel (1771-1846) et Madame Fr. Laun (née Schulze – 1770-1849) sont originaires tous deux de Leipzig.

Ils restent connus par leur volumineux « *Gespensterbuch* », gros recueil de légendes et de contes noirs, présentés sous une forme poétique très agréable.

Les éditions originales de leurs œuvres sont à l'heure actuelle introuvables et celles qui ont paru depuis lors sont toutes tronquées ou même mutilées.

Leurs petites histoires de fantômes, qu'ils appelaient « anecdotes fantômales », sont de brefs chefs-d'œuvre d'humour, qui surpassent de loin les fameuses légendes d'Ingolsby, conçues dans le même registre.

Ils sont encore les auteurs d'un « *Geisterschloss* », qui ne peut toutefois rivaliser avec l'œuvre du même nom de Museaus.

La chambre noire

Tippel arriva à Berlin vers le soir.

C'était un garçon gras et lourd, qui avait conquis à grand'peine un titre universitaire à Iéna, mais ne s'en trouvait pas plus savant. On lui avait promis une place de précepteur à Berlin chez le conseiller Wermuth qui habitait une vaste et triste maison dans les environs de Tempelhof.

Le conseiller se trouva fort embarrassé quand Tippel se fit annoncer et se présenta avec ses références et ses recommandations.

Sa femme et ses deux jeunes fils venaient de partir dans la montagne bavarroise pour y passer la belle saison et lui-même, attendu à Vienne, était en train de préparer ses valises. À dire vrai, il avait complètement oublié Tippel...

Mais Herr Wermuth avait bon cœur et Tippel, malgré sa mine lourdaude, ne lui était pas antipathique.

— Ma maison sera vôtre pendant mon absence, lui déclara-t-il. Quant à vos futurs élèves... bah, nous leur donnerons encore un peu de bon temps avant de les plonger dans les livres.

Tippel ne demandait pas mieux, pourvu qu'il eût le gîte et le couvert assurés et quelque monnaie en poche pour payer sa bière et son tabac.

À ce sujet, le conseiller le rassura complètement en alignant quelques pièces d'or devant lui.

— Je ne crois pas, dit Wermuth en s'excusant, que vos appartements soient prêts, mais Hammer, mon valet de chambre, s'occupera de vous et ne vous laissera manquer de rien.

Là-dessus, le brave homme boucla ses valises et manda son cocher.

Hammer était un vieil homme, un peu sourd et peu bavard. Il mit quelque temps à comprendre ce qu'on attendait de lui, puis il leva les bras au ciel en signe de désespoir.

— Mais toutes les chambres sont fermées, Monsieur Tippel, s'écria-t-il, et les literies ont été comptées et mises sous clé dans la lingerie. Je ne puis tout de même vous donner une chambre de domestique ou de bonne, j'en serais déshonoré pour la vie, mais attendez... il nous reste toujours la chambre noire !

— La chambre noire ? s'enquit Tippel.

— Pour dire vrai, noire, elle ne l'est pas. Elle est même garnie de belles tentures orange, mais les meubles y sont d'un beau bois étranger, noir comme les ailes d'un corbeau, de l'ébène, si le mot est exact. Voulez-vous vous en contenter jusqu'au retour des maîtres ?

Tippel visita la chambre, la trouva fort à son goût, malgré ses vastes dimensions, la singularité de ses meubles et surtout l'éloignement dans

laquelle elle se trouvait par rapport aux parties habitées de la grande maison de maître.

Hammer vint le servir lui-même dans la chambre noire, s'excusant encore une fois : une partie du personnel avait accompagné Madame Wermuth en Bavière, une autre suivait le conseiller à Vienne, et la cuisinière, qui était une personne d'autorité reconnue, refusait de s'occuper d'autre chose que de ses fourneaux.

Le souper était bon : un poulet cuit à point, un pâté d'anchois de Norvège et du vin excellent.

Hammer aida Tippel à ranger ses affaires, mais quand le professeur prétendit ouvrir une haute armoire de bois noir, aux allures de penderie, pour y loger son manteau de voyage, le vieux domestique se récria :

— Cette armoire ne s'ouvre pas, déclara-t-il, non vraiment, elle n'a jamais été ouverte.

Il lui laissa un chandelier d'argent massif garni de trois torsades de cire, qui répandaient une belle et douce clarté.

Tippel avait voyagé depuis l'aube dans une inconfortable voiture de poste, mal mangé et plus mal bu encore aux relais. Il se sentait fatigué ; le vin et la bonne chère lui avaient alourdi l'esprit.

À peine étendu dans son lit, large comme une calèche, il s'endormit après avoir soufflé les bougies, car il craignait fort le danger d'incendie.

Il comptait dormir jusqu'aux premiers rayons de soleil, et fut fort étonné de se trouver éveillé quand, au loin dans la maison, une horloge sonna minuit.

Son étonnement s'accrut quand il vit que sa chambre n'était plus plongée dans l'obscurité ; une faible clarté bleuâtre, ressemblant à celle de la lune à son déclin, y régnait.

Il eut beau chercher d'où elle venait, il ne put rien découvrir.

C'était une lueur indécise et douce qui paraissait flotter dans l'air même et accusait faiblement les contours de tout ce qui se trouvait dans la chambre.

Tippel se mit sur son séant et à ce moment ses regards tombèrent sur la haute armoire de bois noir.

C'est alors que sa stupeur se mua en une véritable terreur : la porte de la penderie s'ouvrait lentement, tournait sans bruit sur des gonds qu'on aurait dit baignés d'huile, et, après un temps qui lui parut invraisemblablement long, se trouva large ouverte.

Il ne vit rien à l'intérieur, la porte s'était ouverte sur un néant d'une obscurité absolue.

Tippel ne manquait pas de courage, il affermit sa voix autant qu'il put pour demander :

— Oui va là ?

Il ne reçut point de réponse, mais il vit la mystérieuse clarté bleue se glisser vers l'armoire et pénétrer dans ses sombres profondeurs.

Tippel poussa ensuite un hurlement de terreur, du moins il crut hurler de terreur, mais à peine un sanglot s'échappa-t-il de sa gorge.

Une forme horrible essayait de sortir de la penderie. Certes, elle avait une apparence humaine, mais combien difforme et répugnante !

La tête, aplatie par un formidable coup, n'était plus qu'une masse informe de chairs écrasées et d'os broyés ; seuls deux yeux énormes et fixes y luisaient, rouges comme des tisons, tandis que la bouche bâillait sur des crocs de fauve, les lèvres arrachées.

Du tronc s'échappaient deux grands bras de singe faisant des gestes furieux pour s'échapper d'une emprise invisible.

Tippel sentit les regards de feu fixés sur lui et comprit que le monstre fantômal essayait de sortir de l'armoire pour se jeter sur lui. Mais, en dépit de ses puissants efforts, il n'arrivait pas à s'avancer dans la chambre.

Tippel sentit sa raison chavirer et ses forces l'abandonner. Il fit un effort surhumain, sauta du lit et courut à la porte.

À la même minute, avec un rugissement effroyable, l'apparition bondit dans la chambre.

Une griffe arracha le bonnet de nuit du professeur et lui laboura le cou, mais déjà il galopait par les couloirs obscurs de la maison, appelant Hammer d'une voix déchirante.

Il s'égara, se heurta dans l'ombre à des murs et à des meubles, faillit dix fois se briser les os en dégringolant des escaliers.

Enfin, il vit une faible clarté naître au fond d'un corridor.

C'était le vieux domestique qui, tenant haut une chandelle allumée, venait à sa rencontre.

— Monsieur Tippel, balbutia le vieillard... l'avez-vous vu ?... Mon Dieu, dites-moi... l'avez-vous vu ?

Mais Tippel, ses dernières forces l'abandonnant, s'écroula.

Il se réveilla dans un fauteuil, près d'un vaste fourneau de cuisine dont le feu rougeoyait encore. Il avait un goût acre d'eau-de-vie dans la bouche et, à un grand verre posé à sa portée, il comprit que le domestique l'avait fait boire.

— L'avez-vous vu ? murmura Hammer en frissonnant, voilà cinquante ans que je vis dans cette maison et jamais je n'ai osé m'attarder dans la chambre noire, même en plein jour.

— Alors pourquoi me l'avoir donnée pour y passer cette nuit d'enfer ? gémit le professeur.

— Je n'y croyais plus, avoua Hammer d'une voix éteinte, ou plutôt, j'espérais qu'il nous aurait quittés depuis tant d'années que cela s'est passé.

— Quoi ? questionna Tippel.

— Depuis qu'on l'a tué dans cette chambre, raconta le vieillard. C'était le grand-père de Madame, le comte Graumark von Dietrichstein. C'est lui qui fit faire ces maudits meubles noirs avec du bois qu'il avait fait venir du cœur de l'Afrique. C'était un homme terrible, que la ripaille, la luxure et la boisson finirent par rendre fou. Un jour, il étrangla de ses mains une jeune bonne qui s'était refusée à ses coupables désirs. Ses familiers parvinrent à le soustraire aux rigueurs de la justice, mais on dut l'enfermer dans sa chambre. La jeune

bonne avait un fiancé, un bûcheron de la Spreewald. Il réussit à s'introduire dans cette maison pour y accomplir son œuvre de vengeance et il tua le fou à coups de hache, puis il jeta ses horribles restes dans la grande armoire noire. Et... et... mort en état de péché mortel, l'éternel repos lui est refusé et il revient !

— C'était en effet une œuvre de justice, dit Tippel qui avait repris ses esprits grâce à l'eau-de-vie que Hammer lui versait sans parcimonie. J'espère qu'on n'a pas pris le bûcheron.

— Non, répondit le vieil homme, on ne sut même jamais qui l'avait tué.

— Vraiment ? demanda Tippel sans songer à mal.

— Vraiment... pourquoi... pourquoi me regardez-vous comme vous le faites ? s'écria soudain le domestique.

Tout à coup, il se leva et brandit ses points décharnés.

— Vous l'avez deviné, je le vois... je devrais me méfier des gens savants de votre espèce. Eh bien ! oui... c'est moi le bûcheron et c'est moi qui l'ai mis en pièces, ce misérable fou, mis en pièces avec ma hache !

— Ciel ! s'écria Tippel.

— Et puisqu'il est revenu, je vais le tuer encore une fois ! rugit Hammer.

Avec une vélocité, une agilité qu'on n'aurait pas été en droit d'attendre d'un vieillard aussi décrépité, il s'élança dans les ténèbres de la maison.

— Hammer ! s'écria Tippel, revenez !

Mais il entendait déjà le bruit des pas de Hammer décroître dans le lointain.

Il y eut un grand silence, puis tout à coup des vociférations, des hurlements d'une sauvagerie indicible.

Là-haut dans les étages perdus de la maison maudite, une lutte effroyable s'était engagée, dont Tippel percevait parfaitement les épouvantables échos.

À moitié vêtu, il s'élança dans la rue.

Il ne revint qu'à l'aube en compagnie des gens de la maréchaussée.

La chambre noire était ouverte et son aspect était tellement affreux que les gendarmes reculèrent d'horreur sur le seuil.

Les meubles étaient mis en pièces, la grande armoire n'était plus qu'un amas de bois fracassés, mais que dire des murs et des tentures : ils ruisselaient de sang !

— Regardez ! Mais regardez donc ! s'écria un des gendarmes en reculant avec dégoût.

Et Tippel vit par terre, à ses pieds, une énorme main griffue comme une patte de fauve, coupée au ras du poignet, portant encore un lourd bracelet de fer comme on en met aux bagnards ou aux déments furieux. Un sergent la ramassa.

— Par exemple, s'écria-t-il, c'est sec comme du bois à brûler, on dirait une main de... de...

— Momie, souffla Tippel.

— Très juste, Monsieur, une main de momie !

On ne retrouva jamais trace du vieux domestique Hammer.

Thomas Incolsky (Angleterre)

Thomas Ingolsby est le pseudonyme de Richard Harris Barham. Cet écrivain naquit à Canterbury en 1788 et étudia la théologie à Oxford. On suppose qu'il mourut à Londres en 1845, mais rien ne permet de vérifier cette date.

Ses fameuses « *Légendes d'Ingolsby* » parurent en 1840.

Incontestablement, on y sent l'influence de Chaucer et de ses « *Contes de Canterbury* », mais les personnages y sont bien moins vivants et l'atmosphère moins impressionnante. Ce qui n'empêche que ces « *Légendes* » sont restées célèbres.

Quelques-unes, les moins connues, sont posées sous le signe du « conte noir ou terrifiant » ; les autres sous celui d'un humour trop facile pour changer la terreur du début en une joyeuse détente.

Sur la lande de Tappington

Un gibet avait été dressé sur la lande de Tappington. On s'en était souvent demandé la cause, car la ville la plus proche possédait suffisamment de places publiques capables de supporter le poids et la vue d'une potence, et suffisamment de malandrins également bons à mener pendre.

La question est restée sans réponse et, au fond, je n'y attache pas grande importance. Le fait est que le gibet se dressait là, sur un tertre sablonneux et qu'il était fait de solides madriers et muni de quatre crochets de fer.

Un soir, après boire, un écolier que je nommerai Tom Brown, pour le distinguer des autres, bien que ce ne fût pas son véritable nom, paria une velte de bière, une livre de tabac et trois pipes neuves, de passer la nuit sous le gibet, de minuit sonnant au chant du coq.

Ce n'était pas là une bien valeureuse prouesse, puisque jamais misérable pécheur n'avait été accroché à la maîtresse poutre de l'instrument de supplice et que, par conséquent, le risque d'y rencontrer des spectres était écarté.

Tom Brown se mit en route à l'heure du couvre-feu et les portes de la ville furent closes derrière lui.

La lande de Tappington est grande comme une mer, toute aussi déserte et désolée ; le centre y fuit toujours devant les pas du voyageur et, nulle part, l'horizon n'y assigne un point de repère fixe à son regard.

Tom marchait d'un bon pas. Il songeait à la velte de bière rouge qu'il viderait le lendemain à son petit déjeuner, ainsi qu'aux pipes qu'il pourrait fumer à longueur de journée, et cela le mettait de bonne humeur.

Il entonna une chanson de route, dont il ne connaissait que le premier couplet et la moitié du refrain, délaissa ce passe-temps indigne d'un homme de science, pour déclamer à haute voix un passage en latin du « *Nurembergense Chronicon* » qui commence ainsi : *Malefica quaedam, anguriatrix in Anglia fuit...*

Écortant le chemin de cette façon, il arriva au gibet, ne lui découvrit aucune apparence sinistre et s'y installa, le dos à l'un des montants, roulé dans son manteau de gros drap de Preston.

Il lui restait au fond de ses poches un peu de tabac dont il bourra sa pipe et qu'il se mit à fumer avec plaisir.

Il y avait belle lurette que sa montre était déposée en gage chez sa logeuse ; aussi eut-il recours à la marche de la lune montante pour déterminer l'heure. Comme il avait suivi les cours d'astronomie avec quelque profit, il sut ainsi qu'on était aux approches de minuit.

Ce fut cette heure fatidique que l'astre des nuits choisit pour disparaître presque complètement derrière d'énormes nuages noirs venus des mers de l'ouest et promettant vent, pluie et rafales.

Néanmoins, la confuse clarté était suffisante pour voir le gibet et ses ombres.

Ces ombres ne furent pas la cause précise de son premier trouble, bien qu'elles lui parurent étranges... étranges et ne ressemblant guère à celles que peuvent projeter, sous un pauvre clair de lune, les grêles piliers d'une potence.

Ce furent plutôt douze coups précipités, frappés dans les environs, bien qu'on fût à des lieues d'une église ou d'un clocheton. Au douzième coup, Tom Brown vit les ombres s'agiter à ses pieds d'une manière insolite et, levant les yeux, il vit qu'il n'était plus seul dans ces lieux funèbres. Trois compagnons de veille venaient de lui être donnés, mais quels compagnons !

Ils étaient accrochés à la potence, tiraient une langue d'un pied et avaient le visage d'un bleu d'ardoise, rongé par la mort.

Au même instant, une rafale violente courba jusqu'à terre les hâves buissons de la lande et les trois pendus se mirent à gigoter comme s'ils venaient d'entrer en agonie.

Tom aurait bien voulu fuir, quitte à perdre bière, tabac et pipes neuves, mais ses membres étaient de plomb ; il ne pouvait faire que trembler comme les feuilles dans le grand vent.

La seconde rafale qui passa en rugissant fut si forte que les pendus se mirent à décrire de larges arcs de cercle de sorte que leurs pieds touchaient la traverse maîtresse de la potence.

Il y eut un craquement sec dans les hauteurs et, les cordes se rompant, les trois suppliciés furent précipités sur le sol.

L'un d'eux resta debout, l'autre face contre terre, le troisième assis commodément sur son séant. Mais tous trois tenaient leurs horribles yeux blancs fixés sur lui, des yeux démesurément agrandis, ronds comme des boules de verre, qui reflétaient les dernières clartés de la lune.

Tom Brown s'attendait à tout, même à les voir danser une gigue macabre, puis lui adresser la parole.

Mais ils restaient immobiles et muets, leurs yeux morts braqués sur lui. Ce furent alors ses propres pensées qui se mirent à chuchoter entre elles.

L'une d'elles surtout revenait sans cesse comme un refrain lancinant :

— Il y a quatre crochets de fer à la potence et pourtant il n'y a que trois pendus !

Torn Brown sentit que cette question-là était de réelle importance et, dans son esprit tourmenté, il se mit à chercher une réponse.

Elle ne vint pas. Tom en fut à ce point désespéré qu'il se mit à hurler, s'adressant aux effroyables morts :

— Pourquoi y a-t-il quatre crochets à la potence, alors que vous n'êtes que trois à être pendus ?

Les drôles ne soufflèrent mot, le premier restant debout, le second étendu face contre terre, le troisième assis bien à son aise.

Torn les supplia de plus belle :

— Allons, dites... je veux savoir... je dois savoir... il ne faut pas me

laisser dans l'ignorance, vous ne pouvez faire cela !

Mais les pendus ne dirent rien, rien, rien.

Le coq avait chanté depuis longtemps et les portes de la ville étaient ouvertes depuis des heures que Tom Brown n'était pas encore revenu de son équipée nocturne.

Ses amis se mirent en route sur la lande de Tappington.

Ils trouvèrent Tom Brown pendu au quatrième crochet de la potence.

Catherine Crowe (Angleterre)

Cette brillante chroniqueuse du siècle dernier est surtout connue par un livre troublant entre tous : « *The Nightside of Nature* », volumineuse enquête sur les maisons hantées d'Angleterre, les différents cas d'apparitions, de « *poltergeisten* », de lumières mystérieuses, etc.

Dans cette œuvre, d'une indiscutable valeur documentaire, tout est basé sur des témoignages dignes de foi. Catherine Crowe a laissé également des pages saisissantes sur les voyants et les nécromanciens.

Documents d'épouvante

La maison B... à Camden-Hill

La maison habitée par les époux B... à Camden Hill n'avait rien de remarquable, si ce n'est son grand nombre de chambres, les unes aussi confortables que les autres.

Monsieur et Madame B... l'avaient louée pour un prix raisonnable à un homme d'affaires du Temple, dans l'intention d'en faire une maison de rapport, par la sous-location de ses chambres à de petits fonctionnaires ou employés du voisinage.

Au début, grâce à la modicité de leurs tarifs, l'affaire prospéra, mais un beau jour un jeune employé du nom de Rose les quitta brusquement, donnant pour raison de son départ que sa chambre était hantée.

Les époux B... n'avaient jamais occupé eux-mêmes cette chambre, une pièce spacieuse donnant sur le jardin. Aussi, avant de la relouer, décidèrent-ils de se rendre compte par eux-mêmes de ce qu'il en était.

Dès la première nuit qu'ils y passèrent, ils durent avouer que Rose n'avait pas menti. Entre une heure et deux heures du matin, Mme B... fut tirée de son sommeil par un bruit bizarre, « comme celui que ferait un gros chat faisant ses ongles sur le parquet ».

Presque aussitôt, son mari se réveilla également et tous deux écoutèrent en silence la singulière rumeur gagner, puis diminuer en intensité, comme si son mystérieux auteur s'approchait et s'éloignait tour à tour du lit.

À la fin, M. B... n'y tint plus et s'écria :

— Que faites-vous et qui êtes-vous ?

Le bruit cessa, mais une seconde après, draps et couvertures furent arrachés avec violence.

M. B... battit le briquet et alluma un rat-de-cave² qu'il gardait à sa portée. Ils ne virent rien d'insolite dans la chambre, mais ne trouvèrent plus trace nulle part des draps et des couvertures.

Ils se levèrent, fermèrent la pièce à clé derrière eux et s'en allèrent passer le reste de la nuit dans leur chambre.

Le lendemain matin, ils retournèrent dans la chambre de Rose et y retrouvèrent draps et couvertures roulés en boule sur le lit ; les couvertures de grosse laine étaient intactes, mais les draps avaient été complètement lacérés.

Mme B... refusa de recommencer l'expérience, mais son époux s'obstina et revint s'installer la nuit suivante dans la chambre hantée.

Cette fois-ci, il garda une lampe allumée à son chevet.

Il mit beaucoup de temps à s'endormir, mais le sommeil l'avait à peine

gagné qu'il fut troublé par le même bruit que la veille.

M. B... se dressa sur son séant et vit, à la clarté de la lampe, un petit vieillard à l'air minable, fort sommairement vêtu, debout au milieu de la chambre. Il portait une curieuse casque-te en peau de chai et regardait le dormeur avec une malveillance marquée.

Bien que passablement effrayé, M. B... demanda au mystérieux intrus ce qu'il voulait. Pour toute réponse, celui-ci se mit à souffler comme un chat en colère et tenta de s'emparer des draps.

M. B... vit alors que ses mains décharnées étaient très longues et terminées par des ongles démesurés.

À tout hasard, M. B... avait mis à sa portée une canne de jonc, il s'en saisit et essaya d'en frapper le visiteur nocturne.

Il ne sentit aucune résistance et le jonc passa en travers du corps du petit vieux comme à travers une fumée.

Le fantôme recula alors en faisant des gestes de menace et, s'enfonçant dans la muraille, disparut. La nuit s'acheva tranquillement.

Les époux B... enlevèrent les meubles de la chambre et la condamnèrent.

Le fantôme ne troubla la paix d'aucune des autres pièces.

Mais, environ deux ans après, les époux B... parlèrent de l'étrange événement à un de leurs cousins, un marinier de Kingston, qui était venu leur rendre visite.

Le marinier était un homme robuste et d'un solide bon sens ; par politesse, il ne voulut pas mettre en doute les affirmations de ses cousins mais décida de passer la nuit dans la chambre hantée.

On la meubla dans cette intention d'un petit lit de camp, d'une table de nuit et d'une chaise, et une lampe allumée fut posée sur la console de la cheminée.

Le marinier n'attendit pas longtemps avant de s'endormir, car il n'avait pas grande foi dans les histoires de revenants.

Il avait fermé sa chambre à clé et avait même assuré la fermeture de la porte par un solide verrou de fortune.

Entre une heure et deux heures du matin, il fut réveillé par une forte secousse imprimée à son lit et il vit le vieil homme à la casquette en peau de chat qui le regardait avec colère.

Comme le batelier faisait mine de se lever, le fantôme recula en soufflant comme un chat en fureur et disparut. Plusieurs coups d'une rare violence furent frappés alors contre ou dans les murs, et un gros morceau de plâtras se détacha du plafond. Mais le spectre ne réapparut pas.

Peu après, les époux B... quittèrent Londres pour s'établir à Kingston et on n'apprit plus rien au sujet de la maison de Camden-Hill.

Le crime invisible

En 1842 fut démolie dans le quartier de Marylebone une maison qui ne trouvait plus de locataires depuis de nombreuses années et dont les propriétaires n'entendaient plus payer les frais de réparations.

Ses derniers habitants furent le Major W..., sa femme, ses trois enfants et son domestique.

Le major W..., qui assumait d'honorables fonctions à l'Intendance, avait insisté à de nombreuses reprises auprès de ses supérieurs, pour changer d'habitation (la location de l'immeuble étant à la charge de l'Intendance). Comme cette autorisation tardait, il donna comme raison à ses instances répétées que la maison « était hantée de la manière la plus désagréable ».

Chaque soir, la porte du salon de l'étage s'ouvrait avec violence. On entendait un bruit de pas pressés, un souffle rauque, puis deux ou trois cris horribles et la lourde chute d'un corps sur le plancher.

Souvent des meubles étaient renversés, surtout quand ils se trouvaient placés à proximité de l'angle nord de la pièce.

Puis tout rentrait dans le silence, mais environ un quart d'heure plus tard, on entendait une sorte de trépignement, un sanglot et enfin un râle affreux.

Le major W... avait fini par interdire l'entrée de ce salon à ses familiers. Il posa même des scellés sur la porte. Mais auparavant il fit constater les faits par plusieurs de ses collègues de l'armée. En effet, le rapport qu'il déposa était contresigné par : le lieutenant d'Intendance E..., le capitaine S... et le commissaire aux vivres E...

On procéda à une enquête et, bientôt, on apprit une sombre et tragique histoire.

En l'année 1825, la maison était habitée par un courtier en joaillerie C... et sa jeune femme. Cette dernière, beaucoup plus jeune que son mari, menait une vie désordonnée et se livrait à de folles dépenses.

Bien que l'infortuné C... lui eût pardonné ses fredaines à de nombreuses reprises, elle n'entendait pas s'amender ; au contraire, sa vie se faisait de plus en plus scandaleuse.

C... poussé par le chagrin et la jalousie s'adonna à la boisson.

Un soir, il rentra ivre, décidé à mettre un terme à ses malheurs.

Armé d'un tranchet de cordonnier, il s'élança sur sa femme qui s'enfuit au salon de l'étage, mais C... l'y rejoignit et, d'un seul coup de son arme, lui trancha la gorge. Il resta un long moment muet d'horreur devant son crime, puis se pendit au lustre du plafond.

Depuis lors, ce crime affreux se reproduisait chaque soir, audiblement, mais jamais les témoins horrifiés ne virent la moindre apparition ; seuls les bruits fantômes se répétaient avec une parfaite exactitude.

Une suite favorable fut donnée à la requête du Major W... et, de ce moment, la maison resta inoccupée jusqu'au jour où elle tomba sous le pic des démolisseurs.

Le petit monstre blanc

C'est également dans le quartier de Marylebone que s'élevait autrefois une maison hantée par un fantôme d'un genre bien particulier.

Le spectre n'y apparaissait que par intermittence et souvent à des époques très distancées.

Il est vrai que seul le bas de la maison était régulièrement occupé, les étages étant sous-loués comme bureaux, que le personnel quittait à sept ou huit heures du soir.

Un jour, un certain Monsieur L..., agent d'assurances, surchargé de besogne, décida de passer une partie de la nuit à son bureau et pria son employé, M. B... de bien vouloir rester également.

Vers une heure du matin, ils furent fort étonnés d'entendre frapper à la porte. L'employé alla l'ouvrir mais ne vit personne.

Presque aussitôt les coups se répétèrent, mais cette fois-ci à la fenêtre : ce qui était d'autant plus effarant que, le bureau se trouvant au troisième étage, cette fenêtre s'ouvrait à une grande hauteur sur une cour étroite et profonde.

M. L... alla voir lui-même, mais lui aussi ne vit personne.

Peu après, les coups retentirent à nouveau mais à l'intérieur de la pièce. Ils étaient frappés dans une armoire vitrée, dont les verres étaient masqués de lustrine verte, armoire dans laquelle on conservait les dossiers.

M. L... et son employé ne durent pas prendre la peine d'en ouvrir la porte vitrée, car elle s'ouvrit d'elle-même et tous les dossiers furent projetés dans la chambre.

Au même moment, les deux hommes terrifiés virent une horrible petite créature courir avec vélocité le long des murs.

À peine haute de deux pieds, d'une blancheur malade de cryptogame, elle avait des jambes et des bras grêles, squelettiques, mais terminés par des pieds et des mains énormes ; la tête qui était grosse et chevelue était complètement dépourvue de visage, à part une sorte de groin jaillissant au centre de ce qui aurait dû être la figure.

Le petit monstre blanc fit six ou sept fois le tour de la pièce à une allure prodigieusement rapide, sans bousculer un meuble. Puis se jeta contre la fenêtre et disparut.

M. L... et son employé décidèrent de monter la garde les nuits suivantes, mais l'horrificante créature ne réapparut plus.

Six mois plus tard, vers la fin de la soirée, l'employé se disposait à partir, quand il entendit frapper à la porte, puis à la fenêtre et presque en même temps dans l'armoire.

Cette fois, l'armoire resta close, mais le petit fantôme surgit brusquement dans le bureau et se mit à courir le long des murs.

M. B... bien qu'effrayé tenta de saisir l'homoncule.

À deux ou trois reprises, il porta la main sur lui, mais il ne toucha que le

vide, ou plutôt « il plongeait les mains dans un air très glacé et de contact pénible ».

La troisième apparition eut lieu, quelques semaines plus tard, également à l'heure de la fermeture du bureau, mais cette fois, étaient présents M. L..., l'employé M. B... et un client, M. W...

Le monstre fantôme ne s'était pas annoncé par la série de coups habituels, il avait même changé de tactique et se tenait immobile dans l'angle de la cheminée. Seul son groin s'agitait de la façon la plus répugnante.

M. L... lui ayant jeté un livre, il fit un bond prodigieux et s'évanouit littéralement dans l'air.

Une enquête établit que, quelque trente ans auparavant, une femme était morte en couches dans cette maison, mettant au monde un petit être affreusement difforme qui ne vécut que quelques minutes.

À ces faits déjà troublants par eux-mêmes, nous en ajouterons un autre, non sans hésitation tellement il nous dérouta. Mais aux déclarations formelles de Messieurs L... et B... s'ajoutent celles, non moins formelles, de deux témoins méritant créance, le sollicitor bien connu F... et l'inspecteur de la police fluviale M...

M. L... n'avait pas caché ces événements aux autres locataires de l'immeuble, et ils s'ébruitèrent quelque peu.

Là-dessus, il reçut la visite d'une dame M... habitant Bow, membre d'une société de recherches psychiques, d'ailleurs très honorablement connue.

Madame M... affirma qu'elle avait le pouvoir de mettre fin à la sinistre activité du petit monstre blanc, et ajouta qu'elle ne demandait aucune récompense. Elle accepta ; demanda même la présence de témoins dignes de confiance. Ce furent comme nous venons de le dire, outre Messieurs L... et B..., le sollicitor F... et l'inspecteur M...

Au jour fixé, Madame M... arriva, portant un gros cabas, d'où elle fit sortir un chat tout blanc aux yeux rouges. Elle déclara que c'était un animal « albinos », qui lui était très utile pour certaines expériences occultes.

Le chat se mit immédiatement à faire le tour de la pièce, flairant la porte, la fenêtre et enfin l'armoire, qui parut fort l'intéresser.

Madame M... pria ses messieurs de ne pas faire de mouvement, de rester tranquilles, et elle ouvrit l'armoire.

Aussitôt le chat se mit à courir le long des murs à une vitesse inimaginable. Puis tout à coup on le vit bondir sur quelque chose d'invisible et commencer une lutte acharnée.

Cela dura deux ou trois minutes, qui parurent autant de siècles à ceux qui étaient présents.

Tout à coup, les témoins entendirent un grognement furieux, puis un cri tellement affreux qu'ils faillirent s'en trouver mal.

Le chat s'apaisa immédiatement, lécha posément ses pattes et reprit de lui-même sa place dans le cabas.

— Le fantôme, dit gravement Madame M... Il est retourné là d'où, il

n'aurait jamais dû sortir, je puis vous assurer qu'il ne reviendra jamais.

Elle avait dit la vérité, jamais M. L... ni M. B... ne revirent le petit monstre blanc.

Maison hantée

Dans une étroite ruelle à coudes droits, reliant St Mary Axe à Bishopsgate, l'attention de la police fut attirée par un incendie de minime importance, sur une vieille et belle maison de maître, appartenant à la famille L...

Cet immeuble était soigneusement clos, portes et fenêtres du rez-de-chaussée cadénassées en plus de leurs fermetures ordinaires et sur le mur du jardin des écriteaux avertissaient les imprudents du danger qu'il y avait de s'y introduire, vu la présence de pièges.

Le feu ayant pris à une maison voisine, des hommes de la brigade de secours durent s'introduire par les toits dans la demeure interdite. Pendant le court séjour qu'ils y firent, ils furent molestés de diverses façons et d'une manière absolument incompréhensible.

Des ustensiles hors d'usage leur furent jetés à la tête, l'un d'eux fut poussé dans l'escalier et fit une mauvaise chute, le chef de la brigade fut mordu à la jambe sans avoir pu voir par qui ou par quoi.

À la suite de ces faits, les autorités interrogèrent Sir L... qui reconnut avec ennui que la maison était hantée et absolument inhabitable.

Quelques années auparavant, il avait hérité cette propriété de son oncle Sir F... G..., un vieil original riche et avare, qui y habitait avec un personnel des plus restreints.

Sir L... vivait la plus grande partie de l'année dans son domaine du Kent et passait la saison d'hiver dans un appartement qu'il louait dans Holborn. À la mort de Sir F... G..., il renonça à cet appartement et vint habiter sa nouvelle propriété dans St Mary Axe, avec sa femme, ses quatre enfants et six domestiques.

Mais, dès les premiers jours, la vie leur y fut rendue intenable par des phénomènes troublants et inexplicables.

Pendant les repas, les nappes étaient tirées brusquement et la vaisselle jetée par terre ; dans la cuisine, les feux s'éteignaient en produisant d'épaisses colonnes de vapeur et de fumée, comme s'ils venaient d'être inondés. Le soir, les bougies étaient soufflées et à de nombreuses reprises les dormeurs furent cruellement battus, griffés et même mordus dans leur sommeil par des êtres invisibles.

Craignant pour la santé, sinon pour la raison, de sa femme et de ses enfants, menacé de perdre ses domestiques, et ne voulant en aucun cas exposer un locataire à de pareilles avanies, Sir L... décida de fermer la maison hantée et de l'abandonner aux fantômes qui semblaient y avoir élu domicile.

Sir L... affirma n'avoir jamais vu les spectres malveillants, mais bien

d'avoir entendu leurs cris et leurs rires, qui pourtant étaient faibles et paraissaient venir de loin.

Seules, deux servantes, occupées à éplucher des légumes dans la cuisine, furent un jour surprises par la soudaine apparition de trois petits enfants sales et presque nus, dont le visage respirait la haine et la méchanceté. Ils disparurent aussi brusquement qu'ils étaient venus, « en sifflant comme des serpents ».

Lady L... déclara qu'un soir, en revenant du théâtre, elle s'installa un moment devant le feu d'un des salons de l'étage.

Tout à coup, elle sentit un violent courant d'air glacé sur la nuque et, croyant que la porte s'était ouverte, elle se retourna.

La porte était fermée pourtant, mais elle vit, tout près du plafond, un visage affreux, la regardant.

Elle appela à l'aide, mais l'apparition s'évanouit immédiatement.

Nous ne savons pas si les autorités insistèrent auprès de Sir L... pour les autoriser à ouvrir une enquête. Nous ne le pensons pas, puisqu'il n'y avait en somme ni crime ni délit de commis.

Le loup-garou d'Algate

Pendant le très rude hiver de 1799, un loup fut aperçu dans Aldgate, Leadenhall et Cornhill, en plein centre de Londres.

Au début, on crut avoir affaire à un grand chien errant, particulièrement méchant ; mais de nombreux témoignages firent bientôt admettre qu'on se trouvait bien en face d'un loup et de respectables dimensions encore !...

Il s'attaquait de préférence aux femmes attardées, mais également aux hommes non armés, car la bête semblait sentir de loin qu'ils étaient ou non porteurs d'une arme dangereuse.

Le soir de la Saint-Ambroise, il faisait un temps affreux et les rues étaient désertes, quand l'officier de santé Br... traversa Fenchurch dans sa petite voiture.

Il était arrivé à la hauteur de la grande pompe monumentale, quand le loup, sortant d'une impasse, se jeta à la tête du cheval.

Mal lui en prit toutefois, car le cheval, un animal jeune et robuste, fit un écart et lança une violente ruade.

Le loup atteint à la mâchoire poussa un hurlement sinistre et essaya de s'enfuir.

Mais le médecin ne l'entendait pas ainsi, il poursuivit le loup dans l'impasse où il se réfugiait et, de loin, lui tira un coup de pistolet.

Le monstre tomba, se releva et disparut dans le couloir d'une maison dont la porte se ferma immédiatement derrière lui.

M. Br... eut beau heurter la porte, on ne vint pas lui ouvrir.

Dès le lendemain, il avertit un officier de police du quartier qui,

accompagné de deux hommes d'armes, se rendit à la maison indiquée.

Elle était occupée par un petit rentier du nom de Smigger, un homme redouté et détesté dans tout le voisinage en raison de son mauvais caractère et de sa brutalité.

Comme il ne fut pas répondu aux sommations de l'officier de police, la porte fut enfoncée et, dès l'entrée, dans un angle du couloir on trouva Smigger étendu mort, dans une mare de sang.

Il avait le bas du visage fracassé et une balle de pistolet dans les reins.

On ne retrouva ; pas de peau de loup, mais partout dans la maison des traces de grosses pattes griffues, ainsi qu'une provision considérable de viande crue et même une tête humaine complètement déchiquetée.

Le Dr Br... eut la curiosité d'examiner, assisté de plusieurs savants, les grosses fientes qu'on trouvait partout dans la sinistre demeure, et dut conclure avec effarement qu'on se trouvait devant les déjections d'un loup.

Smigger n'avait jamais quitté Londres et rien ne put expliquer ce cas de lycanthropie.

*

* *

Dans sa curieuse œuvre documentaire, « The Nightside of Nature », à laquelle nous avons emprunté ces pages, Madame Crowe évite soigneusement toute recherche d'effet et même s'abstient de tout commentaire.

Elle relate les faits avec une sécheresse voulue, les appuyant autant que possible sur des témoignages dignes de foi.

Aussi avons-nous respecté rigoureusement la forme de son œuvre.

LES ÉDITEURS.

Jean Ray (Belgique)

Jean Ray est né à Gand, en 1887. Il connut une vie aventureuse au cours de laquelle il écrivit ses célèbres « Contes du Whisky », traduits dans toutes les langues, qui lui valurent une réputation littéraire qui ne fera que s'amplifier avec les années.

Gérard Harry dans « Le Figaro » l'appelle « L'Edgard Poe belge », nom qui lui est resté dans les lettres ; J. H. Rosny Aîné et André de Lorce le rangèrent parmi les « écrivains maudits » les plus riches en gloire.

Bibliographie : *Terre d'Aventures – Les Contes du Whisky – La Croisière des Ombres – Le Grand Nocturne – Les Cercles de l'Épouvante – La Cité de l'Indicible Peur – Malpertuis – Les derniers Contes de Canterbury – Le livre des Fantômes – Visages crépusculaires.*

La ruelle ténébreuse

Sur un quai de Rotterdam, les whinch péchaient hors des cales d'un cargo des ballots pressés de vieux papiers ; le vent les hérissait de banderilles multicolores, quand, tout à coup, l'un d'eux éclata comme une futaille dans la flamme.

Les dockers, en hâtifs coups de pelle, endiguèrent l'avalanche frémissante, mais une grande partie en fut abandonnée à la joie des petits enfants juifs, qui glanent l'éternel automne des ports.

Il y avait là de belles gravures Pearsons, coupées en deux par ordre de douane ; des liasses vertes et roses d'actions et d'obligations, derniers frissons de retentissantes banqueroutes ; de pauvres livres dont les pages étaient restées jointes comme des mains désespérées, et ma canne fourrageait dans cet immense résidu de la pensée, où ne vivait plus ni honte ni espérance.

De toute cette prose anglaise et allemande, je retirerai quelques pages de France : numéros du Magasin Pittoresque, solidement reliés et un peu roussis par le feu.

Ce fut en feuilletant la revue si adorablement illustrée et si lugubrement écrite, que je découvris les deux cahiers, l'un rédigé en allemand, l'autre en français. Bien que leurs auteurs aient semblé s'ignorer, on eût dit que le manuscrit français versait un peu de clarté sur l'angoisse noire qui montait du premier cahier, comme une fumée délétère.

Pour autant que la lumière puisse se faire sur cette histoire qui paraît hantée des pires forces hostiles !

La couverture du recueil portait un nom « Alphonse Archiprêtre » suivi du mot « Lehrer ».

Je traduis les pages allemandes :

Le manuscrit allemand.

J'écris ceci pour Hermann quand il reviendra de la mer.

S'il ne me retrouve pas, si, avec mes pauvres amies, j'ai sombré dans le mystère féroce qui nous entoure, je veux qu'il connaisse nos jours d'horreur, par ce petit cahier.

Ce sera la plus douce preuve que je pourrai lui donner de mon affection, car il faut un courage réel, à une femme, pour tenir un journal en de telles heures de folie ; je l'écris aussi pour qu'il prie pour moi, s'il croit mon âme en péril...

Après la mort de ma tante Hedwige, je n'ai plus voulu rester dans notre triste demeure du Holzdamm.

Les demoiselles Ruckhardt m'ont offert de venir vivre sous leur toit. Elles

occupent un vaste appartement dans la Deichstrasse, dans la spacieuse maison du conseiller Huhnbein, un vieux célibataire qui ne quitte pas son rez-de-chaussée encombré de livres, de tableaux et d'estampes.

Lotte, Éléonore et Méta Ruckhardt sont d'adorables vieilles filles, qui s'ingénient à me rendre la vie douce. Frida, notre bonne, m'a suivie ; elle a trouvé grâce devant les yeux de l'antique Fraù Pilz, la géniale cuisinière des Ruckhardt, qui, dit-on, a décliné des offres ducales pour rester à l'humble service de ses maîtresses.

Ce soir-là...

Ce soir, qui introduisit la plus affreuse des épouvantes dans notre chère et calme vie, nous avions dédaigné une fête au Tempelhof, parce qu'il pleuvait à verse.

Fraù Pilz, qui aime nous voir rester à la maison, nous avait fait un souper fameux entre tous : des truites grillées au feu clair et un pâté de pintade. Lotte avait opéré une véritable fouille dans la cave pour en remonter une bouteille d'eau-de-vie du Cap qui y vieillissait depuis plus de vingt ans. La table desservie, la belle liqueur sombre fut dosée dans des verres de cristal de Bohême.

Éléonore versa le thé de Chine, du Su-Chong, que nous apporte de ses voyages un vieux marin de Brème.

À travers les rafales de pluie, nous entendîmes le clocher de Saint-Pierre compter huit coups. Frida, qui se tenait près du feu, piqua du nez sur la Bible illustrée qu'elle ne sait pas lire, mais dont elle aime regarder les gravures, et demanda l'autorisation d'aller se coucher. Nous restâmes nous quatre à assortir des soies colorées pour la broderie de Méta.

En bas, le conseiller ferma sa chambre en un double tour de clé bruyant. Fraù Pilz monta vers la sienne au fond de l'étage et nous dit bonsoir à travers la porte, en ajoutant que le mauvais temps nous empêcherait sans doute d'avoir de la marée fraîche pour le dîner du lendemain. De la maison voisine, la gouttière crevée laissait tomber une petite cataracte qui battait le pavé à grand bruit. Une forte galopade d'ouragan arriva du fond de la rue ; la chute d'eau dispersée se fit argentine, une fenêtre claqua aux étages supérieurs.

— C'est celle du galetas, dit Lotte, elle ne ferme guère. Puis elle souleva le rideau de velours grenat et regarda la rue :

— Jamais il ne fit si noir, dit-elle.

Au loin une crécelle de veilleur annonça la demie.

— Je n'ai certes pas sommeil, continua Lotte, mais quand même, je n'ai aucune envie d'aller au lit. Il me semble que l'obscurité de la rue m'y suivrait, avec le vent et la pluie.

— Sotte, dit Éléonore qui n'est pas très tendre, eh bien ! puisqu'on ne se couche pas, faisons comme les hommes et remplissons nos verres.

Puis le silence retomba dans la pièce.

Éléonore alla garnir un chandelier de trois de ces bougies qui font la renommée du fondeur de cire Sieme, et qui brûlent d'une belle flamme rose en

répandant une délicieuse odeur de fleurs et d'encens.

Je sentais qu'on voulait donner une allure de fête, un ton de joie, à cette soirée si lugubre au dehors, sans trop y parvenir, je ne sais pourquoi.

Je voyais la figure énergique d'Éléonore teinte d'une ombre de mauvaise humeur soudaine ; il me semblait aussi que Lotte respirait difficilement ; seul le visage de Méta se penchait placidement sur sa broderie. Pourtant, je la sentais attentive, comme si elle cherchait à détecter un bruit au fond du silence.

Au même moment, la porte s'ouvrit et Frida entra. Elle marcha en titubant vers le fauteuil au coin du feu et s'y écroula, ses yeux hagards fixés tour à tour sur chacune de nous.

— Frida, criai-je, qu'y a-t-il !

Elle poussa un profond soupir, puis murmura quelques mots indistincts.

— Elle dort encore, dit Éléonore.

Frida fit un énergique mouvement de dénégation. Elle faisait de violents efforts pour parler. Je lui tendis mon verre d'eau-de-vie du Cap et elle le vida d'un coup, comme font les cochers et les portefaix.

En tout autre temps, nous aurions été plus ou moins froissées par ce geste vulgaire, mais elle avait un air si malheureux, et puis, nous nous mouvions depuis quelques minutes dans une atmosphère si déprimante que cela passa inaperçu.

— Mademoiselle, dit Frida, il y a...

Son regard, un moment radouci, reprit son expression hagarde.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Éléonore frappa la table de trois petits coups secs.

— Non, je ne sais pas dire cela, reprit Frida. Éléonore poussa une exclamation d'impatience.

— Y a-t-il quelque chose ? Qu'avez-vous vu ou entendu ? Enfin, que vous arrive-t-il, Frida ?

— Il y a, Mademoiselle... Frida parut réfléchir profondément : Je ne sais pas l'exprimer comme je le voudrais... mais il y a une grande peur dans ma chambre.

— Ah ! fimes-nous toutes trois, rassurées et inquiètes à la fois.

— Vous avez eu le cauchemar, dit Méta, je connais cela, quand on s'éveille on se cache la tête sous les couvertures.

Mais Frida nia de nouveau.

— Ce n'est pas cela, Mademoiselle, je n'avais pas rêvé. Je me suis éveillée tout simplement, et c'est alors... Oh ! comment vous faire comprendre... Eh bien ! il y avait une grande peur dans ma chambre.

— Mon Dieu, dis-je à mon tour, cela n'explique rien !

Frida secoua la tête avec désespoir :

— Je préférerais m'asseoir toute la nuit sur le seuil, dans la pluie, que de retourner dans cette maudite chambre. Oh ! je n'irai pas !

— Et moi, j'irai voir ce qui s'y passe, grande folle, dit Éléonore, en jetant

un châle sur ses épaules.

Elle hésita une minute devant la vieille rapière du père Ruckhardt, pendue parmi des insignes universitaires, haussa les épaules, et prenant le candélabre aux bougies roses, partit en laissant un sillage parfumé.

— Oh ! ne la laissez pas aller seule ! s'écria Frida, effrayée.

Avec un peu de lenteur nous nous approchâmes de l'escalier. Déjà la lueur du flambeau d'Éléonore se perdait, incertaine, sur le palier des combles.

Nous restâmes seules dans la demi-obscurité des premières marches. On entendit Éléonore pousser une porte. Il y eut une minute de silence accablant ; je sentis la main de Frida se crisper sur ma taille.

— Ne la laissez pas seule, gémissait-elle.

Au même moment, éclata un rire tellement horrible que je préférerais mourir que de devoir l'entendre encore. Presque en même temps Méta, levant la main, s'écria :

— Là !... là... une figure... Là...

Cependant la maison se remplissait de rumeur. Le conseiller et Fraù Pilz parurent dans l'auréole jaune des chandelles brandies.

— Mademoiselle Éléonore, hoqueta Frida... Mon Dieu, comment allons-nous la retrouver ?

Effrayante question à laquelle tout de suite je répondrai :

Nous ne l'avons jamais retrouvée.

La chambre de Frida était vide. Le chandelier était placé sur le plancher et les bougies continuaient à brûler tranquillement de leur tendre clarté rose.

Nous avons fouillé la maison, les armoires, les toits. Jamais nous n'avons revu Éléonore.

On comprendra vite qu'il n'a pas fallu compter sur l'aide de la police. Nous avons trouvé des bureaux envahis par une foule forcenée ; des meubles renversés, des carreaux en poussière et des fonctionnaires houspillés comme des pantins. Car, dans cette même nuit, quatre-vingts personnes ont disparu, les unes en revenant chez elles, les autres de leur domicile même !

Du même coup, le monde des conjectures ordinaires est clos, et seul celui des appréhensions surnaturelles nous reste.

Depuis ce drame, quelques jours ont passé. Nous vivons une vie morne de larmes et de terreur.

Le conseiller Huhnebein a fait placer une épaisse cloison en bois de chêne qui supprime l'étage des combles.

Hier, je cherchais Méta ; nous commençons à nous lamenter en craignant un nouveau malheur quand on la trouva accroupie devant la cloison ; les yeux secs, une expression de colère sur son visage ordinairement si doux.

Elle tenait la rapière du père Riickhardt dans la main et semblait mécontente d'être dérangée.

Nous avons tâché de la questionner sur la figure qu'elle avait entrevue, mais elle nous a regardées comme si elle ne nous comprenait pas.

Du reste, elle demeure plongée dans un mutisme absolu, et non seulement

ne répond plus, mais semble ignorer notre présence autour d'elle.

Des milliers d'histoires, les unes plus invraisemblables que les autres, courent la ville. On parle d'une ligue secrète et criminelle ; on accuse la police de négligence, et pis encore ; des fonctionnaires ont été mis à pied.

Cela n'a, naturellement, servi à rien.

Des crimes bizarres viennent d'être commis : des cadavres déchirés avec furie se découvrent à l'aube.

Des fauves ne pourraient apporter une plus farouche ardeur au carnage, que ne le font les mystérieux forbans.

Quelques-unes des victimes sont dépouillées de leurs valeurs, la plupart ne le sont pas, et cela étonne le monde.

Mais je ne veux pas m'occuper de ce qui se passe en ville ; on trouvera assez de gens pour le raconter de vive voix. Je veux me restreindre au cadre de notre maison et de notre vie, qui, pour être étroit, n'en enclôt pas moins beaucoup d'effroi et de désespoir.

Les jours passent, avril est venu, plus froid, plus venteux que le pire mois d'hiver. Nous restons blottis près du feu. Parfois le conseiller Huhnebein vient nous tenir compagnie et nous donner, ce qu'il appelle, du courage.

Cela consiste pour lui à trembler de tous ses membres, les mains tendues vers la flamme, à avaler d'énormes chopes de punch, à sursauter à chaque bruit et à s'écrier cinq ou six fois par heure :

— Avez-vous entendu ?... Avez-vous entendu ?...

Frida a déchiré sa Bible et sur chaque perte, sur chaque rideau, dans le moindre recoin nous en trouvons des pages collées ou épinglées ; elle espère ainsi conjurer les esprits du mal.

Nous la laissons faire, et comme quelques jours ont passé dans la paix, nous ne sommes pas loin de trouver l'idée bonne, aussi la moindre image sainte est-elle exposée maintenant au grand jour.

Hélas ! nous devons terriblement déchanter...

La journée avait été si sombre, les nuages si bas, que le soir était tombé de bonne heure. Je sortais du salon pour poser une lampe sur le large palier car, depuis la nuit terrifiante, nous constellions la maison entière de luminaires, et, jusqu'à l'aurore, les vestibules et les escaliers restaient illuminés – quand j'entendis des murmures à l'étage supérieur.

Il ne faisait pas encore nuit noire, je montai bravement et me trouvai devant les figures effarées de Frida et de Fraù Pilz, qui me firent signe de me taire en me désignant la cloison nouvellement construite.

Je me rangeai à côté d'elles, adoptant leur silence et leur attention. C'est alors que j'entendis un bruit indéfinissable derrière le mur de bois, comme si des conques géantes faisaient alterner leurs tumultes de foules lointaines.

— Mademoiselle Éléonore, gémit Frida.

La réponse vint aussitôt, nous jetant hurlantes dans l'escalier. Un long cri de terreur retentit, mais ne venant pas de la cloison au-dessus de nous, mais d'en bas, des chambres du conseiller.

Au même instant, nous l'entendîmes appeler de toutes ses forces au secours. Déjà sur le palier se ruaient Lotte et Méta.

— Il faut y aller, dis-je courageusement.

Nous n'avions pas fait trois pas, qu'un nouveau cri de détresse éclata, cette fois, au-dessus de nos têtes.

— Au secours ! au secours !

Nous étions entourés d'appels de frayeur : en bas ceux de Herr Hiihnebein ; à l'étage d'au-dessus, ceux de Fraù Pilz car nous reconnûmes sa voix.

— Au secours ! entendîmes-nous plus faiblement.

Méta avait pris la lampe que j'avais déposée.

À mi-chemin de l'escalier, nous trouvâmes Frida seule.

Fraù Pilz avait disparu.

*

* *

Ici, je dois un mot d'admiration au calme courage de Méta Ruckhardt.

— Nous ne pouvons plus rien ici, dit-elle, brisant ainsi un silence obstiné de plusieurs jours. Allons voir en bas.

Bile tenait la rapière paternelle et cela n'était pas grotesque ; on sentait qu'elle s'en servirait comme un homme.

Nous la suivîmes, subjuguées par sa force froide.

Le cabinet de travail du conseiller était illuminé comme pour une kermesse foraine. Le pauvre homme n'avait laissé à l'obscurité aucune chance d'intrusion. Deux énormes lampes à globes de porcelaine blanche, flanquaient la cheminée de deux lunes tranquilles. Un petit lustre Louis XV en cristal descendait du plafond, jetant des feux de prisme comme des poignées de pierreries. Dans chaque coin, par terre, un chandelier en cuivre ou en grès portait une bougie allumée. Sur la longue table une théorie de longues chandelles semblait veiller un catafalque invisible. Nous nous arrê tâmes éblouies, mais c'est en vain que nous cherchâmes le conseiller.

— Oh ! dit soudain Frida à voix basse, regardez donc, il est là, il se cache derrière le rideau de la fenêtre.

D'un geste brusque, Lotte tira la lourde draperie.

Se penchant hors de la croisée ouverte, immobile, Herr Hiihnebein était là.

Lotte s'approcha, puis se jeta en arrière avec une exclamation d'épouvante.

— Ne regardez pas ! Pour l'amour du ciel, ne regardez pas ! Il... n'a... plus... de... tête !...

Je vis Frida chanceler, prête à s'évanouir, et s'effondrer quand la voix de Méta nous rappela toutes à la raison.

— Attention, il y a du danger ici !

Nous nous serrîmes près d'elle, nous sentant protégées par sa présence d'esprit. Soudain quelque chose clignota au plafond et nous vîmes avec effroi que l'ombre avait envahi deux coins opposés de la pièce, où les lumières

venaient de s'éteindre subitement.

— Vite ! haleta Méta, protégez les lumières !... Oh !... là... le voilà !...

À la même minute les lunes blanches sur la cheminée éclatèrent, crachèrent un jet de flamme fumeuse et s'évanouirent.

Méta restait immobile, mais ses regards parcouraient la pièce avec une rage froide, que je ne lui connaissais pas.

Les bougies sur la table furent soufflées, seul le petit lustre continuait à éparpiller de tranquilles lueurs. Je vis que Méta ne le quittait pas des yeux. Et soudain sa rapière coupa l'air, et dans un élan furieux, elle porta une botte dans le vide.

— Protégez la lumière, cria-t-elle. Je le vois, je le tiens... Ah !...

Nous vîmes alors la rapière faire de singuliers soubresauts dans les mains de Méta, comme si une force invisible tentait de la lui arracher.

L'inspiration bizarre et heureuse qui nous sauva ce soir-là, vint de Frida.

Elle poussa soudain un cri farouche, et, saisissant un des pesants chandeliers de cuivre, elle sauta aux côtés de Méta et se mit à frapper le vide de son étincelante massue. La rapière resta inerte, quelque chose de très léger sembla frôler le plancher, puis la porte s'ouvrit toute seule et une clameur déchirante s'éleva.

— Et d'un, dit Méta.

*

* *

On pourrait me dire :

— Pourquoi vous obstenez-vous à habiter cette maison si criminellement hantée ?

Cent demeures et plus sont dans ce cas. On ne compte plus les crimes, ni les disparitions.

On ne s'en émeut plus qu'à peine. La ville est morne. Les gens se suicident par dizaines, préférant cette mort à celle que donnent les bourreaux fantômes. Et puis, Méta veut se venger. C'est elle à présent qui guette les invisibles.

Elle est retombée dans son mutisme farouche ; elle nous a seulement ordonné de fermer, à la nuit tombante, portes et volets. Dès la première heure obscure, nous occupons à nous quatre le salon transformé en dortoir et en salle à manger. Nous n'en sortons qu'au matin. J'ai questionné Frida au sujet de sa curieuse intervention armée ; elle n'arrive qu'à donner une réponse confuse.

— Je ne sais rien, dit-elle, tout de même il me semble bien avoir vu quelque chose, une figure... ici elle s'arrêta embarrassée... je ne trouve pas de mots pour dire ce que c'est, reprit-elle, mais oui, c'est la grande peur qui, au premier soir, était tapie dans ma chambre.

C'est tout ce que j'obtins d'elle. Mais nos cœurs devaient connaître jusqu'à la consommation des peines.

Un soir de la mi-avril, comme Lotte et Frida s'attardaient dans la cuisine, Méta ouvrit la porte du salon et leur cria de se dépêcher.

Je vis que l'ombre avait déjà envahi les paliers et le vestibule.

— Mais oui, nous venons, répondirent-elles à l'unisson, nous voilà !

Méta entra et ferma la porte ; elle était atrocement pâle. D'en bas aucun bruit ne montait. J'attendis en vain celui des pas des deux femmes : le silence pesait comme une eau menaçante contre la porte.

Méta la ferma à clef.

— Que faites-vous, demandai-je, et Lotte, et Frida ?

— Inutile, dit-elle, d'une voix sourde, et ses yeux se fixèrent sur l'épée, immobiles et terribles. La nuit arriva, sinistre.

C'est ainsi que Lotte et Frida disparurent à leur tour dans le mystère.

*

* *

Mon Dieu, qu'est cela ?

Il y a une présence dans la maison, mais une présence souffrante et blessée, qui tâche de se faire secourir. Méta s'en doute-t-elle ? Elle est plus taciturne que jamais, mais elle barricade portes et fenêtres, d'une façon qui me semble plutôt vouloir éviter une fuite qu'une intrusion. Ma vie est devenue une solitude affreuse. Méta s'apparente elle-même à une sorte de spectre ricanant.

Pendant le jour, je me heurte parfois à elle dans des couloirs inattendus, sa rapière dans une main, dans l'autre une puissante lanterne à réflecteur et à lentille, qu'elle braque dans les coins obscurs.

Une fois, lors d'une de ces rencontres, elle m'a dit assez malhonnêtement que je ferais mieux de regagner le salon et, comme je n'obéissais qu'à pas très lents, elle me cria d'une voix furieuse, dans le dos, de ne jamais me mettre en travers de ses projets...

Méta connaîtrait-elle mon secret ?

Ce n'est plus le visage placide qui se penchait il y a quelques jours à peine, sur la broderie aux soies éclatantes, mais une figure sauvage où brûle une double flamme de haine que parfois elle darde sur moi. Car j'ai un secret...

Est-ce la curiosité, la perversité ou la pitié qui m'a fait agir ?

Oh ! je prie le Dieu de mon cœur que ce soit un sentiment de charité qui m'ait animé ; de la bonté, de la pitié, et rien que cela.

Je venais de tirer de l'eau fraîche à la fontaine de la buanderie et je m'apprêtais à traverser le grand vestibule quand une plainte assourdie frappa mon oreille. — Môh... Môh...

Je ne pensais qu'à nos disparues et regardai autour de moi. Il y avait là une porte assez bien dissimulée qui conduisait à un réduit, où l'infortuné Huhnbein entassait des toiles et des livres, parmi la poussière et les fils d'araignées.

— Môh... Môh !...

Cela venait de l'intérieur. J'entrouvris la porte et sondai du regard la pénombre grise du lieu. Tout y était normal et tranquille, la lamentation s'était arrêtée. Je fis quelques pas... et, tout à coup, je me sentis saisir par ma robe.

Je poussai un cri. Aussitôt la plainte se fit toute proche de moi, douloureuse, suppliante :

— Môh !... Môh !... et des petits coups furent frappés sur ma cruche.

Je la déposai. J'entendis un léger clapotement comme un chien lapant doucement, et, en effet, le liquide baissait dans ma cruche. La Chose, l'Être, buvait !

— Môh !... Môh !...

Une caresse fut faite à mes cheveux un affleurement plus doux qu'une haleine.

— Môh !... Môh !...

Alors la plainte se changea en des pleurs humains, des sanglots d'enfant, et j'eus pitié du monstre invisible qui souffrait. Mais des pas sonnèrent dans le vestibule ; je mis mes mains sur mes lèvres et l'Être se tut.

Sans bruit je fermai la porte du réduit secret. Méta s'avavançait dans le couloir.

— Vous avez crié, dit-elle ?

— Mon pied a glissé... J'étais complice des fantômes.

J'ai apporté du lait, du vin, des pommes. Rien ne s'est manifesté. Lorsque je suis revenue, le lait avait été bu jusqu'à la dernière goutte, mais le vin et les fruits étaient intacts. Puis une sorte de brise m'entoura et passa longuement sur mes cheveux...

Je suis retournée, apportant toujours du lait frais.

La voix douce ne pleurait plus, mais le frôlement de la brise était plus long, plus ardent eût-on dit.

Méta me regarde, semble-t-il, soupçonneusement ; elle rôde autour du réduit aux livres...

J'ai choisi une retraite plus sûre pour mon énigmatique protégé. Je le lui explique par signes. Comme cela paraît étrange de faire des gestes dans le vide ! Mais il m'a compris. Il m'a suivi comme un souffle le long des couloirs, quand brusquement j'ai dû me cacher dans une encoignure.

Une lumière blême de photophore glissait sur les dalles. Je vis Méta descendre un escalier en spirale, au fond d'un corridor. Elle marchait à pas de loup, masquant à demi la lueur de son projecteur. La rapière étincelait. Alors je sentis que l'Être, près de moi, avait peur ; la brise remua autour de moi, fiévreuse, saccadée, et j'entendis ce plaintif : « Môh !... Môh !... »

Le pas de Méta se perdit dans des résonances lointaines. Je fis un geste rassurant et gagnai le nouvel abri : une sorte de cabinet-placard que je crois presque ignoré, mais en tout cas jamais visité.

Le souffle s'est pendant une minute posé sur ma bouche et j'en conçus une étrange honte...

Mai est venu.

Les vingt pieds carrés du jardinet que le pauvre et cher Hùhnebein éclaboussa de son sang, sont piqués de fleurettes blanches.

Sous le magnifique ciel bleu, la ville bruit à peine, seule une hargneuse

rumeur de portes closes, de verrous glissés et de serrures fermées répond aux cris des hirondelles.

L'Être est devenu imprudent. Il cherche à me voir ; brusquement, je le sens autour de moi ; je ne puis décrire cela, c'est un sentiment de grande tendresse qui m'entoure. Je tâche de lui faire comprendre que je crains Méta, et je le sens disparaître comme une brise qui meurt.

Je supporte mal le regard enflammé de Méta.

Quatre mai : ce fut la fin brutale. Nous étions dans le salon, les lampes allumées, je baissais les volets. Tout à coup, je sentis sa présence. Je fis un signe désespéré, et, me retournant, je rencontrai le regard terrible de Méta dans le miroir.

— Traîtresse ! cria-t-elle, et, rapidement, elle ferma la porte.

Il était emprisonné avec nous.

— Je le savais, siffla Méta, je t'avais vu partir avec des cruches de lait, fille du diable. Tu lui as rendu des forces alors qu'il se mourait ici de la blessure que je lui fis le soir de la mort d'Huhnbein. Car il est vulnérable, ton fantôme ! Il va mourir maintenant et je crois que mourir pour lui est autrement atroce que pour nous. Puis ton tour viendra, gueuse ! Tu m'entends ?

Elle avait hurlé cela en courtes phrases hachées. Vivement, elle démasqua son photophore.

Le pinceau de lumière blanche fusa à travers la chambre et j'y vis évoluer comme une légère fumée grise.

Aussitôt la rapière frappa cette brume en plein.

— Môhl... Môh ! cria la voix déchirante, et tout à coup, malhabilement, mais avec un accent inouï de tendresse, mon nom fut prononcé. Je me jetai en avant et d'un coup de poing je renversai la lanterne qui s'éteignit.

— Méta, suppliai-je, écoutez-moi... ayez pitié.

La figure de Méta se convulsa en un masque de fureur démoniaque.

— Mille fois traîtresse, rugit-elle.

La rapière dessina une lettre fulgurante devant mes yeux. Je reçus un coup au dessus du sein gauche et tombai à genoux.

Quelqu'un pleura violemment à côté de moi, suppliant étrangement Méta à son tour ; de nouveau la lame se leva, je tâchai de trouver les mots de contrition suprême qui nous réconcilient à jamais avec Dieu, mais je vis subitement la figure de Méta se figer et l'épée lui tomber des mains.

Quelque chose susurra près de nous, et je vis une mince flamme se dérouler comme un ruban et entamer voracement les tentures.

— Nous brûlons ! cria Méta. Tous ensemble... maudits !

Alors, à cette seconde où tout allait sombrer dans la mort, la porte s'ouvrit. Une grande, une immense vieille femme dont je ne voyais que les yeux verts luire dans une face inouïe, entra.

Une morsure de flamme traversa ma main gauche. Autant que mes forces me le permirent, je me reculai. Je vis encore Méta debout, immobile, une bizarre grimace sur la figure et je compris que son âme, à elle aussi, s'était

envolée. Puis les yeux sans pupilles de la monstrueuse vieille, lentement, fouillèrent la pièce qu'envahissait le feu et son regard tomba sur moi.

*

* *

Je finis d'écrire ceci dans une étrange petite maison. Où suis-je ? Seule. Pourtant, tout ici est plein de tumulte, une présence invisible mais effrénée est partout. Il est revenu. J'ai de nouveau entendu prononcer mon nom de cette façon malhabile et douce...

Ainsi se termine, comme coupé au couteau, le manuscrit allemand.

Le manuscrit français.

Je suis à présent édifié.

On m'a indiqué le plus ancien cocher de la ville, dans la fumeuse Kneipe où il boit la bière d'octobre, capiteuse et parfumée.

Je lui ai offert à boire, puis du tabac safrané et un daalder de Hollande ; il a juré que j'étais un prince. Un prince certainement, criait-il. Qu'y a-t-il de plus noble qu'un prince ? Qu'ils viennent, tous ceux qui me contredisent, je les attacherai avec le cuir de mon fouet !

Je lui désignai sa Droschke, large comme un petit salon d'attente :

— Menez-moi maintenant impasse Sainte-Bérégonne.

Il me regarda d'un air fort ahuri, puis éclata d'un bon rire.

— Vous êtes un fin, oh ! un fin bonhomme !

— Et pourquoi ?

— C'est me mettre à l'épreuve. Je connais toutes les rues de la ville. Que dis-je, les rues ?...les pavés ! Il n'y a pas de rue Sainte-Béré... comment donc ?

— Bérégonne. Dites-moi, n'est-ce pas du côté de la Molhenstrasse ?

— Mais non, fit-il d'un ton définitif, cela n'existe pas plus par ici que le Vésuve à St-Petersbourg.

Personne ne connaissait mieux la ville dans ses plus tortueux recoins que ce splendide buveur de bière.

Un étudiant, qui, à une table voisine, écrivait une lettre d'amour, et qui nous entendait ajouta :

— Il n'y pas de sainte de ce nom-là, du reste.

Et la femme du tenancier renchérit avec un peu de colère :

— On ne fabrique pas des noms de saints comme des saucisses juives.

Je calmai tout ce monde avec du vin et de la bière de l'année, et une grande joie habita mon cœur.

Ce *schutzmann*, qui depuis les matines jusqu'à la nuit close, arpente la Mohlenstrasse, a une tête massive de dogue anglais, mais on voit que c'est un

homme qui connaît son métier.

— Non, dit-il lentement, de retour d'un long voyage parmi ses pensées et ses souvenirs, cela n'existe pas par ici, ni dans toute la ville.

Or, au dessus de son épaule, je vois l'entaille jaune de l'impasse Sainte-Bérégonne entre la distillerie Klingbom et un grainetier anonyme.

Je dois me retourner avec une vélocité impolie pour ne pas montrer mon bonheur. L'impasse Sainte-Bérégonne ? Ah ! ah ! Elle existe, ni pour le cocher, ni pour l'étudiant, ni pour l'homme de la police locale, ni pour personne : elle existe pour moi seul !

*

* *

Comment j'ai fait cette extravagante découverte ?

Mais... par une observation presque scientifique, comme on dirait pompeusement dans notre corps professoral.

Mon collègue Seifert, qui enseigne les sciences naturelles, en faisant éclater au nez de ses élèves des ballons remplis de gaz étranges, n'y trouverait rien à redire.

Lorsque je longe la Mohlenstrasse, pour passer de l'extrême limite de la boutique de Klingbom à la première de celle du grainetier, je dois franchir une certaine distance que je fais en trois pas, ce qui me prend une paire de secondes. Par contre, je remarque que les gens qui font le même chemin, passent immédiatement de la maison du distillateur à celle du grainetier, sans que leurs silhouettes se projettent sur le renforcement de l'impasse Ste-Bérégonne.

Puis, en questionnant habilement l'un et l'autre, je suis arrivé à savoir que pour tous et sur le plan cadastral de la ville, seul un mur mitoyen sépare la distillerie Klingbom de l'immeuble du marchand de graines.

J'en conclus que, pour le monde entier, moi excepté, cette ruelle existe en dehors du temps et de l'espace.

Je m'amuse fort à tracer ces mots, dont mon collègue Mitschlaf pimente copieusement son cours de philosophie : « En dehors du temps et de l'espace. »

Ah ! ah ! s'il en savait autant que moi sur ce sujet, ce pédant à mine de buffle ! Mais tout ce qu'il raconte de ces plans de fumée, sont de pauvres fantaisies qui ne peuvent qu'accrocher les rêves fragiles de quelques ignorants.

Il y a plusieurs années que je la connais, cette rue de mystère, mais jamais je ne m'y suis hasardé, et je crois que de plus courageux que moi auraient hésité.

Quelles lois régissent cet espace inconnu ? Une fois happé par son mystère me rendra-t-il à mon monde à moi ?

Je me suis à la fin forgé des raisons diverses, pour me convaincre que ce monde était inhospitalier à un être humain, et ma curiosité a capitulé devant

ma peur.

Pourtant, le peu que je voyais de cette échappée sur l'incompréhensible était si banal, si ordinaire, si médiocre !

Je dois avouer que la vue était coupée immédiatement, à dix pas, par un coude brusque de la ruelle. Tout ce que je pouvais donc en voir, c'étaient deux hautes murailles mal chaulées et sur l'une d'elles quelques caractères charbonneux « Sankt-Bérégonne gasse », puis un pavage verdâtre et usé qui faisait défaut un peu avant le brusque tournant et, dans un sol meuble, laissait pousser des viornes.

Cet arbuste malingre me semblait vivre selon nos saisons, car je lui voyais parfois un peu de vert tendre et quelques billes de neige parmi ses brindilles.

J'aurais pu faire de curieuses observations quant à la juxtaposition de cette tranche d'un cosme étranger sur le nôtre ; mais cela m'aurait obligé à des stations plus ou moins longues dans la Mohlenstrasse, et Klingbom, qui me voyait souvent fixer certaine d'entre ses fenêtres, en conçut des soupçons injurieux pour sa femme et me jeta de mauvais regards.

D'un autre côté, je me demande pourquoi dans le vaste monde, à moi seul, ce bizarre privilège échoit ?

Je me demande, dis-je...

Et j'en viens à penser à ma grand'mère maternelle. Cette grande et sombre femme qui parlait si peu et semblait de ses immenses yeux verts suivre les péripéties d'une vie, sur le mur devant elle.

Son histoire était obscure. Mon grand-père, qui était marin, l'avait arrachée aux pirates d'Alger, paraît-il.

Parfois, elle promenait ses longues mains blanches dans mes cheveux en murmurant :

— Lui peut-être... pourquoi pas ?... après tout ?

Elle le répéta le soir de sa mort en ajoutant, son regard de feu pale errant parmi les ombres...

— « Là où je n'ai pu revenir, il ira peut-être... »

Une tempête noire soufflait ce jour-là ; comme ma grand'mère mourut et qu'on allumait les cierges, un immense oiseau d'orage brisa la fenêtre et vint agoniser, sanglant et menaçant, sur le lit de la morte.

Je ne me souviens que de cela de singulier dans ma vie ; mais cela a-t-il la moindre accointance avec l'impasse Ste-Bérégonne ?

Ce fut la branche de viorne qui déclencha l'aventure.

*

* *

Suis-je bien sincère en cherchant là la chiquenaude initiale qui met en mouvement les mondes et les événements ?

Pourquoi ne pas parler d'Anita ?

Il y a quelques années, les havres hanséatiques voyaient arriver encore, sortant des brumes comme des bêtes penaudes, de bizarres petits bateaux

grées à la façon latine : tartanes, sacolèves ou spéronares.

Aussitôt un rire colossal secouait le port jusque dans les plus profondes caves à bière ; des patrons déchargeurs en rendaient leur boisson de rire et des mariniers de Hollande, aux figures de cadrans d'horloge, en mâchaient en mousse blanche leurs longues pipes de Gouda, – Ah ! disait-on, voilà les lougres de rêve ! Je me suis chaque fois senti l'âme navrée devant ces songes héroïques qui venaient mourir dans le formidable rire germanique.

On racontait que les tristes équipages de ces bateaux vivaient le long des côtes dorées de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne, dans un rêve fou, situant dans notre nord cruel, une cocagne fantastique, sœur de la Thulé des anciens.

Pas beaucoup plus savants que leurs aïeux de l'an mille, ils avaient gardé en patrimoine les légendes des îles de diamant et d'émeraude qui furent aux regards de leurs pères l'avant-garde étincelante d'une banquise disloquée.

Le peu de progrès dont leur esprit s'était emparé au cours des derniers siècles : la boussole marine, l'aiguille énigmatique pointant toujours son bec de fer bleui vers le nord, fut pour eux une dernière preuve du mystère inouï du Septentrion.

Un jour que le rêve marchait comme un nouveau Messie sur la houle hachée de la Méditerranée, que les filets n'avaient amené que des poissons empoisonnés par le corail du fond, que la Lombardie n'avait envoyé ni grain ni farine vers les misérables terres du Sud, ils avaient hissé la voile dans le vent de terre.

Leur flottille avait hérissé la mer de ses ailes dures, puis une à une, leurs barques s'étaient fondues parmi les tempêtes de l'Atlantique. Le golfe de Gascogne l'avait grignotée pour en passer les restes aux dents de granit de l'extrême Bretagne. Quelques-unes de ces coques de bois gras furent vendues aux marchands de fagots d'Allemagne et du Danemark ; une d'elles mourut dans son rêve, tuée par un iceberg qui brûlait au soleil, au large des Lofoten.

Mais le Nord a fleuri les tombes de ces bateaux d'un doux nom : « Les lougres du rêve », et s'il fait rire de grossiers matelots, il m'émeut, moi, et pour peu il m'embarquerait parmi ce rêve, qui, monté à bord, y est resté jusqu'à la grande fin.

C'est peut-être aussi parce que Anita est leur fille.

*

* *

Elle est venue de là-bas, toute petite, dans les bras de sa mère, sur une tartane mi-pontée. La barque a été vendue. La mère est morte ; les petites sœurs aussi. Le père, parti sur un voilier des Amériques, n'a plus reparu, le voilier non plus du reste. Anita est restée seule, mais son rêve, qui a conduit la barque vers ces quais de bois moisi, ne l'a pas quittée : elle croit à la fortune nordique, et elle la veut âprement, je dirai presque avec haine.

Dans ce Tempelhof, aux grappes de lumières blanches, elle danse, elle

chante, elle jette des fleurs rouges qui retombent en averse de sang sur elle, ou se grillent aux courtes flammes des quinquets.

Ensuite elle passe parmi le public, tendant en guise de sébille une conque de nacre rose. On y jette de l'argent, de l'or même et ce n'est qu'alors que son regard sourit, qu'il s'attache une seconde comme une caresse à l'homme généreux.

J'ai donné, de l'or ; de l'or, moi l'humble professeur de grammaire française au Gymnasium, pour un regard d'Anita.

*

* *

Notes brèves.

— J'ai vendu mon Voltaire ; je lisais parfois des extraits de sa correspondance avec le roi de Prusse à mes élèves : cela faisait plaisir au principal.

— Je dois deux mois de pension à Fraù Holz, ma logeuse, elle me dit qu'elle est pauvre...

— L'économe de l'institut, à qui j'ai demandé une nouvelle avance sur mes appointements, m'a dit avec embarras que cela lui était difficile, que les règlements l'interdisaient... je ne l'ai pas écouté davantage. Mon collègue Seifert a sèchement refusé de me prêter quelques thalers.

J'ai posé un lourd souverain d'or dans la conque de nacre : le regard d'Anita m'a longuement brûlé l'âme.

Alors j'entendis rire dans les bosquets de laurier du Tempelhof et j'ai reconnu deux domestiques du Gymnasium qui s'enfuyaient dans l'ombre.

C'était ma dernière pièce d'or ; je n'ai plus d'argent, plus...

En passant devant Klingbom, dans la Mohlenstrasse, une calèche hanovrienne, à quatre chevaux, m'a frôlé.

J'ai fait deux bonds effrayés dans la Bérégonnegasse ; ma main, machinalement, a cassé une branche de viorne.

Elle est sur ma table.

Elle m'ouvre tout à coup un monde immense, comme une baguette de magicienne.

Raisonnons, comme dirait Seifert, l'avare.

D'abord mon recul effrayé dans la mystérieuse ruelle et mon retour ensuite dans la Mohlenstrasse, me démontrent que cet espace m'est aussi facile d'accès et de départ que n'importe quelle venelle ordinaire.

Mais le rameau est un apport, voyons, philosophique, immense. Ce bout de bois est « de trop » dans notre monde. Si, dans n'importe quelle forêt d'Amérique, je cueille une branche d'arbuste et que je l'apporte ici, je n'ai pas changé pour cela le nombre des branches d'arbres qui existent sur toute la terre.

Mais, en apportant de la Bérégonnegasse ce rameau de viorne, j'augmente ce nombre d'une unité intrinsèque que toutes les croissances tropicales

n'auraient pu fournir au règne végétal terrestre, puisque je l'emprunte à un plan d'existence qui n'est réel que pour moi !

Je puis donc hors d'elle emporter un objet dans le monde des hommes, et là personne ne pourra m'en contester la propriété. Ah ! jamais propriété n'aurait été plus absolue puisque, ne devant rien à aucune industrie, l'objet en question augmenterait le patrimoine pourtant immuable de la terre...

Mon argumentation continue, elle coule, ample comme un fleuve ; celui-ci charrie des flottilles de mots, encercle des îlots d'appel à la philosophie ; il se grossit d'un vaste système d'affluents de logique pour en arriver à me démontrer à moi-même qu'un vol dans la Bérégonnegasse n'en est plus un dans la Mohlenstrasse.

Fort de ce galimatias, je juge la cause entendue. On n'aurait jamais qu'à éviter les repréailles des habitants énigmatiques de la ruelle, ou du monde où elle conduit.

Je crois que, dans les salles de fête de Madrid et de Cadix, les conquistadors en dépensant l'or des nouvelles Indes se souciaient peu de la colère des lointains peuples spoliés. Demain, j'entre dans l'Inconnu.

Klingbom m'a fait perdre du temps.

Je crois qu'il m'attendait dans le petit hall carré, qui s'ouvre à la fois sur sa boutique et sur son bureau.

À mon passage, au moment où je serrais les dents pour plonger tête baissée dans l'aventure, il m'attrapa par un pan de mon manteau.

— Ah ! Monsieur le professeur, gémit-il, comme je vous ai méconnu ! Ce n'était pas vous ! Et moi qui vous suspectais, aveugle que je fus ! Elle est partie, monsieur le professeur, pas avec vous, oh ! non ; vous êtes un homme d'honneur ; non, monsieur, avec un maître de poste, un homme moitié cocher, moitié scribe. Quelle honte pour la maison Klingbom !

Il m'avait entraîné dans une arrière-boutique ténébreuse et me versait de l'eau-de-vie parfumée à l'orange.

— Et dire que je me méfiais de vous, monsieur le professeur ! Je vous voyais toujours regarder les fenêtres de ma femme, mais je sais maintenant que c'est la dame du grainetier que vous lorgnez.

Je masquai mon embarras en levant haut mon verre.

— Eh ! eh ! fit Klingbom, en me versant à nouveau un flot d'eau-de-vie rougeâtre, je serais bien aise, monsieur le professeur, de vous voir jouer un tour à ce méchant grainetier qui se complaît dans mon malheur.

Avec un sourire complice, il ajouta :

— Je veux vous faire un plaisir ; la dame de vos pensées est maintenant dans son jardin à faire et à défaire des guirlandes de mastouches, venez la voir.

Il m'entraîna par un escalier en spirale vers une fenêtre torve. Je vis les hangars empoisonnés de la distillerie Klingbom fumer parmi un jeu inextricable de courettes, de jardinets moroses et de ruisseaux boueux, à peine larges d'un pas. C'était dans cette perspective que devait s'enfoncer la ruelle

singulière.

Mais là où j'aurais dû l'apercevoir du haut de mon observatoire, on ne voyait que cette fumeuse activité des bâtisses de Klingbom et que le jardin oxydé de parietaires du grainetier voisin, où une maigre forme se penchait vers des parterres arides.

Comme une dernière rasade d'eau-de-vie à l'orange me donna beaucoup de courage, je ne fis, en quittant Klingbom, que quelques pas pour m'enfoncer dans la Bérégonnegasse.

Trois petites portes jaunes dans le mur blanc...

Au delà du coude de la ruelle, les viornes continuaient à mettre du vert et du noir parmi les pavés, puis les trois petites portes parurent, se coudoyant presque et donnant à ce qui aurait dû être singulier et terrible l'aspect puéril d'une rue de béguinage flamand.

Mes pas sonnaient très clairs dans le silence.

Je frappai à la première des portes ; seule la vie vaine de l'écho s'éveilla derrière elle.

La ruelle s'allongeait de cinquante pas vers un nouveau coude.

L'inconnu ne se découvrait qu'avec parcimonie et ma part de découverte d'aujourd'hui n'était que deux murs de ce blanc pauvre du lait de chaux et ces trois portes. Mais toute porte close n'était-elle pas en elle-même un mystère puissant ?

Je frappai, de coups plus forts, le triple huis. Les échos partaient à grand bruit et bouleversaient en confuses rumeurs les silences tapis au fond de prodigieux corridors. Parfois, ils semblaient imiter des pas très légers, mais ce furent les seules réponses du monde enfermé.

Il y avait des serrures comme à toutes les portes que j'ai l'habitude de voir. Le soir de l'avant-veille, j'avais passé une heure à ouvrir celle de mon appartement avec un fil de fer tordu, et c'était facile comme un jeu.

J'avais un peu de sueur sur les tempes, un peu de honte au cœur. Je sortis de ma poche le même crochet et le glissai dans la serrure de la première petite porte.

Et comme celle de ma chambre, très simplement, elle s'ouvrit.

Je suis à présent dans ma chambre parmi mes livres ; un ruban rouge tombé d'une robe d'Anita sur ma table, trois thalers d'argent dans ma main crispée.

Trois thalers !

Je vous dis que j'ai de ma propre main assassiné ma plus belle destinée.

Ce monde nouveau ne s'ouvrait que pour moi seul. Qu'attendait-il de moi, cet univers plus mystérieux que ceux qui gravitent au fond de l'Infini ?

Le mystère me faisait des avances, des sourires, comme une jolie fille. Et je suis entré en larron.

J'ai été mesquin, vil, absurde.

J'ai...

Mais trois thalers !

Comme cette aventure, qui devait être prodigieuse, s'étrique !

Trois thalers que l'antiquaire Gockel m'a allongés en rechignant pour un plat ciselé.

— Trois thalers... Mais c'est un sourire d'Anita.

Je les ai brusquement jetés dans un tiroir. On frappait à ma porte. C'était Gockel.

Était-ce là le malveillant antiquaire, qui avait déposé avec mépris le plat de métal sur son comptoir encombré de colifichets barbares et vermoulus ?

Il souriait à présent, accommodant mon nom qu'il prononce mal, avec des « Herr Doktor » et « Herr Lehrer » sans nombre.

— Je crois, dit-il, que je vous ai fait tort, herr Doktor, grandement. Ce plat vaut certes davantage.

Il a sorti une bourse de cuir et j'ai vu soudain reluire le sourire jaune de l'or.

— Il se pourrait, continua-t-il, que vous ayez des objets de la même provenance... Je veux dire du même genre.

La nuance ne m'avait pas échappé ; sous l'urbanité de l'antiquaire veillait l'esprit du receleur.

— Le fait est, dis-je, qu'un de mes amis, savant collectionneur, et dans une situation difficile, ayant besoin de régler certaines dettes, désire faire argent de quelques pièces de sa collection. Il ne veut pas être connu ; c'est un savant et un timide. Il est déjà assez malheureux de devoir se défaire des trésors de ses vitrines.

Je désire lui épargner une tristesse de plus. Je rends donc service.

Gockel secoua frénétiquement la tête. Il sembla bér d'admiration pour moi.

— C'est comme cela que j'envisage l'amitié.

Ach ! herr Doktor, je relirai ce soir *De Amicitia* de Cicéron, avec une joie double. Que n'ai-je, moi, un ami comme votre infortuné savant en a trouvé un en vous !

Mais je veux contribuer un peu à votre belle action, en achetant tout ce dont votre ami veut se défaire et en le payant très cher, très cher...

Un peu de curiosité me piqua en cette minute :

— Je n'ai pas très bien regardé ce plat, dis-je, avec hauteur ; cela ne me regardait pas et puis je n'y connais rien. Quel travail est-ce ? Byzantin, je crois ?

Gockel se gratta le menton, embarrassé :

— Euh ! Euh !... Je ne saurais pas le dire avec exactitude. Byzantin, oui... peut-être. Il faut que j'en approfondisse l'étude. Mais, continua-t-il, rasséréné tout à coup, c'est en tout cas chose qui trouvera amateur.

Et d'un ton qui tranchait net toute velléité d'enquête :

— C'est ce qui nous importe le plus à nous deux... et à votre ami aussi, cela va sans dire.

Ce soir-là, très tard, j'accompagnai Anita par les rues bleues de lune

jusqu'au quai des Hollandais, où sa maison se blottit au fond d'un massif de hauts lilas.

Mais je dois remonter dans mon récit à ce plateau, vendu pour des thalers et de l'or, ce qui me valut l'amitié d'un soir de la plus belle fille du monde.

La porte s'était ouverte sur un long corridor dallé de bleu ; une verrière givreuse y diffusait la lumière et déchiquetait les ombres. Ma première impression d'être dans un béguinage des Flandres s'accentua, surtout quand au bout du vestibule, une porte ouverte m'introduisit dans une large cuisine voûtée, aux meubles rustiques, luisant de cire et d'encaustique.

Ce cadre bonasse était si rassurant que j'appelai et haute voix :

— Hallo ! Y a-t-il quelqu'un là-haut ?

Une résonance puissante gronda, mais aucune présence ne tint à se manifester.

Je dois avouer qu'à aucun moment, ce silence et cette absence de vie ne m'étonnèrent, comme si je m'y étais attendu.

Plus encore, dès que je m'étais aperçu de l'existence de l'énigmatique venelle, je n'avais pas pensé une minute à des habitants éventuels.

Pourtant je venais d'y entrer comme un voleur nocturne.

Je ne pris aucune précaution pour bouleverser des tiroirs maigrement garnis de couverts et de linge de table. Mes pas sonnèrent librement dans des pièces contiguës meublées en parloirs de couvent, sur un escalier en chêne magnifique qui...

Ah ! il y eut, dans ce fatras banal, matière à étonnement !

Cet escalier ne menait nulle part !

Il plongeait à même la muraille terne comme si au delà de la barrière de pierre, il se prolongeait encore.

Tout cela baignait dans cette lueur ivoirine des vitraux dépolis qui formaient le plafond. J'entrevis, ou crus entrevoir, sur le crépi du mur, une forme vaguement hideuse, mais en la fixant attentivement, je vis qu'elle était formée de minces craquelures et qu'elle s'apparentait seulement aux monstres que nous distinguons dans les nuages et dans les dentelles des rideaux ; du reste, elle ne me troubla pas, car en m'y reprenant une seconde fois, je ne la vis plus dans le réseau des gerçures du plâtre.

Je retournai dans la cuisine, où, par une fenêtre grillée, je vis une courette ténébreuse, formant puits entre quatre murs immenses et moussus.

Sur un dressoir il y avait un lourd plateau qui me parut avoir un peu de valeur ; je le glissai sous mon manteau.

J'étais déçu au delà de toute idée ; il me semblait avoir chipé des sous dans une tire-lire d'enfant ou dans le chétif bas de laine d'une vieille parente.

Et j'allai trouver Gockel, l'antiquaire.

*

* *

Les trois petites maisons sont identiques ; partout je trouve la cuisine

proprette, les meubles avarés et reluisants, la même lueur irréaliste et crépusculaire, la même tranquillité sereine et ce mur insensé devant lequel s'achève l'escalier. J'ai trouvé partout le lourd plateau et des chandeliers identiques.

Je les ai emportés et...

Et le lendemain je les ai retrouvés à leur place.

Je les porte chez Gockel qui les paye avec un large sourire.

C'est à devenir fou ; je me sens une âme monotone de derviche tourneur.

Je vole éternellement dans une même maison, dans les mêmes circonstances, les mêmes objets. Je me demande, si ce n'est pas là une première vengeance de cet inconnu sans mystère ? N'est-ce pas une première ronde de damné que j'accomplis ?

La damnation ne serait-elle pas la répétition sempiternelle du péché, pour l'éternité des temps ?

Un jour, je n'allai pas ; j'avais résolu d'espacer mes lamentables incursions. J'avais une réserve d'or ; Anita était heureuse et me témoignait la plus belle tendresse.

Ce même soir, Gockel vint me rendre visite, me demanda si je n'avais rien à vendre, m'offrit un peu plus cher encore, à mon étonnement, et finit par faire la moue quand je lui fis part de ma décision.

— Monsieur Gockel, dis-je, comme il s'en allait, vous avez sans doute trouvé un acquéreur régulier ?

Il se retourna lentement et me planta son regard droit dans les yeux.

— Oui, herr Doktor. Je ne vous en dirai rien, comme vous ne me parlez pas de... votre ami, le vendeur.

Sa voix devint grave :

— Apportez-moi chaque jour des objets ; dites-moi combien d'or vous en voulez, je vous le donnerai sans plus marchander. Nous sommes liés sur la même roue, herr Doktor, nous payerons peut-être plus tard ; en attendant, vivons la vie telle que nous l'aimons, vous, avec une belle fille, moi, avec une fortune.

Jamais plus nous n'avons effleuré ce sujet, Gockel et moi ; mais Anita devint soudain très exigeante et l'or de l'antiquaire fuyait comme une eau vive entre ses petites mains nerveuses.

Alors, il arriva que l'atmosphère de la ruelle changea, si je puis m'exprimer de la sorte.

J'entendis les mélodies.

Du moins, il me semblait que c'était une musique merveilleuse et éloignée. Je fis un nouvel appel à mon courage et je formai le projet d'explorer l'impasse au delà du coude et de remonter vers la chanson qui vibrait dans le lointain.

Au moment où je dépassai la troisième porte et que je fis des pas dans la zone que je n'avais pas encore parcourue, mon cœur se serra hideusement : je ne fis que trois ou quatre enjambées hésitantes.

En me retournant, je vis le peu que je voyais du premier boyau de la Bérégonnegasse déjà rétréci. Il me semblait que je m'éloignais dangereusement de mon monde, et voici que dans un élan de témérité irraisonnée, je courus, puis, m'agenouillant comme un gamin qui lorgne par dessus une haie, je risquai un coup d'œil sur le tronçon inconnu.

La déception me frappa aussitôt comme une gifle.

La ruelle continuait sa route serpentine, mais la nouvelle perspective ne s'ouvrait de nouveau que sur trois petites portes dans un mur blanc et des viornes.

Je serais certainement revenu sur mes pas, si, en ce moment, le vent des cantiques n'était pas passé, lointaine marée de sons déferlant...

Je surmontai une terreur inexplicable, pour l'écouter, l'analyser si possible.

J'avais bien dit marée : c'était un bruit né dans un éloignement considérable, mais énorme, comme celui de la mer.

Comme je l'écoutais, je n'y distinguai plus ces premiers souffles d'harmonie que j'avais cru y découvrir, mais une discordance pénible, une furieuse rumeur de plaintes et de haine.

N'avez-vous jamais remarqué que les premiers effluves d'une senteur repoussante sont parfois doux et même agréables ? Je me rappelle que, sortant un jour de chez moi, une appétissante odeur de rôti m'accueillit dans la rue.

— Voilà une fameuse et matinale cuisine, m'étais-je dit. Mais, à cent pas plus loin, ce parfum se mua en une âcreté nauséabonde de toile brûlée. En effet, une échoppe de drapier proche flambait en piquant l'air de tisons ardents et de flammèches fumantes. Ainsi l'apparence première de la mélodieuse rumeur me trompait peut-être.

Si je me hasardais au delà du nouveau tournant ? me dis-je. Au fond, mon inertie craintive avait presque disparu ; je franchis en quelques secondes l'espace devant moi, cette fois d'un pas tranquille pour trouver, pour la troisième fois, le décor laissé derrière moi.

Alors, une sorte d'amère fureur s'empara de mon être où sombrait ma curiosité brisée.

Trois maisons identiques, puis encore trois maisons identiques.

Rien qu'en ouvrant la première porte, j'avais forcé le mystère intercalaire.

Un courage morne s'était emparé de moi ; à présent je m'avançais dans la ruelle et ma déception s'accrut d'une façon hallucinante.

Une courbe, trois petites portes jaunes, un bouquet de viornes, puis un nouveau coude, et puis réapparaissaient les trois petites portes dans le mur blanc et l'ombre portée des fusains. Cela se déroulait comme des périodes dans une série de chiffres, depuis une demi-heure, en une formidable obsession, le long de ma marche devenue furieuse et bruyante.

Tout à coup, au dernier coude que je contournai, cette terrible symétrie se rompit.

Il y avait derechef trois petites portes et des viornes mais il y avait un grand portail de bois gris, suiffeux et patiné. Et de cette porte j'eus peur.

J'entendais la rumeur à présent gronder en proches et menaçantes huées. Je rétrogradai vers la Mohlenstrasse ; les périodes redéfilèrent comme des quatrains de plaintes : trois petites portes et des viornes, trois petites portes et des viornes...

Enfin clignotèrent les premières lampes du monde réel. Mais la rumeur m'avait poursuivie Jusqu'à la lisière de la Mohlenstrasse, Là, elle se coupa au dé clic, s'adaptant aux bruits joyeux du soir de la rue populeuse, de sorte que la mystérieuse et terrible huée finit en une fraîche envolée de voix enfantines chantant une ronde.

Une terreur sans nom est sur la ville.

Je n'en parlerais pas dans ces brefs mémoires qui ne s'intéressent qu'à moi-même, si je n'avais pas trouvé un lien mystérieux entre la ruelle ténébreuses et les crimes qui chaque nuit ensanglantent la cité.

Plus de cent personnes ont disparu brutalement, cent autres ont été sauvagement assassinées.

Or, en dessinant sur le plan de la ville, la ligne sinueuse qui doit représenter la Bérégonnegasse, impasse incompréhensible chevauchant notre monde terrestre, je constate avec effarement que tous ces crimes ont été commis le long de ce tracé.

Ainsi, le malheureux Klingbom fut un des premiers à disparaître. Il s'est, aux dires de son commis, évanoui comme une fumée au moment de rentrer dans la chambre des alambics. La femme au grainetier a suivi, enlevée au milieu de son triste jardin ; son mari a été trouvé le crâne brisé dans son séchoir.

Au fur et à mesure que je suis de ma plume la ligne fatidique, mon idée se transforme en certitude. Te ne pourrais expliquer la disparition des victimes que par leur passage sur un plan inconnu ; quant aux crimes, ils sont coups faciles pour des invisibles.

Dans une maison de la rue de la Vieille Bourse, les habitants ont tous disparu. Rue de l'Église, on a trouvé deux, trois, quatre, puis six cadavres. Rue de la Poste, il y a eu cinq disparitions et quatre morts, et cela continue, se limitant, dirait-on, à la Deichstrasse, où de nouveau on assassine et on enlève.

Maintenant je me rends bien compte que d'en parler, ce serait m'ouvrir à moi-même la porte du Kirchhaùs, sombre asile de fous, tombeau qui ne connaît pas de Lazare ; ou bien donner libre jeu à une foule superstitieuse et assez exaspérée pour me mettre en pièces comme sorcier.

Et pourtant, depuis ma quotidienne et monotone rapine, une colère se lève en moi et me pousse à de vagues projets de vengeance.

— Gockel, me suis-je dit, en connaît plus long que moi. Je vais le mettre au courant de ce que je sais, cela le mettra sur la voie des confidences.

Mais comme l'antiquaire vidait sa lourde bourse dans mes mains, ce soir-là, je n'ai rien dit et Gockel est parti comme de coutume avec des paroles polies, dépourvues de toute allusion à l'affaire étrange qui nous a rivos à une même chaîne.

Il me semble pourtant que les événements vont se précipiter, se ruer en torrent à travers ma vie trop tranquille.

De plus en plus je me rends compte que la Bérégonnegasse et ses petites maisons ne sont qu'un masque, derrière lequel s'abrite je ne sais quelle horrible face.

Jusqu'ici, et sans doute pour mon plus grand bonheur, je n'y étais allé qu'en plein jour, car pour dire vrai, sans trop savoir pourquoi, j'y redoutais le soir et les ténèbres.

Mais voici que je m'y suis attardé, m'acharnant à bouleverser dès meubles, à retourner des tiroirs, voulant obstinément découvrir du nouveau. Et le « nouveau » vint de lui-même, sous la forme d'un sourd grondement, comme de lourdes portes roulant sur des galets. Je levai la tête et je vis que la clarté d'opale s'était muée en un demi-jour cendrex, les verrières de la cage d'escalier étaient livides, les courettes déjà remplies d'ombre.

J'eus le cœur serré, mais comme le roulement se répétait, renforcé par la puissante résonance du lieu, ma curiosité fut plus forte que ma peur et je montai l'escalier pour voir d'où venait le bruit.

Il faisait de plus en plus sombre, mais avant de bondir comme un fou au bas des marches et de m'enfuir, je pus voir...

Il n'y avait plus de muraille !

L'escalier finissait, sur un gouffre creusé à même dans la nuit et d'où montaient de vagues monstruosité.

J'atteignis la porte ; derrière moi quelque chose fut renversé avec fureur.

La Mohlenstrasse luisait devant moi comme un havre. Je pris ma course. Une griffe me saisit soudain avec une sauvagerie extrême.

— Dites-donc, vous tombez de la lune ?

J'étais assis sur le pavé de la Mohlenstrasse, devant un marin qui se frottait le crâne endolori et me regardait d'un air stupéfait.

Mon manteau était en pièces, mon cou saignait ; je ne perdis pas de temps à m'excuser, mais détalai promptement, à la suprême indignation du matelot, qui criait qu'après avoir abordé quelqu'un si brutalement, on lui offrait au moins un verre.

Anita est partie, Anita a disparu ! Mon cœur est brisé, je m'effondre en sanglotant sur mon or inutile.

Pourtant le quai des Hollandais est bien loin de la zone dangereuse. Mon Dieu ! j'ai grandement failli par excès de prudence et de tendresse ! N'ai-je pas, sans parler de la ruelle, montré un jour le fameux tracé à mon amie, en lui disant que tout le danger semblait concentré sur ce parcours sinueux ?

Les yeux d'Anita ont étrangement lui à ce moment.

J'aurais dû me douter que l'immense esprit d'aventure qui anima ses ancêtres n'était pas mort en elle.

Peut-être qu'à ce même instant, par une intuition de femme, elle a rapproché ma soudaine fortune de cette topographie criminelle... Oh ! comme ma vie s'effondre !

Nouveaux meurtres, nouvelles éclipses de personnes...

Et mon Anita a été emportée dans le tourbillon sanglant et inexplicable !

Le cas de Hans Mendell m'inspire une idée folle : ces êtres vaporeux comme il les décrit, peut-être ne sont-ils pas invulnérables ?

Hans Mendell n'était pas un homme distingué, toutefois il faut le croire sur parole ; c'était un fort mauvais garçon qui faisait métier de bateleur et de coupe-jarret.

Quand on l'a retrouvé, il avait en poche les bourses et les montres de deux malheureux dont les cadavres ! ensanglantaient le sol à quelques pas de lui.

On aurait pu croire à la culpabilité complète de Mendell, si on ne l'avait pas trouvé lui-même, râlant, les deux bras arrachés du corps.

Comme c'était un homme d'une constitution puissante, il a pu vivre encore assez de temps pour répondre aux questions fiévreuses des magistrats et des prêtres.

Il a avoué que, depuis quelques jours, il suivait une ombre, une sorte de brouillard noir, qui tuait les gens que lui, Mendell, dévalisait ensuite.

Le jour de son, malheur, il vit, au clair de lune, le brouillard noir attendre, immobile, au milieu de la rue de la Poste. Il se cacha dans lot guérite d'un factionnaire absent et l'observa. Il remarqua encore des formes vaporeuses sombres et malhabiles qui sautillaient comme des balles d'enfants, puis disparaissaient.

Bientôt il entendit des voix et vit deux jeunes gens remonter la rue. Il ne remarqua plus le brouillard, mais vit soudain les deux hommes se tordre sur le sol et rester immobiles.

Mendell ajouta qu'il avait déjà observé, à sept reprises différentes, la même marche dans ces crimes nocturnes.

Il attendait chaque fois le départ de l'ombre pour dépouiller les cadavres.

Ceci démontre chez cet homme un sang-froid formidable, digne d'un meilleur emploi.

Comme il dépouillait les deux corps, il vit avec effroi que le brouillard n'était pas parti, mais s'était seulement élevé et s'interposait entre lui et la lune.

Il vit alors qu'il avait une forme humaine, mais très grossière.

Il aurait voulu regagner la guérite, mais il n'en eut pas le temps : la figure fondait sur lui.

Mais Mendell était un homme d'une force terrible ; il frappa, dit-il, un coup énorme et rencontra une légère résistance, comme s'il poussait la main dans un puissant souffle d'air.

C'est tout ce qu'il put dire ; du reste son horrible blessure ne lui permit plus qu'une heure de vie après son récit.

L'idée de venger Anita s'est ancrée maintenant dans mon cerveau. J'ai dit simplement à Gockel :

— Ne venez plus. J'ai besoin de vengeance et de haine, et votre or ne peut plus rien.

Il m'a regardé de cet air profond que je lui connais.

— Gockel, ai-je répété, je vais me venger.

Soudain sa figure s'est illuminée comme d'une joie énorme :

— Et... croyez-vous... Herr Doktor, « qu'ils » disparaîtront ?

Alors, je lui ai donné durement l'ordre de faire charger une charrette de fagots, d'estagnons d'huile et d'alcool brut, d'un baril de poudre de chasse, et de l'abandonner sans conducteur ni surveillant dans la Mohlenstrasse, de grand matin. Il s'est incliné très bas, comme un serviteur et, en partant, ma dit par deux fois :

— Que le Seigneur vous assiste ! Que le Seigneur vous vienne à l'aide !

Je sens que ce sont les dernières lignes que j'écirai de ce journal.

Contre la grande porte les fagots sont entassés, ils ruissellent d'huile et d'alcool, des traînées de poudre relient les petites portes proches avec d'autres fagots huilés ; des charges bourrent les crevasses des murs.

La huée mystérieuse passe et repasse en ondes continues autour de moi ; aujourd'hui j'y distingue des lamentations abominables, des plaintes humaines, échos d'atroces supplices de la chair. Mais une joie tumultueuse agite mon être, parce que je sens autour de moi une inquiétude folle qui vient *d'eux*.

Ils voient mes terribles apprêts et ne peuvent les empêcher, car seule, je l'ai bien compris, la nuit délivre leur effroyable puissance.

Posément je bats mon briquet.

Un gémissement passe, et les viornes frissonnent comme si une dure brise soudaine les agitant.

Une longue flamme bleue monte... les fagots se mettent à bavarder, un peu de poudre fuse...

Je galope par la venelle sinueuse, de coude en coude, un peu de vertige au cerveau comme si je dévalais trop rapidement un escalier en spirale, qui descendrait profondément sous terre.

La Deichstrasse et tout le quartier sont en flammes.

De ma fenêtre, au dessus des toits, je vois blondir le ciel.

Le temps est sec, il paraît qu'il n'y a pas d'eau ; haut dans la rue voyage la bande rouge des flammèches et des tisons brûlants.

Il y a un jour et une nuit que cela flambe, mais le feu est encore loin de la Mohlenstrasse !

L'impasse est là, calme, avec ses viornes tremblants ; des détonations grondent au loin.

Une nouvelle charrette est là, abandonnée par les soins de Gockel.

Il n'y a pas une âme : tout le monde est attiré par le spectacle formidable du feu. On ne l'attend pas ici.

J'avance de courbe en courbe, semant les fagots, les flaques d'huile et d'alcool, le sombre frimas de la poudre.

Et tout à coup, à un coude nouvellement franchi, je m'arrête médusé.

Trois petites maisons les éternelles trois petites maisons, brûlent

tranquillement à belles flammes jaunes dans l'air paisible. On dirait que le feu lui-même respecte leur sérénité car il accomplit sa besogne sans rumeur et sans sauvagerie. Je comprends que je suis à la lisière rouge du sinistre qui détruit la ville.

Je recule, l'âme angoissée, devant ce mystère qui va mourir.

La Mohlenstrasse est toute proche ; je m'arrête devant la première de ces petites portes, celle que j'ouvris en tremblant il y a quelques semaines. C'est ici que j'allumerai le nouveau brasier.

Je parcours une dernière fois la cuisine, les sévères parloirs, l'escalier qui plonge de nouveau dans la muraille, et je sens à présent que tout cela m'était devenu familier, presque cher.

— Qu'est cela ?

Sur le grand plateau, celui que tant de fois je dérobai, pour le retrouver le lendemain, il y a des feuilles couvertes d'écriture.

Une écriture élégante de femme.

Je m'empare du rouleau ; ce sera mon dernier larcin dans la ruelle ténébreuse. Les Stryges ! les Stryges ! les Stryges !

... *Ainsi finit le manuscrit français.*

Les derniers mots où s'évoquent les impurs esprits de la nuit, sont tracés à travers les pages en caractères heurtés, clamant le désespoir et la terreur.

Ainsi doivent écrire ceux, qui, sur un bateau qui sombre, veulent confier un dernier adieu à une famille qui, espèrent-ils, leur survivra.

Ce fut l'année dernière à Hambourg.

Sanct-Pauli et ses Zillerthal et son hallucinante Peterstrasse, Altona et ses boîtes à schnaps, ne m'avaient, la veille et l'avant-veille, donné qu'un pâle plaisir. Je traînais dans la vieille ville, qui sentait bon la bière fraîche et qui était douce à mon cœur, parce qu'elle me rappelait les villes que ma jeunesse avait aimées ; et là, dans une rue sonore et vide, je vis le nom de l'antiquaire « Lockmann Gockel ».

J'achetai une vieille pipe bavaroise aux truculentes enluminures ; le commerçant semblait aimable, je lui demandai si le nom d'Archiprêtre lui disait quelque chose. L'antiquaire avait une figure de terre grise, elle devint, dans le soir si blanche qu'elle sortait de l'ombre comme si une flamme intérieure l'eut illuminée.

— Archiprêtre, murmura-t-il, oh ! Monsieur, que dites-vous ? Que savez-vous ?

Je n'avais aucune raison pour faire un mystère de cette histoire, trouvée parmi le vent et la salure.

Je la racontai.

L'homme alluma un bec de gaz d'un modèle archaïque dont la flamme dansa et siffla sottement.

Je vis ses yeux las.

— C'était mon grand-père, dit-il, quand je parlai de l'antiquaire Gockel.

J'achevai mon récit et un grand soupir s'éleva d'un coin sombre.

— C'est ma sœur, dit-il.

Je saluai une personne jeune encore, jolie, mais très pâle, qui, immobile parmi les ombres les plus grotesques, m'avait écouté.

— Presque tous les soirs, continua-t-il d'une voix angoissée, notre grand-père en parlait à notre père, et celui-ci s'entretenait avec nous de ce fatal sujet ; maintenant qu'il est mort, lui aussi, nous en parlons entre nous.

— Mais, dis-je nerveusement, grâce à vous nous allons pouvoir faire des recherches, n'est-ce pas, concernant la mystérieuse petite rue ?

Lentement l'antiquaire leva la main.

— Alphonse Archiprêtre fut professeur de français au Gymnasium jusqu'en 1842.

Oh ! fis-je déçu, c'est bien loin cela !

— L'année du grand incendie, qui faillit détruire Hambourg.

La Molhenstrasse et l'immense quartier compris entre elle et la Deichstrasse ne fut qu'un brasier ardent.

— Et Archiprêtre ?

— Il habitait assez loin de là, vers Bleichen, le feu n'atteignit pas sa rue, mais au milieu de la deuxième nuit, celle du six mai, la nuit terrible, sèche et sans eau, sa maison flamba, elle seule, parmi les autres, qui par miracle furent épargnées.

Il mourut dans les flammes, du moins on ne le retrouva plus.

— L'histoire... dis-je.

Lockmann Gockel ne me laissa pas achever. Il était tellement heureux de trouver un dérivatif qu'il s'empara goulûment du sujet à peine énoncé ; par bonheur il raconta à peu près ce que je voulais savoir.

— L'histoire a dans tout ceci resserré le temps, comme l'espace s'est resserré sur cet endroit fatidique de la Bérégonnestrasse.

Ainsi dans les archives de Hambourg, on parle d'atrocités qui se commirent *pendant l'incendie* par une bande de malfaiteurs mystérieux. Crimes inouïs, pillages, émeutes, hallucinations rouges des foules, tout cela est parfaitement exact. Or, ces troubles eurent lieu plusieurs jours *avant le sinistre*.

Comprenez-vous la figure que je viens d'employer sur la contraction du temps et de l'espace ?

Sa figure se rasséréna un peu.

— La science moderne n'est-elle pas acculée à la faiblesse euclidienne par la théorie de cet admirable Einstein, que monde entier nous envie ?

Et ne doit-elle pas avec horreur et désespoir, admettre cette loi fantastique de contraction de Fitzgerald-Lorentz ? La contraction, Monsieur, ah ! ce mot est lourd de choses !

La conversation semblait s'engager dans une traverse insidieuse.

Sans bruit, la jeune femme apporta de hauts verres remplis de vin jaune. L'antiquaire leva le sien vers la flamme, et des couleurs merveilleuses coulèrent comme un fleuve silencieux de gemmes, sur sa main grêle.

Il délaissa sa dissertation scientifique et revint au récit de l'incendie.

— Mon grand-père et les gens d'alors racontèrent que d'immenses flammes vertes fusaient des décombres jusqu'au ciel. Des hallucinés y virent des figures de femmes d'une férocité indescriptible.

Le vin avait une âme. Je vidai le verre et je souris à la parole terrifiée de l'homme.

— Ces mêmes flammes vertes jaillirent de la maison d'Archiprêtre et rugirent si horriblement que, dit-on, des gens moururent de peur dans la rue.

— Monsieur Gockel, demandai-je, votre grand-père n'a-t-il jamais parlé du mystérieux acquéreur, qui ; chaque soir, venait acheter les mêmes plateaux et les mêmes chandeliers ?

Une voix lasse répondit pour lui, par des mots presque identiques à ceux qui terminaient le manuscrit allemand :

— Une grande vieille, une immense vieille femme avec des yeux de poulpe, dans une figure inouïe.

Elle donnait des sacs d'or si lourds que notre grand-père devait en faire quatre parts pour les porter à ses coffres.

La jeune femme continua :

— Au moment où le professeur Archiprêtre est venu chez nous, la maison Lockmann-Gockel allait à la ruine.

Elle devint riche alors. Nous le sommes encore, très, énormément, de l'or des... oh ! oui, de ces êtres de la nuit !

— Ils ne sont plus, murmura son frère en remplissant nos verres.

— Ne dis pas cela ! *Ils* ne peuvent nous avoir oubliés. Penses-tu à nos nuits ? Nos nuits affreuses entre toutes ! Tout ce que je puis espérer maintenant, c'est qu'il y a, ou qu'il y a eu, auprès d'eux, une présence humaine qu'ils chérissent et qui intercède peut-être pour nous.

Ses beaux yeux s'ouvraient démesurément sur le gouffre noir de ses pensées.

— Kathie ! Kathie ! s'écria l'antiquaire, as-tu vu de nouveau...

— Toutes les nuits, elles sont là, les choses, tu le sais bien, dit-elle d'une voix basse comme un murmure douloureux. Elles assiègent nos pensées dès que le sommeil vient sur nous. Oh ! ne plus dormir !...

— Ne plus dormir ! répéta son frère en un écho de terreur.

— Elles sortent de leur or que nous gardons et que, malgré tout, nous aimons ; elles montent de tout ce que nous avons acquis avec cette fortune de l'enfer...

Elles reviendront toujours, tant que nous durerons et tant que durera cette terre de malheur !

Thomas Owen (Belgique)

Thomas Owen est né à Bruxelles. Ses études de droits terminées, il se tourna délibérément vers les lettres et conquist d'emblée le public par ses premiers livres d'aventures policières.

La Belgique, avec Simenon, Stanislas-André Steeman, Jules Stéphan, Jules Léger et Thomas Owen, arrive bonne première, après l'Angleterre, dans le récit policier de haute qualité.

Mais Thomas Owen ne tarda pas à se tourner vers le roman noir, et aujourd'hui, il occupe une place enviable parmi les conteurs du genre terrifiant.

Sa manière de faire naître le frisson de l'épouvante est très personnelle et diffère de celle, plus brutale, plus hoffmanesque, de Jean Ray. Il se rapproche plus de Dostoïevski par sa manière de poser ses personnages sous le signe de la fatalité.

Bibliographie : *Ce soir, huit heures – Destination inconnue – Un crime « Swing » – Le Nez de Cléopâtre – Duplicité – L'initiation à la peur – Les Espalard – Les Chemins étranges – Le Livre interdit – La Cave aux crapauds – Le Jeu secret.*

Il retournait, passablement intrigué, l'enveloppe mauve entre ses doigts. Il la faisait pivoter sur deux pointes, entre ses index, d'un air indécis, cherchant à identifier cette haute écriture cahotée qui lui était inconnue. Il hésitait à ouvrir cette lettre mystérieuse dont le libellé même de l'adresse avait quelque chose d'anxieux et de pressant :

À Maître Petrus WILGER. Urgent.

Y avait-il donc quelque chose d'insolite à recevoir ainsi une lettre par porteur ? Non certes. Mais pour un homme de loi ombrageux, vivant reclus et solitaire au milieu de ses codes et de ses traités de jurisprudence, se livrant plus à l'étude des textes par amour du droit que par souci de mettre sa science au service des plaideurs, il y avait, dans le fait seul de ce mot urgent, une intrusion inusitée de la vie active dans le domaine sévère et un peu cristallisé de son existence.

Il n'osait se l'avouer, mais cette lettre lui était parvenue dans de telles circonstances, qu'il sentait monter en lui un trouble indéfinissable qu'il ne pouvait attribuer cette fois à son tempérament angoissé et perpétuellement inquiet.

On avait sonné à coups précipités. Exactement comme l'aurait fait une personne se sentant poursuivie et cherchant un asile immédiat. Coïncidence bizarre. Il se trouvait à ce moment même dans le corridor et avait pu ouvrir presque instantanément. Il avait littéralement tiré la porte à lui, avec une brusquerie nerveuse, tant il avait été bouleversé par ce carillonnage bruyant et fébrile. Il s'était trouvé alors, ridicule et gauche, devant un vide immense.

Personne n'attendait devant sa porte. La rue était déserte, hostile, comme abandonnée depuis des siècles, vide à tout jamais d'une présence humaine ou animale. Il avait été devant cette tristesse, cette mortelle immobilité des pierres, comme un ressuscité revoyant le jour dans une ville maudite et désertée.

Jamais il n'avait mesuré ainsi l'effroyable détresse glacée de cette artère paisible, propre, au pavé égal, aux trottoirs étroits, où tout prenait brusquement une apparence de paralysie, de réprobation, de solitude désespérée.

— Comme cette rue est douloureuse ! avait-il pensé avec un véritable pincement de compassion au cœur.

Et c'était bien cela. La douleur plus encore que la tristesse. Elle se dégageait avec une intensité poignante des façades presque identiques d'un gris terne, qui alignaient leurs visages tragiques et mornes, avec le mauvais sourire en relief de leur balcon aride.

De la maison on face de lui, alors qu'il était là stupide et immobile, un

gamin était sorti. Un gamin qui avait eu l'air de prendre, en dernière minute, les conseils d'une personne abritée derrière la porte verte entrebâillée. La commission dont on le chargeait devait lui paraître bien ennuyeuse, car il ne mit aucun empressement à se mettre en route. Petrus Wilger avait cru voir cependant qu'une main, ou quelque chose de pareil, l'avait poussé à l'épaule avant de refermer la porte.

L'enfant alors était venu vers lui en traversant la rue oblique, les yeux baissés, comme un gosse grincheux à qui on aurait dit avec humeur. « Va donc embrasser la vieille dame... »

Le gamin lui avait tendu l'enveloppe sans le regarder et Petrus Wilger, malgré son désir de s'abstenir de tout geste, avait avancé la main et accepté le pli.

L'enfant à ce moment avait reculé prestement et s'était aussitôt éloigné, témoignant sa crainte et sa méfiance.

Petrus Wilger avait regardé l'enveloppe tout d'abord. Elle lui était bien destinée. Il avait levé les yeux ensuite, indécis, étourdi par l'étrange manège qui faisait monter en lui une irritation crispante qui lui donnait à la fois envie de pleurer et de torturer quelqu'un.

Il avait voulu rappeler le petit porteur. Mais il était fort loin.

— Pstt... Pstt... avait fait Wilger.

Et le gamin s'était retourné. Mais à la vue de cet homme hagard, sur le pas de sa porte, qui lui faisait des signes, il s'était mis à courir tout à coup, au milieu de la rue.

Alors Wilger avait fait cette constatation effarante. Le gamin courait à perdre haleine, mais ses pas résonnaient toujours dans la rue vide avec une égale intensité, comme s'il ne parvenait pas à s'éloigner et s'acharnait en vain à vaincre la vitesse d'un tapis mobile qui se serait déroulé sous ses pieds en sens inverse.

Wilger avait voulu s'élancer alors pour le rejoindre et découvrir la cause de l'étonnant phénomène. Mais une grande lassitude l'avait envahi. Quelque chose comme la molle étreinte d'une fatigue de cauchemar qui refuse aux jambes le droit de sauver le corps. Une paralysie physique, mais aussi intellectuelle.

Une sorte de battement du cerveau. Ce pouls mystérieux qui oblige à regarder une bille sur le bord d'un cercle, accomplissant son circuit avec une précision désespérante, sans sortir de sa route, implacable et invincible malgré l'effort de notre volonté pour l'en faire sortir et pour décider, dans notre morbide rêverie, qu'elle va quitter brusquement son ornière, changer de route et filer tout à coup en ligne droite vers l'infini.

C'est l'instant où l'on n'est plus maître de sa pensée, où quelque chose d'autre a pris les commandes et se rit de nos efforts infructueux et rageurs pour ressaisir la maîtrise de nos facultés.

C'est la goutte d'encre que l'on voit, au bout de sa plume, s'étirer, s'alourdir, prête à tomber, et qui reprend mille fois sa place et sa forme

première en refusant de se détacher. On a beau décider en son esprit que, cette fois, elle tombera... on la voit s'allonger, se détacher presque, ne tenir plus qu'à l'apparence d'un fil. Rien n'y fait, elle se reprend encore, et cela dure, dure... malgré tout.

Vaincu, on tente en vain d'arrêter sa pensée à un autre objet, mais tenace et lancinante la goutte s'allonge toujours au bec de la plume...

Le gamin avait disparu lorsque Wilger sortit de sa torpeur. Il rentra alors chez lui. Il dut faire effort pour fermer sa porte, comme si toutes les mains du monde s'y appuyaient pour l'empêcher de bouger. Il traîna des jambes de plomb et gagna péniblement son cabinet de travail. Là, finalement, effondré dans son fauteuil, il mit son coupe-papier au pli de l'enveloppe comme un poignard dans une aisselle.

Il en sortit en tremblant un billet laconique où une main, qu'il imagina sèche et ridée, avait tracé ces mots sans importance :

Tél. 15-12-38. Attends nouvelles.

Il soupira et sourit, soulagé. Ce n'était donc que cela. Il eut l'impression d'un ballon d'enfant qui filait droit vers un ciel bleu. Plus de poids sur le cœur. Plus de main de fer à ses tempes.

— La sotte plaisanterie, songea-t-il.

Il se sentait tout rasséréné.

— Si je téléphone à ce numéro, je vais tomber sur un farceur qui se moquera de moi...

Et à cette seule idée qui bousculait ses habitudes et sa vie de reclus, il se sentit tout ragaillardir. Tout l'insolite de son aventure lui avait échappé. Les sensations pénibles même, qu'il avait éprouvées peu de temps auparavant, s'estompaient déjà en son souvenir comme une très vieille histoire sans importance.

Il s'habilla et sortit. Une fois dans la rue, qui lui parut tout à coup moins triste — une femme passait avec un bébé dans les bras — il chercha machinalement des yeux la porte verte d'où le petit messenger lui était apparu tout à l'heure. Une porte verte... Avec un petit judas noir, lui avait-il semblé... Mais il y en avait des quantités de portes vertes. Trois. Sept. Dix... Presque toutes les portes de la rangée de maisons vis-à-vis de la sienne étaient peintes en vert. Comment reconnaître la bonne ?

Cela lui fit une petite impression désagréable, comme de sentir qu'on a perdu quelque chose sans pouvoir préciser quoi.

— D'où ce gamin a-t-il pu sortir ? pensa-t-il.

Et toute la scène aussitôt renaissait dans son esprit. Il se remémorait le visage du petit porteur avec une netteté inattendue. Une figure à la fois jeune et vieille. Avec quelque chose de bestial et de candide. Une figure de nain pathétique et ridée, à laquelle il crut devoir prêter un regard envieux et fuyant. Une figure inoubliable dont il ne chasserait jamais plus le souvenir.

Il hâta le pas. Toute la rue vide le regardait dans le dos, de ses cent fenêtres hypocrites. C'était comme une éponge glacée sur son dos moite. Il ne respira

qu'une fois arrivé au centre de la ville, à un carrefour encombré et bruyant.

Il se jeta comme un voleur traqué dans une grande brasserie bien éclairée, bien achalandée, où se pressait un public sympathique et bien nourri. Là, au moins, il ne se sentirait plus seul... Il ne mourrait ni de faim, ni de soif, ni de manque d'air...

Il avala avidement le verre de bière glacée qu'on lui apporta et cela lui mit aux tempes un battement métallique et douloureux qu'il essaya de dominer en se prenant la tête dans les mains.

Lorsqu'il se sentit un peu soulagé, il regarda autour de lui. La foule paraissait heureuse et pressée. Des gens entraient, serraient des mains, déplaient des journaux, avalaient de la viande froide, jouaient aux dés, fumaient, payaient, s'en allaient avec de grands gestes. Et lui était là, rêveur et solitaire, à griffonner machinalement des chiffres sur la table de marbre, en belles colonnes d'addition : 15.12.38... 15.12.38... 15.12.38...

C'était extraordinaire ce que son crayon marquait bien sur ce marbre gras. Il aurait passé des heures à écrire ainsi. Il s'aperçut soudain de ce que faisait sa main. Car sa main seule écrivait. Son esprit était ailleurs, le long des jambes d'une jeune femme en face de lui.

Il se leva alors, si brusquement que ses voisins le dévisagèrent avec étonnement. Il s'avança en titubant entre les tables et vint à la caisse demander la clé de la cabine téléphonique...

*

* *

Pour la troisième fois, Pétrus Wilger formait le numéro fatidique. Avec un calme appliqué. Meticuleusement. Comme si son agitation seule avait pu le faire échouer-jusqu'alors. L'attente se prolongeait. Dans le lointain inconnu, vide, seule, sourde, angoissée, retentissait la sonnerie d'appel.

— Le numéro existe certainement, pensa-t-il, puisque cela sonne... Mais on ne répond pas.

Il attendit patiemment. Il se donna le droit d'écouter encore cinq appels de la sonnerie et cinq fois renouvela ce délai de lâcheté. C'était plus fort que lui. Maintenant qu'il avait décidé de téléphoner, il en aurait le cœur net.

Et soudain on décrocha. Il en fut épouvanté. Il ne s'y attendait plus. Il aurait préféré Kéternisation de sa vaine attente à ce brusque tête-à-tête avec une réalité sur laquelle il ne comptait plus... Qu'allait-il donc dire ? Il l'avait oublié. Très sincèrement, il était à quia.

— Allo ! répéta au bout du fil une voix neutre et sans timbre.

— Allo ! dit Wilger en parlant très vite, beaucoup trop vite pour un homme raisonnable. Allo... Allo... Je ne suis pas dupe de votre plaisanterie, mon cher. Je suis un vieux singe, et...

Il resta court. La banalité de ses paroles l'irritait contre lui-même. Il avait parlé ainsi sottement, sans réfléchir, préférant tout à ce silence inintelligent qui le paralysait.

Un rire bizarre lui gratta dans l'oreille. Un rire creux qui fut la seule réponse.

— Allo ! Ici Pétrus Wilger, dit-il... À qui ai-je l'honneur ?

Alors la voix sans timbre, légèrement ironique :

— Oui, oui... On avance et la distance reste la même...

Là-dessus on raccrocha. Et, dans son impuissante colère, il n'entendit plus dans l'appareil qu'un sifflement croissant où craquaient par moment des parasites.

Il raccrocha l'écouteur avec violence et découragement et sortit de la cabine. L'orchestre à ce moment commençait à jouer et il sursauta, mal à l'aise. Il avait l'impression d'être accueilli avec ironie par une foule en joie de le voir mystifié.

Il alla s'accouder à sa table, le front dans la main, isolé du bruit et de la foule par son évasion intérieure, comme ces êtres que l'on rencontre parfois dans les endroits publics, solitaires et pathétiques, plongés sans respect humain dans une méditation impassible et douloureuse.

Tout ce qui peut exister de terreur indécise, d'angoisse malfaisante, avait rampé jusqu'à lui par les ténébreux détours de la peur et le serrait à présent à la gorge comme une main de plomb, empêchant sa salive de passer.

La terreur de l'inconnu, l'épouvante de cette rue où il avait son logement, la hantise d'une malédiction inexplicable qui venait de s'abattre sur lui injustement, sans qu'il pût comprendre pourquoi, lui labouraient le cœur à petits coups raffinés comme autant d'ongles empoisonnés. Il avait envie de pleurer comme les enfants victimes d'une aveugle malchance et qui ne songent ni à sangloter ni à se révolter, tant ils sont désemparés par le malheur qui les poursuit.

Une fatalité implacable, venue de très loin, avait jeté sur lui son manteau noir. Il n'arriverait pas à s'en libérer. Il était trop lourd, trop grand, maintenu de partout par des mains invisibles qui le tendaient comme un piège, le forçant lentement et pesamment à courber l'échine.

Il refusa de lutter et résolut de fuir. Il se jetterait à terre, il ramperait entre les tables, il échapperait à cette sombre menace.

— Vous ne vous sentez pas bien ? vint demander le garçon en veste blanche.

Ces mots seuls le libérèrent. Il put se redresser. Il trouva la force et la lucidité de régler son verre de bière.

Il sortit. Il secoua son malaise. Décidément il lui fallait s'observer, se soigner. Il travaillait trop. La fatigue seule meublait son cerveau de ces folles imaginations. Il lui faudrait prendre du repos. Se retirer à la campagne chez ce vieil oncle douanier qui lui demandait une fois par an de venir passer quelques jours auprès de lui, avec une insistance discrète et jamais découragée.

Une cabine téléphonique au coin de la rue fit renaître cependant ses préoccupations. Il ne put résister au besoin de s'y engouffrer. Il demanda le bureau central.

— Pouvez-vous me dire quel est le détenteur du numéro d'appel 15.12.38 ?

— Un moment...

Il était tendu à l'extrême. De la nuque aux talons, un nerf en lui se tordait effroyablement.

— Allo ! Vous avez dit le 15.12.38, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Ce numéro n'existe pas.

— Mais, Mademoiselle, balbutia-t-il, je viens d'avoir une communication avec lui.

— Ce numéro n'existe pas, fit une voix sèche.

— Mais je vous assure...

Il trépigna d'impatience.

— C'est impossible, voyons.

Comme il insistait encore d'une voix suppliante, on raccrocha.

*

* *

Il rentra chez lui épuisé. La rue ne lui avait plus paru aussi hostile. Il avait croisé encore cette femme avec son bébé dans les bras et cela l'avait rassuré.

À présent, le nez à la vitre, comme un enfant à l'étalage d'une boutique de jouets, il observait. Ah ! toutes ces portes vertes, inertes, hostiles, mortes, comme peintes sur les murs...

Le soir se mit à tomber comme une pluie fine, en fils noirs et gris. Dans cette sorte de brouillard, les réverbères s'éclairèrent piteusement de leur maigre halo jaunâtre.

Et soudain il tressaillit. Dans la rue quelqu'un courait. C'était le gamin à visage de nain. Il se dirigeait rapidement vers une des maisons...

Petrus Wilger s'arracha à sa contemplation et dévala l'escalier comme un fou. Quand il déboucha dans la rue, le gamin était arrêté devant une porte verte qui s'ouvrait à son appel. Pétrus Wilger s'élança à sa suite, sans réfléchir...

La porte claqua derrière lui avant qu'il ait eu le temps de regretter son geste. Il était seul maintenant dans un couloir obscur où régnait une atmosphère tombale. L'air était respirable, mais paraissait vieux, glacial, enfermé entre des murs de pierre depuis de longues années, sans avoir pu se renouveler.

Il voulut revenir sur ses pas, chercha la porte à tâtons dans les ténèbres. Ce fut en vain. Il ne rencontra partout que des murs rugueux de gros moellons. De chaque côté du couloir étroit, et même au fond de celui-ci, formant impasse, à l'endroit où aurait dû se trouver la porte.

Il sentit alors qu'il venait de changer d'ambiance et de vie. Qu'il se mouvait tout à coup sur un autre plan. Qu'il était dans un autre monde. Jamais plus sans doute il ne réussirait à retrouver sa liberté. Sa raison fléchissait. Il

voulut crier, mais sa voix ne portait plus. Il était sous cloche, étouffé, enseveli vivant dans son propre cauchemar...

Il marcha droit devant lui, prudemment, et se heurta bientôt à la première marche d'un escalier. Il se mit en devoir de le gravir. Mais à mesure qu'il montait, les degrés sous lui s'enfonçaient dans le sol... Et tout à coup, il fut sur un palier. Une main (était-ce bien une main ?) le prit par le bras avec fermeté, mais sans violence et le conduisit à travers une vaste pièce voûtée, faiblement éclairée et rafraîchie par un fort courant d'air.

Pétrus Wilger se retourna pour voir qui le menait ainsi vers son destin.

À son geste, l'étreinte sur son bras cessa brusquement... Il se tâta anxieusement. Passa sa main sur sa manche, à l'endroit où il avait senti la pression impérieuse. Plus rien. Seulement une sensation de chaleur qui disparut rapidement.

Il s'était arrêté. Il entendit distinctement tomber une goutte d'eau de très haut sur une pierre plate et sursauta. Alors la lumière augmenta d'intensité et il put distinguer l'endroit où il se trouvait.

C'était une pièce immense, toute ronde, comme l'intérieur d'une coupole, avec un pavement de dalles de pierre bleue. Les parois qui se rejoignaient très haut au-dessus de sa tête, paraissaient faites d'une matière molle, malléable, à en juger par les frémissements qui l'animaient par instants, comme une toile mouvante sous les bouffées du vent.

Il courut vers la cloison, dans l'espoir d'y chercher une issue et s'arrêta pétrifié. Devant lui la pièce s'étirait.

Il changea de direction et, les bras en avant, s'élança droit devant lui. La paroi, une nouvelle fois, se déroba. Il s'arrêta haletant. Entreprit alors de se déplacer avec prudence, comme s'il voulait approcher d'un animal en éveil. Peine perdue. À chaque pas qu'il faisait, la cloche immense sous laquelle il était comme une mouche sans ailes, s'éloignait. Il eut beau faire. Ses courses folles, ses feintes, ses élans désespérés restèrent vains. Quoi qu'il fit, il se retrouvait toujours à égale distance des bords de l'énorme cuvette renversée.

Alors il se laissa choir, désespéré, sur les dalles froides et attendit l'inévitable, la tête dans ses bras repliés. Des pas retentirent, venus en même temps de tous les points de la pièce. Des pas rythmés comme ceux de troupes en marche qui auraient choisi comme point de rencontre l'endroit même où il s'était effondré.

Il était désormais inutile pour lui de faire face au danger. Le danger naissait de partout. Il préféra fermer les yeux et subir son sort.

Le sol tremblait sous cette marche cadencée, lourde et implacable, dont il percevait l'approche effrayante par toutes les fibres de son pauvre corps épuisé et aveugle.

Un relent puissant lui parvint alors, de troupe et d'étable, où la sueur, l'urine, la paille, le cuir et la poussière mêlaient affreusement leurs parfums...

Ils étaient là...

Des passants bien habillés rentraient à pied d'une soirée prolongée. Les femmes traînaient le bas de leurs robes sur le trottoir et les hommes souffraient dans leurs souliers vernis. Les deux couples s'arrêtèrent soudain de bavarder et de rire...

— Tu as entendu ? fit l'une des femmes.

— Quoi ?

— Là, dans le mur.

Un des hommes bâilla bruyamment et empoigna joyeusement sa compagne. On le retint.

— Non, réellement, écoute, mon vieux... Qu'est-ce que c'est que cette maison ? Une caserne ?

— Cela ne paraît pas à première vue.

La porte s'ouvrit comme ils passaient. Une petite porte verte, toute bête et toute simple, comme on en voit à toutes les maisons bourgeoises.

Ils sentirent passer un souffle d'air renfermé, glacial, vieux pour tout dire.

Un paquet mou vint s'abattre à leurs pieds. Cela les fit bondir de côté et arracha un double cri aux femmes effrayées. Le premier mouvement du petit groupe fut de s'éloigner au plus vite. Ce paquet mou, qui venait de s'affaïsser sur le trottoir, était un corps humain. Un corps meurtri, sanglant, pantelant, désarticulé.

Le bourgeois a naturellement peur de la mort, du sang, de la plaie rouge que l'on découvre en entrouvrant une veste sous laquelle frémissent, douloureuses, des chairs meurtries.

Un des hommes cria aux femmes :

— Avancez !... Avancez donc !... Mais ne restez donc pas ici...

Son énervement allait croissant. Il les bouscula. Il n'était plus maître de lui. Il voulait leur éviter l'horreur d'un spectacle qui le bouleversait et ravinaït d'angoisse son propre visage, si jovial encore quelques instants plus tôt.

Les femmes s'éloignèrent un peu, inquiètes et curieuses. Un taxi passait heureusement. On le héla.

— Chauffeur, un blessé !...

On s'approcha alors seulement du malheureux qui gisait dans son sang.

— Un blessé... ça ? fit le chauffeur avec effroi. L'avez-vous bien regardé ?

— Non...

— Alors, ne le faites pas. C'est trop affreux... Il faut prévenir la police. Personne ne peut plus rien pour ce malheureux...

Le taxi chargea les passants, grinça dans la nuit, recula vers le milieu de la rue, balaya les façades de ses phares malades et, ayant viré, repartit dans la direction d'où il était venu.

Le médecin de service déclara qu'il n'avait jamais vu une chose pareille.

— Cet homme a dû être écrasé ou piétiné, c'est effarant. Il n'est pas un

pouce de son corps qui ne soit affreusement meurtri. Les fractures sont innombrables. Le bassin, le crâne, toutes les côtes, les membres. Il n'est pas jusqu'aux doigts qui n'aient été réduits en bouillie. C'est de la démence... J'ai cru tout d'abord que ce malheureux avait péri sous les coups de plusieurs assassins qui l'auraient littéralement massacré à coups de talons... Mais il n'en est rien...

L'homme de l'art baissa la voix et les yeux.

— Venez donc voir ici, inspecteur.

Il souleva le drap qui recouvrait les restes informes.

— Regardez là, au front et sur ce qui reste de la joue... Vous voyez ?... C'est une marque animale... Un sabot fendu... On en voit nettement la trace...

— Cachez donc ça... C'est abominable... abominable.

Ces événements se passèrent dans la nuit du 14 au 15 décembre 1938.

La maison identifiée par les passants était inoccupée depuis près de dix ans.

C'était une petite maison bourgeoise, avec deux pièces à chaque étage et une cuisine en annexe.

Alice Sauton (Belgique)

Madame Alice Sauton, journaliste de grande valeur, est d'origine gantoise. Elle possède à son actif d'admirables chroniques parues dans de nombreux journaux de France et de Belgique, des études fort remarquées sur des Peintres flamands, comme Claus, et des contes qui sont en général du genre mystérieux.

Elle est attachée au journal belge, « *La Flandre Libérale* ».

Iblis, ou la rencontre avec le mauvais ange

La première fois que le Destin me mit en face de Lui...

J'avais seize ans, des jupes courtes, une épaisse tignasse auburn qui me faisait une perverse auréole.

Pourquoi notre professeur, un brave nabot au nez bourré de tabac, qui ne jurait que par Homère, nous imposa-t-il comme sujet de style : « Une visite au port », alors qu'il ne laissait jamais voguer notre imagination créatrice au delà des Thermopyles ?

Le Destin ferait-il uniquement le jeu de Dieu ; n'aurait-il pas, en des moments de fallacieux oubli, des complaisances pour le Diable ?

À l'entrée d'une cale sèche, un minable petit cargo attendait patiemment son tour. Il sentait le Nord, une dure neige de sel brillait sur ses superstructures, jusqu'à la cravate orange de sa cheminée.

L'homme sortit du rouf comme au déclic d'un ressort, poussa du pied un câble lové en couleuvre, sauta sur le quai.

Un donkeyman huileux, surgi d'un poste, l'interpella en flamand et lui donna son titre de « *stuurman*³ ».

Il répondit par une parole brève aux sonorités d'injure et le chauffeur disparut.

J'avais les yeux fixés sur l'étambot où se lisait, en grosses lettres blanches, le nom du navire : « Iblis ».

Il suivit mon regard et dit :

— C'est faux, le sabot s'appelle « Ibis » ; l'idiot qui s'est amusé à le retracer y ajouta une lettre et gâcha de la bonne peinture blanche.

J'étais très choquée de voir un dieu vêtu d'une vareuse bleue, d'un jersey velu et coiffé d'une casquette à visière cirée.

Mais sa voix sonnait, grave comme une conque de cristal épais et jamais femme n'eut bouche dessinée plus merveilleusement que la sienne.

Ma mémoire ne retint pas nos quelconques paroles, mais mes yeux sont restés à jamais l'écrin jaloux de ses formes.

Je le quittai sur le champ, décidée à ne jamais revoir un être qui, dès le premier instant, me faisait souffrir, mais, aux approches d'un tournant du chemin, je me retournai.

Les jeux du soleil et de l'ombre en faisaient une étrange et inoubliable créature, la scindant selon une verticale, lui faisant une exacte moitié toute de lumière crue et blanche et une autre d'un noir profond comme la nuit même.

Notre professeur déplora la pauvreté de ma composition de style. Le cher homme n'avait pas tort, car jamais port ne se trouva plus lamentablement décrit.

Mais un vieux magazine que je n'ouvrais jamais et qui, par hasard, tomba

du haut d'une bibliothèque, m'apprit qu'Iblis, né d'un des quatre éléments, échappait à la précision du catalogue démonologique. Ni ange, ni démon, entité redoutable pourtant, il hantait les songes des visionnaires qui lui voyaient une aile blanche et radieuse comme la neige des hautes cimes et une autre noire comme la profondeur des gouffres.

Mon cœur, mon pauvre cœur !... Oh, mon cher et vieux professeur, qui donnez sous les conifères murmurants du maussade cimetière de banlieue, vous qui avez voué aux gémonies un méchant devoir de style, comme votre sagesse fut grande là où vous avez cru à la cruelle union des mortelles et des Dieux. Descendus de l'Olympe ou montés du Tartare, ils viennent à nous.

Mon cœur, mon pauvre cœur !...

Je le rencontrai, méditatif, dans l'étroite rue de la Cathédrale.

Il me prit la main, la garda. Ainsi nous partîmes d'emblée pour le voyage prodigieux au long d'une dimension entrevue mais mystérieuse entre toutes.

— Je cherche ici, me dit-il, parmi les maisons capitulaires, la fenêtre où, il y a vingt ans, je fus attiré par des lueurs de flammes.

Une échoppe du moyen-âge, une sorte de pâtisserie-impromptu. Un plat de petits fours à l'étalage m'invitait.

J'entrai, j'appelai.

Je visitai les lieux. Silence. Désert.

Tout était rouge et noir. Seul un feu habitait ce Rembrandt.

J'emportai les petits fours et ne les payai point ; oubliant ainsi le plaisir de la gourmandise par la volupté du larcin.

Lorsque je revins plus tard, pour acquitter ma dette, en nouvel appétit, je ne trouvai, comme aujourd'hui, que des façades hermétiques.

De pâtisserie, nulle part, comme il sied d'ailleurs à une pâtisserie fantôme.

Il eut son geste familier de secouer la tête, pour en chasser la mélancolie.

Je vis alors qu'il portait une miraculeuse besace, remplie de songes, de souvenirs, de nostalgies. Il y avait là ses vieilles amours dont il ne pouvait s'exorciser, Chaucer et Dickens, des images d'Épinal et, un livre, un très vieux livre.

— Tiens, dit-il, je te la donne, c'est la plus belle image d'Épinal qui puisse enchanter les yeux et le cœur, et jamais plus réelle ne fut : La Belle et la Bête...

Il m'entraîna à travers le paysage gothique. Dans le crépuscule de novembre, la chapelle des Sept Douleurs brûlait comme une lanterne sourde.

Au ras du sol, des portes dont les fermails étaient des appareils de supplice ; en haut des murailles, d'étroites fenêtres au dessus desquelles s'effritaient des blasons empanachés, portaient leurs grilles comme des masques.

Et nous entrâmes dans le jeu, retrouvant tous deux, avec une surprenante mémoire, les textes et les attitudes, enchaînant par-dessus l'intervalle du temps, l'étrange contrepoint...

Comme autrefois il se mit à jongler avec des colombes et des vampires,

des démons et des filles-fleurs, des sophismes et des crédos, des poisons et des déciles, des soleils et des ombres. Mais quel feu d'artifice !

Variation brillante sur le vieux thème de l'émotion que l'on retrouvait vibrant, intact, dans les silences et les pauses.

Mon rôle était d'incantation.

Voici nos caravelles de joie et leur havre de grâce ; le Château de Tristan amarré au quai vénitien ; la cellule d'améthyste, les ombres chères à tous ceux qui aimèrent l'Aventure : l'esprit des livres, l'esprit du thé, l'esprit du chat. L'âme de ma robe Vieille-Chine : encens, lotus, opium et, voluptueusement vêtus de peaux de harengs saurs, les spectres du bateau ivre.

— Je vois, dit-il, je vois la halte au bord de la nuit de mai, des bracelets d'aubépines à tes poignets d'enfant. Un Noël gris, rouge et vert, cru bord de la mer...

De nos jeunes années, de leurs bonheurs en éclats, nous composâmes alors une rose de kaléidoscope si éblouissante qu'à la contempler nos yeux se piquèrent de larmes : nous essayâmes de rire. Pauvres illusionnistes, le truc échoua...

Nos âmes se mirent alors à jouer de la harpe : c'était fatal, nos cœurs s'engagèrent sur la corde raide, sans balancier. Angoissant prodige !

Pourtant toute la merveilleuse fantasmagorie tourna court : nous redescendîmes à terre, peut-être à temps.

Ce fut pour me demander :

— Es-tu heureuse ? As-tu des amis ? Des fleurs ? Des bonbons ?

J'en persuadai ce prince de Bagdad. Il en fut déçu jusqu'à la souffrance tant il me souhaitait seule et démunie pour me combler dans sa perdition.

Comme diversion, il s'informa s'il n'avait pas existé, autrefois, dans ces parages, une impasse des sorcières.

C'était l'insolence même : la ruelle du Diable n'était pas loin.

— Et qu'en sais-tu, petite fille ?

— J'ai plus de souvenirs que si j'avais cent ans.

— Vieillir, dit-il. Non... il faut partir avant, mon enfant.

Nous étions toujours dans ces ruelles insinuées à flanc d'église, dont une tour interdit le ciel, mais où l'on cueille des étoiles au pied des madones.

— Vieillir...

Je retrouvai avec effroi la voix grave de la conque en cristal épais, dans le vent du port et je compris que celui qui, pendant des années, fut pour moi un compagnon un peu mystérieux, était un immortel.

Je vis qu'il avait une aile blanche et une aile noire.

Il m'en fit un berceau, m'y coucha, m'y berça.

Je rêvai, il me baisait le front, la bouche, les paupières, dévotieusement — témérairement peut-être : en signe de croix.

Mais la réalité aussi est un songe. Derrière une grille, enchâssé dans un hôtel seigneurial, dormait un jardin de Shakespeare.

Adossé au couvent des sœurs de l'Amour, un gracieux oratoire du XVIII^e

siècle abritait, sous une arche de raisins d'or, une vierge en robe de communiant qui portait en sautoir un naïf cœur de nacre.

Et, aussi invraisemblable que paraisse la vérité, les vieilles pierres, à leur tour, se mirent à faire de la musique. De la pénombre de ces architectures, tel le chant d'une fontaine secrète, s'égrenait un prélude de Bach.

Il disait :

— Ces rues sont pleines de génies. Dès qu'on y pénètre, ils vous envoûtent. Ici, tout est magie. N'es-tu pas venue vers moi, toi, ma jeunesse ?

Ici tout est facile, tout est possible, les grandes œuvres, les grandes passions, le sublime, et l'infâme y aurait sa grandeur.

Mais dès qu'on les a quittées, l'enchantement s'évanouit. Ailleurs, tout est mesquinerie, médiocrité, la vertu et le vice, l'art et l'amour...

Il baissait la tête, et peut-être pleurait-il, pareil à Iblis, le mauvais ange, ami de Jésus, qui se désolait de ne pouvoir ni tout le bien ni tout le mal.

Sous le porche de la cathédrale, de ce merveilleux, il me fit un bouquet, me l'offrit avec son sourire, le sourire qui errait sur sa bouche merveilleuse, il y avait plus de vingt ans.

Il me glissa le livre, le très vieux livre, sous le bras, puis, les génies nous abandonnant, il disparut parmi les premières ombres du crépuscule.

D'avoir, tout au long de ma jeunesse, donné mes pensées et mes espérances mortelles à un dieu, de n'avoir crû qu'en sa lumière, de n'avoir fait de lui que le dieu de mon cœur et non celui des âges et de l'espace, je serai punie ce soir...

Ce soir, où je le perdrai à jamais.

Je me suis étendue, lassée, brisée par tant de souvenirs.

Au coin de la cheminée veille une lampe ; sa clarté coule, rose, sur le livre, le très vieux livre, que je n'ai pu lire et que je ne lirai jamais, puisqu'il est grimoire.

Lentement, ses feuilles sont tournées par une main invisible, et une présence attentive et terrible, plus diaphane que l'air ambiant, se penche sur elles.

Il est là, le merveilleux et effroyable incubé, dépouillé de sa splendeur diurne ; seule son aile noire palpite en cette heure proche de la mi-nuit.

La lampe baisse, des ténèbres vampires boivent sa dernière clarté.

Adieu, mon grand ami de la mer, mon adorable compagnon de la route de mai, mon doux guide des ruelles magiques, adieu, mon ami-homme.

De toi, dieu, ange ou démon, je n'attends aucune pitié.

Mon cœur, mon pauvre cœur...

Gustave Vigoureux (Belgique)

Écrivain populaire flamand, d'origine française, né en 1895, à Bouchaute, petite bourgade maritime du nord de la Flandre, mort en 1942.

Folkloriste de grande valeur, conteur charmant, « véritable chevalier des lettres flamandes », il a laissé des pages impérissables.

Bibliographie : *La Neige Noire* – *Le songe du Dyoer* – *Le passage d'eau* – *Le livre aux pages noires* – *Les yeux de la Madone* – *Les contes du pays aux nuages d'argent*.

La vieille au fichu vert

On appelait cette partie du polder l'Entre-deux-Criques ; un mille carré de terres à moitié noyées par marée haute, aux sentes incertaines, où, au péril des fondrières et des sables mouvants, on chassait la sauvagine.

La bécassine surprise d'y être relancée se lève sous le pied du chasseur et nul besoin n'est d'attendre la fin de ses crochets pour la tirer ; les cols-verts et les pilets, les harles roses et les milouins, les vanneaux et les pluviers chevaliers y sont de facile capture, tant on les approche aisément. Si le marécage n'y avait pas tendu de si fallacieux pièges, les plus beaux coups de fusils y auraient été sans gloire.

Je m'y hasardais rarement, car la chasse ne me passionne guère, mais le vieux Syppens, ce cher compagnon de veillée au cabaret des Deux Drapeaux rêvait tout haut, depuis des semaines, d'un ragoût de canard sauvage.

— Les eaux ne sont pas hautes en cette saison, affirmait-il, et ne mangent pas les sentiers, même les alluvions tiennent comme terre ferme. Il ne s'agit pour vous que d'éviter la petite vieille au fichu vert.

Je connaissais, mais rien que de nom, il faut le dire, ce fantôme centenaire du Hont et de ses terres riveraines. On en parlait beaucoup, de Bouchaute à Philippine, même à Assenede, où les esprits sont forts et incrédules, mais personne ne l'avait vu, ce qui s'appelle vu...

Sa réputation n'en était pas meilleure ; la petite vieille au fichu vert était une monstruosité spectrale assoiffée de sang et de meurtre, tuant sans merci les pauvres mortels s'égarant de nuit dans l'Entre-deux-Criques et mutilant leurs dépouilles.

Mais, depuis tant d'années, personne ne s'égarait plus de nuit dans cette vastité lacustre, pour l'excellente raison que personne n'y risquait plus le pied une fois le soleil couché derrière les hauts peupliers d'Italie des chemins de l'ouest.

Il fallut une mésaventure stupide pour qu'en cette fin de chasse, j'y fusse surpris par le crépuscule.

Vers quatre heures de l'après-midi, je levai deux robustes cols-verts tapis dans une touffe de hautes feurres, je fis coup double, et comme les volatiles étaient bien en chair, je décidai de m'en tenir là, d'autant plus que mon carnier se gonflait déjà de six jaquets et de deux bécassines.

Je pris le sentier qui conduit à travers des boqueteaux vers la digue du polder, quand ma marche fut soudain bloquée.

Le vieux Syppens m'avait menti ou s'était trompé.

Le flux poussait plus d'un pied d'eau murmurante au dessus du chemin.

Je fis demi-tour : ma route venait d'être singulièrement allongée car il me fallait à présent emprunter un jeu compliqué de sentes et de pistes menant à

travers marais et landes détrempées à la voie provinciale.

La sagesse populaire veut qu'un malheur ne vienne jamais seul ; deux cents mètres plus loin, mon pied fut pris dans une marcotte et une douleur lancinante s'y installa.

La foulure classique me condamnait sur le champ à une pénible boiterie tout au long d'une route interminable et déjà fort incertaine.

Des bêtes crépusculaires faisaient grincer leur crécelle quand j'atteignis un tertre planté de sapinettes, que l'on disait au centre de la plaine lacustre. Je me laissai choir sur le sable sec, jetai bas fusil et carnier et examinai mon pied endolori : il gonflait à vue d'œil et prenait de vilaines teintes de tournesol tour à tour traité par acides et bases.

Le soleil atteignait la cime des peupliers lointains et promettait encore une heure de clarté pour le moins, mais un vent âpre longeant le Hont fouaillait les buissons et, chassant devant lui de lourdes nuées, se mettait de grand cœur à terminer plus vivement cette fin de jour.

Je pris un peu de repos, mais quand il me fallut remettre mes chaussures, mon pied, rond et pansu comme une outre, s'y refusa.

— Me voilà dans de beaux souliers, c'est bien le cas de le dire, murmurai-je en jetant un regard anxieux sur l'étendue que gagnaient les grisailles du soir.

Et soudain, à une bonne portée de plomb de la colline, je vis la ferme. Je ne connaissais pas suffisamment l'Entre-deux-Criques, pour m'étonner grandement de son existence, mais néanmoins, je me frottai les yeux pour me rendre compte de sa réalité : le polder flamand se prête parfois au mirage, tout comme le bled africain ou la solitude polaire.

— Dire que personne ne m'en parla jamais, pensai-je, et mentalement j'adressai un second blâme au gourmand Syppens.

Elle était toute menue et bien proprette avec ses murs chaulés et ses volets verts ; un mince panache de fumée montait de sa courte cheminée vers la première étoile et un reflet de feu jouait derrière ses vitres.

Je descendis le tertre à cloche pied ; un sentier de terre battue, piqué de débris de coquillages nacrés, menait en droite ligne vers ce havre inespéré.

Dès que j'atteignis la basse haie faisant le tour de l'habitation, j'en hélai les habitants, mais ils ne m'entendirent guère ou durent faire la sourde oreille.

Je poussai la porte qui ne tenait qu'à la chevillette, elle s'ouvrit sur un intérieur fort modeste, mais accueillant tout de même.

Il y avait là une belle table de chêne lustré, des chaises, un prie-Dieu, un fauteuil au coin de l'âtre et, dans cet âtre, un feu de tourbe et de brandes.

Contre le mur du fond, une vieille horloge à cadran d'Épinal comptait les secondes à larges coups de balancier ; un rouet frotté d'encaustique lui tenait compagnie et aux solives se suivaient des régimes d'oignons et des jambons noircis à la fumée.

À plusieurs reprises, je répétai vainement mon appel ; les seules vies dans la maison étaient celle du feu et celle de l'horloge.

La nuit tombait rapidement au dehors et les rougeoyances du feu repoussaient difficilement les ombres. Sur la haute cheminée, j'avisai un candélabre en verre, garni d'une chandelle de suif.

— Je réglerai en tout cas la dépense, dis-je en l'allumant.

Sur la table était posé un petit livre épais d'un pouce, un almanach du Snoeck de l'année 1772.

— Diable, murmurai-je, voici un exemplaire que les bibliophiles payeraient un bon prix !

La grande aiguille de l'horloge terminait presque son tour de cadran, quand le bruit d'une canne ferrée heurtant les cailloux du sentier se fit entendre. Presque aussitôt la porte fut poussée et une voix aigrette me souhaita cordialement le bonsoir.

— Je vous ai vu de loin, disait la voix, et vous sembliez être blessé. Comme vous avez bien fait de vous installer ici près du feu et d'allumer la chandelle !

Dans le cercle de la lumière avançait à menus pas de souris la plus charmante petite vieille qu'on pût imaginer. Dans son visage à peine ridé, encadré de boucles d'argent, souriaient deux yeux bleus d'une enfantine candeur ; elle était très proprement vêtue, bien que d'une façon fort désuète, mais les paysannes flamandes gardent la mode vestimentaire pendant un siècle au moins.

Son premier geste fut de s'emparer de mon pied endolori.

— Heu, fit-elle, cela ne me paraît pas très méchant et ce ne sera pas sorcier de le guérir, d'autant plus que j'ai un bon remède sous la main !

Elle tira d'une cachette un tampon de linge et une fiole de gros verre bleu d'où s'envola une fraîche odeur d'herbes.

— De la bétoine, de l'excellente bétoine, murmura-t-elle, et quelques simples dont on m'a appris le secret.

À peine le membre fut-il frictionné que la douleur disparut et que la chair meurtrie se dégonfla.

— Dans une heure, elle vous portera comme si de rien n'était, déclara-t-elle en donnant une petite tape à ma jambe, et maintenant mangeons un morceau.

Tandis que ma charmante hôtesse picorait à peine quelques grains de riz dans son assiette de belle faïence fleurie, je mangeai avec appétit un solide plat de riz-au-lait agrémenté de cannelle et de sucre noir, de larges tranches de jambon et de pain frais, tendre comme beurre.

Je parlai de payer, mais elle refusa nettement.

— Ici, vous n'êtes pas à l'auberge, mon jeune ami. Et comme nous allons bientôt nous mettre en route, vous boirez quelque chose de très bon.

— Me mettre en route ? demandai-je.

— La pleine lune brille comme un phare du Hont, répondit-elle, et je possède une belle lanterne. Je vous conduirai moi-même jusqu'à la digue.

Elle me remplit un verre d'un cordial fameux qui me réchauffa comme une

douce flamme intérieure, s'en lécha elle-même les lèvres d'une goutte, tira une grosse verrine à huile de la cachette, battit le briquet pour en faire naître la flamme et se déclara prête à me reconduire.

Elle avait dit vrai, la nuit était claire et on y voyait presque comme en plein jour. Toute frêle et menue qu'elle était, ma nouvelle amie marchait d'un bon pas, tout en balançant la lanterne.

Mon pied ne me faisait plus souffrir et je lui en exprimai ma surprise et ma reconnaissance.

— Bah, dit-elle, ce n'est vraiment pas la peine de dépenser autant de paroles, jeune ami.

La digue se rapprochait. Tout à coup, au fond du marécage, je vis luire un lumignon pareil à celui qui nous prêtait sa clarté. J'en fis la remarque, mais la petite vieille secoua la tête en riant.

— Cher ignorant, si c'était une lumière des hommes, celui qui la porterait serait perdu, comme pierre en eau profonde, puisqu'elle brille dans le proche voisinage du tertre aux crabes, le plus méchant endroit de l'Entre-deux-Criques. Mais, rassurez-vous, ce n'est qu'un feu follet qui joue à la chandelle au bal des grenouilles.

Nous avions atteint la digue et je vis la fenêtre du cabaret des « Deux Drapeaux » luire rose et accueillante dans la nuit.

— Bien la bonne nuit, me dit un peu brusquement la bonne créature, je vous souhaite d'agréables rêves, jeune ami.

Mes paroles de gratitude s'envolèrent, vaines, dans le vent nocturne, car déjà la lanterne fuyait dans les ténèbres comme une étoile vagabonde.

— Enfin vous voilà ! s'écria Bert Neels, le cabaretier, comme je poussais la porte de son établissement.

Il me tendit un verre de genièvre de Hollande, mais je fis la grimace en l'avalant.

— Comment, il n'est pas bon ? s'offusqua Neels.

— Pardon, il l'est, mais je viens de boire quelque chose de tellement fameux que tout me paraît ce soir eau de pluie ou saumure en comparaison.

Et je racontai mon aventure.

Il y eut un lourd silence et, tout à coup, Bert Neels jura sourdement.

— Et cette vieille, que portait-elle autour du cou ? demanda-t-il en me jetant un regard sombre.

— Heu, à vrai dire, je n'en sais rien, mais maintenant que vous m'y faites penser, je crois bien que c'était un léger petit châle vert.

— La vieille au fichu vert, hurla-t-il, et vous êtes vivant ?

— À moins que vous ne soyez né un dimanche, dit une voix cassée.

C'était le vieil Aloysius, son grand-père, qui parlait, assis tout près du poêle à se faire griller par la tôle rougie.

Aloysius aurait quatre-vingt-dix ans aux prochaines avoines, il fumait et se chauffait à longueur de journée et ne dépensait pas dix paroles par semaine,

mais sa mémoire était merveilleusement restée fidèle.

— À moins que vous ne soyez né un dimanche, répéta-t-il.

J'étais, en effet, né un dimanche et je le lui dis.

— Dans ce cas, elle ne pouvait rien contre vous, affirma le vieux.

Il pointa son index sec comme un tison froid vers la fenêtre s'ouvrant sur la vastitude des criques.

— Je ne l'ai jamais vue, et j'en rends grâce au Bon Dieu, car dans ce cas je ne serais pas ici à attendre mes cent ans, continua-t-il. Mais mon père, il était bien jeune alors, a vu la ferme là où vous venez de la voir, Monsieur Gustave. Elle était habitée par les Tjampens, de très vilaines gens, durs et avarés.

Elle, la vieille, elle s'appelait Léona, tua de ses propres mains son mari et ses trois fils, pour une question d'argent, quelque chose comme trente florins de Hollande. Elle fut pendue sur la place de l'église à Bouchaute et ce jour-là, elle portait un petit fichu vert, qu'elle refusa de se laisser enlever par le bourreau.

— Oui, c'est l'histoire qu'on raconte dans le pays, dit Bert Neels, libre à tout le monde d'y croire ou de ne pas y croire, mais à propos, où donc est Syppens ?

— Syppens ? dis-je.

— Comme la nuit était tombée et que vous ne reveniez pas, il a voulu partir absolument à votre recherche. Il a pris une lanterne et disait qu'il se dirigeait vers le tertre aux crabes.

— Dieu du ciel, m'écriai-je en pensant au feu follet.

Mais Syppens ne revint pas.

Nous ne l'avons retrouvé que huit jours plus tard, à moitié enlisé dans la boue, grâce aux dogues que le bourgmestre nous prêta. Il était affreux à voir, ses chairs avaient été littéralement arrachées à ses vieux os.

Mais il y a tellement de gros rats bleus à cet endroit et ces robustes rongeurs sont de si terribles dépeceurs de cadavres !

Il est presque inutile également de vous dire que je n'ai jamais retrouvé trace de la ferme et de mon accueillante hôtesse d'un soir.

Mais une bénédictine recherche dans les archives de la mairie de Bouchaute m'apprit qu'elle avait été détruite, au cours d'un violent orage, par la chute de la foudre et qu'elle brûla « comme un fagot trempé d'huile », pour dire comme le scribe qui relata le sinistre.

Et, pour achever mon histoire, je répéterai avec Bert Neels :

— Libre à tout le monde d'y croire ou de ne pas y croire.

Alphonse Denouwe (Belgique)

Alphonse Denouwe est né, selon les uns, à Béthune, selon le folkloriste belge Gustave Vigoureux, à Waesmunster en Flandre, vers la fin du XVIII^e siècle. On sait fort peu de chose à son sujet. Il fut, paraît-il, tour à tour maître d'école, soldat, marinier et vagabond.

De son œuvre, qui semble avoir été touffue, ne restent plus que quelques contes, en tous points dignes des grands maîtres gothiques. On croit qu'il mourut très jeune, n'ayant pas atteint la trentaine, tué dans une rixe de cabaret sur la route de Lille.

Trois... pour faire un choix

Ils étaient trois survivants des fameux carrés de Waterloo : Mouron, Lafaille et Perrine.

Perrine, un vieux qui avait servi sous Pichegru, n'aimait pas Napoléon, qu'il accusait de la mort mystérieuse de son ancien général, mais il pleurait des larmes de sang sur la France vaincue.

Mouron et Lafaille, abrutis par dix ans de service aux armées et qui avaient passé de durs moments en Allemagne, ne songeaient plus qu'à regagner leurs foyers.

La nuit du 8 juin les surprit sur une route brabançonne où erraient des paysans armés de fourches, hostiles aux Français ; des cadavres de fuyards gisaient déjà, gorge et ventre ouverts, dans les fossés.

Lafaille fut le premier à dire qu'il n'avancerait plus d'un pas, tant ses pieds saignaient et que la fatigue lui ramollissait les os ; il s'assit sur un banc de gazon et regarda d'un œil atone ses compagnons s'enfoncer dans l'ombre.

À une lieue de là, Perrine tomba à plat ventre contre le sol et jura ; Mouron voulut l'aider à se relever, mais l'autre l'invita en blasphémant comme un Templier à le laisser mourir sur place.

Mouron s'en fut seul dans la nuit, laissant au hasard le soin de lui choisir sa route.

Il retourna en France, se fit placier en vins et en épices, épousa une veuve possédant du bien, mais de trente ans son aînée, qui s'empressa de mourir après en avoir fait son héritier.

Cinq ou six ans après Waterloo, Eugène Mouron était un homme riche, blasé, dégoûté des hommes et de leurs plaisirs, et souffrant d'une étrange nostalgie ; il regrettait les jours de misère et de gloire, et surtout ses anciens amis, Lafaille et Perrine.

Sans aucun doute ces deux braves n'étaient plus que cendres et poussière ; néanmoins, Mouron se sentait pris d'un désir irrésistible d'en apprendre plus long sur leur fin ou leur destinée.

Il dépensa inutilement une belle somme dans ce dessein, mais les offices de renseignements se contentaient de lui envoyer leur note et leurs regrets.

Un matin, il prit place dans la malle-poste de Bruxelles et, arrivé dans cette belle et vieille ville des Pays-Bas, il s'installa dans une hostellerie de la rue de la Montagne.

L'établissement était comble, mais grâce à quelques florins judicieusement distribués, Mouron put disposer d'un cabinet où un lit avait été dressé.

Il dort mal, le lit était dur et les draps rugueux, des courants d'air lui balayaient le visage et à peine le sommeil lui était-il venu qu'un bruit têt et bizarre venait l'en tirer.

À la fin, complètement réveillé, il se mit à analyser la nature de cette rumeur ; il fut aussi étonné que choqué de découvrir qu'elle provenait d'une mastication laborieuse et goulue.

Oui donc, dans cette chambre étroite où il y avait place à peine pour un lit et une commode, s'adonnait à une frairie nocturne ?

À portée de sa main, une lampe Carcel était posée sur la commode, baissée en veilleuse. D'un tour de clé, il fit remonter la mèche et une clarté dorée inonda la chambre.

Elle était vide et, à peine la lumière faite, les bruits cessèrent.

Las et furieux, Mouron rebaissa la lampe, mais le fit avec une telle violence qu'elle s'éteignit complètement.

Aussitôt, la gloutonne rumeur reprit avec une intensité accrue. Mouron songeait déjà à quitter son lit pour alerter le veilleur de l'hôtel, quand des voix se mirent à chuchoter dans les ténèbres :

— Tendre et dur... mais trop salé ! disait l'une.

Et l'autre de répliquer sur un mode infiniment plaintif :

— Trop peu, trop peu... il en aurait fallu trois !

Et soudain les voix usées et chevrotantes entonnèrent un petit refrain stupide sur un air populaire de Grétry :

Deux, deux, deux C'est trop peu. Il en faut trois, Pour faire un choix.

— Attendez donc, rugit Mouron, je vous en donnerai trois, moi, pour faire un choix !

Les voix se turent aussitôt et Mouron put reprendre son somme interrompu qu'il n'acheva que sous les regards ardents du soleil de six heures.

Il achevait de déjeuner dans la splendide salle à manger toute lambrissée de chêne, quand de la pièce contiguë monta un chant de clavecin.

Mouron faillit en avaler de travers sa grillade au jambon : il venait de reconnaître le petit air de la veille, qui avait si largement contribué à sa nuit blanche.

Il jeta rageusement sa serviette et poussa la porte de la salle voisine.

Ce qu'il vit le désarma pourtant.

Une jeune femme d'une beauté éblouissante laissait errer ses fines mains sur les touches jaunies d'une méchante épinette.

— Excusez-moi, balbutia-t-il, cet air...

Elle éclata d'un rire frais comme une cascade.

— C'est ce que Grétry a fait de moins bien, Monsieur, c'est donc à moi de m'excuser, mais ce petit refrain me hante depuis le temps que je l'entends chanter par mes vieux oncles Zénobe et Léonard !

— Vous en connaissez donc les paroles, dit Mouron, je serais heureux de vous les entendre chanter.

Elle fit un geste de regret.

— Je ne les connais malheureusement pas ; mes oncles, qui sont vieux comme les corneilles de Sainte-Gudule, les fredonnent d'une voix tellement cassée qu'il m'a toujours été impossible de les comprendre.

On lie vite connaissance en voyage. Mademoiselle van Maerle, de retour des eaux de Spa, se disposait à retourner à Breda, sa ville natale, mais en route elle s'arrêterait pour quelques jours au château de ses deux oncles maternels, les chevaliers van Eernalsteen.

— Le château a quelque peu souffert de la guerre, raconta la jeune fille, autant des vainqueurs que des vaincus, mais ses habitants sont gens hospitaliers et charmants. Si parfois les caprices de votre route vous conduisent dans les parages...

Mouron saisit la balle au bond.

— Je suis en effet décidé à remonter vers le nord, dit-il à tout hasard.

— Passez-vous par Malines et par Lierre ?

— C'est en effet mon intention, mentit effrontément l'ancien soldat.

Elle battit des mains.

— Dans ce cas, je serai bien aise d'avoir un compagnon de voyage, avoua-t-elle ingénument Demain, je prends la chaise-poste, la seconde place y reste disponible.

— Alors, je ferai la connaissance de vos honorables oncles, dit Mouron en riant, et peut-être qu'ils voudront bien m'apprendre les paroles de leur chanson.

Riant à son tour, elle répondit que les deux vieux gentilshommes ne quittaient jamais leur tanière, qui se trouvait en marge de la grand-route, en pleine Campine brabançonne, mais qu'ils aimaient beaucoup voir de nouveaux visages.

— C'est dire que vous serez le bienvenu, conclut Mademoiselle van Maerle.

*

* *

Ce fut en tous points un voyage charmant.

Ils déjeunèrent à Malines, dans une auberge renommée pour ses grasses volailles et sa bonne cave ; au crépuscule, ils quittèrent Lierre au chant de son merveilleux carillon et la chaise-poste, pourvue de chevaux frais et dispos, se lança à vive allure sur les routes obscurcies.

À la nuit tombante le postillon, mis en excellente humeur par un large pourboire, consentit à faire un crochet et les déposa, avant de continuer son voyage, devant une haute grille en fer forgé derrière laquelle s'étendait un magnifique parc seigneurial.

Un vieux laquais en livrée portant flambeau leur ouvrit et les conduisit par une allée, parsemée de cailloux du Rhin, vers un large perron de pierre bleue.

Saluant bas, il les introduisit dans un salon qui s'avéra richement meublé dans la clarté d'une douzaine de longues bougies qu'il alluma prestement.

Mademoiselle van Maerle s'excusa :

— Comme je suis de la maison, j'aurai le plaisir de vous annoncer et de vous introduire moi-même auprès de mes bons oncles. Souffrez donc que je

m'éloigne pour quelques instants. Voici du porto et des cigares pour vous aider à passer une courte attente.

Le porto était délicieux, les cigares les meilleurs du monde et, grâce à eux, Mouron ne songea pas à se plaindre de cette attente qui pourtant s'éternisait.

Tout à coup, il eut un geste de stupeur effrayée : toutes les bougies venaient de s'éteindre à la fois et des ténèbres épaisses l'entourèrent.

Il attendit un moment, espérant qu'on ne tarderait pas à venir le tirer de cette nuit noire, mais tout resta tranquille et silencieux.

Nerveusement, il tira son briquet et en fit jaillir la flamme.

En vérité, c'était une pauvre petite flamme qui n'était nullement de force à repousser une telle obscurité, mais elle suffisait pour guider ses pas vers les fenêtres et la porte.

Les premières étaient closes à l'aide d'épais volets de bois plein, la dernière énorme et lourde comme un portail d'église et fermée au triple tour.

Tout à coup, Mouron sursauta.

Quelque part dans le château, des voix cassées, affreuses s'étaient mises à chanter :

Deux, deux, deux C'est peu. Il en faut trois, Pour faire un choix.

Mais cette fois-ci des accords de clavecin, plaqués avec vigueur, les accompagnaient.

Les dernières notes s'achevèrent sur une dissonance qui éclata comme un rire d'hyène.

Mouron se jeta de toutes ses forces contre la porte, mais ne parvint qu'à se meurtrir durement l'épaule.

La mèche suiffée de son briquet se consumait, il voyait les ténèbres gagner rapidement sur sa chétive clarté.

Et soudain, de l'autre côté du mur ou de la cloison, une discussion éclata :

— Trop salé, c'est vrai.

— Que voulez-vous après six ans de saloir, mon cher Zénobe ?

— Trop dur, c'est vrai... Il était bien vieux, mon cher Léonard !

Et une voix de femme, jeune mais sauvage et farouche, cria :

— Entre deux, choisir est trop peu... il en fallait trois !

La mèche brûla les doigts de Mouron et sa flamme s'évanouit, mais au même instant l'éclat d'un puissant photophore braqué sur son visage l'éblouit.

Pourtant, il vit une autre clarté, une sorte d'éclair bleuâtre fendait l'air et arrivait sur lui.

Il ne sentit pas le coup de hache qui lui fendit la tête en deux.

*

* *

Dans une salle à manger d'un luxe éblouissant, éclairé par une série de hautes torches nourries d'huile odorante, deux vieillards aux visages affreux et une femme à la mine de tigresse mangeaient voracement d'énormes morceaux de chair saignante.

Un vieux valet en livrée les servait et jetait des regards avides sur la vaisselle rougie.

Quand ils eurent repoussé leurs larges assiettes, tandis que le valet emportait les reliefs du repas en grognant de plaisir, la femme se mit au clavecin et chanta à tue-tête le stupide petit refrain.

Puis l'un des horribles vieillards murmura :

— Honneur au proverbe qui dit que toutes les bonnes choses se font en trois fois, mon cher Zénobe.

— Vous avez trois fois raison, mon cher Léonard, répondit l'autre en soupirant d'aise.

- 1) . Le fou estropie les noms des deux hommes en leur donnant le sens de « né de l'enfer » et d'« aigrefin ». 

2) . Bougie mince et longue, enroulée sur elle-même, dont on se sert pour éclairer une cave. ↵

3) . Timonier. ↵